

Jean-Marc Irlès

Narciss..hic !

Roman Policier



ISBN : 978-2-9561455-6-1

Tous droits de traduction, de reproduction et
d'adaptation par quelque moyen technique que
ce soit réservés pour tous pays.

Dépôt légal : Avril 2019

© Jean-Marc Irlès

Contact auteur :

jean-marc-irles@hotmail.com

Site web :

www.jean-marc-irles-ecrivain.com



62 quai Fernand Saguet

94700 Maisons-Alfort

Déjà paru :

Le poste (épuisé)

Une enfance Pieds Noirs

Le prix à payer

Une vie de rêve

En attendant les Dieux

Et tant pis pour Sapiens

Le dernier secret de Josie Finet
Baronne de Bozonnier de Vaumane

A commander chez l'éditeur

Narciss'hic !

Roman Policier

Introduction

Aujourd'hui la violence est partout. Il suffit d'ouvrir une radio, un poste de télévision, un journal pour entendre, voir, lire une histoire de bagarre, de crime, d'attentat. Même dans les programmes pour enfants, ou dans les jeux destinés aux bambins, vous trouvez de la violence, des luttes, des combats. L'humain est un animal prédateur qui aime verser le sang. Depuis la nuit des temps.

Je connais cette odeur. C'est quoi, déjà ? Une fragrance fade, un peu sucrée et légèrement écœurante. J'ai déjà senti ce truc. C'était où déjà ? Ah, oui ! Bon sang ! J'y suis, je la reconnais. Mais c'est quoi ce délire ? C'est l'odeur de la mort.

C'EST L'ODEUR DE LA MORT !

(extrait du livre)

Les journalistes semblent se complaire à mettre cette violence à la une de leurs communications journalières simplement pour le buzz, pour attirer les lecteurs-auditeurs-télespectateurs.

Parallèlement, la beauté physique est portée aux nues. Il faut être mince, élégant, bien vêtu, beau. Et si possible, le plus beau. Même en politique, beaucoup de femmes et d'hommes votent en fonction de l'apparence du candidat.

Et puis certains vivent pour être célèbres. Connus et reconnus par tous. Alors on choisit le cinéma, la chanson, la politique, le sport ou les émissions de télé réalité pour réussir à se faire un nom. Et si ce n'est possible, on choisit une autre voie. Tout est bon pour être une star, même le crime.

MÊME LE CRIME.

Si en plus vous vivez dans un monde intérieur psychotique, dans une névrose qui vous ronge insidieusement, votre maladie trouve très facilement dans notre société le terreau idéal pour s'exprimer, pour se développer, pour exploser un jour ou l'autre.

C'est le cas de Rodolphe, enfant différent rejeté par les autres mais qui sera élevé comme s'il était un phœnix. C'est ce qui va le rendre narcissique. Mal compris et mal aimé par sa mère qui, pense-t-il, le trahira, il va nourrir une haine farouche envers les femmes. Pour se venger d'elles, il va tuer. Froidement. Sauvagement. Des femmes. N'importe quelles femmes !

Ce soir, je vais sortir pour tuer une femme. Ou deux. Mon ami sera fier de moi. Il faut me préparer. Je m'habille en noir, je prépare un sweat noir avec une capuche (...) Au loin, je vois une fille qui vient vers moi. Elle m'aperçoit et a une petite hésitation. Je saisis le couteau dans ma poche de pantalon. Mon cœur se met à battre plus fort. Comment vais-je la tuer, celle-là ? Par devant ou par derrière ? J'aimerais voir ses yeux quand je vais lui enfoncer le couteau dans le ventre.

JE VAIS LA TUER PAR DEVANT.

Oui, je vais l'attaquer par devant. Je veux voir sa souffrance. Ahhh, je frémis déjà...

(extrait du livre)

Il y a aussi Ghislain. Lui est au contraire un jeune cadre ambitieux poussé par son père

pour réussir à tout prix. Il est intelligent. Il le sait. Il se croit le meilleur, le plus fort, le plus beau. Il est pervers et il est narcissique. Il aime dominer les autres et surtout les femmes qu'il aime, même s'il les estime par ailleurs.

Je suis toujours beau. Beau et intelligent. Plus que cela même. Un vrai génie. Même si tout le monde ne s'en rend pas encore compte. J'espère que Josie s'en est aperçue. Je crois que oui. Sinon, elle ne m'aurait pas donné ce rendez-vous. Il va falloir que je la manipule doucement, comme avec les autres.

(extrait du livre)

Josie, jeune femme en devenir, le rencontre chez des amis. Ils vont vivre une belle histoire d'amour sincère et profonde. Josie comprend tout de suite le fonctionnement mental de Ghislain. Mais elle aussi veut être la plus forte, la meilleure. Alors elle va ruser.

Je sais me mettre en valeur en m'habillant de fringues très mode qui me vont bien. J'ai beaucoup de goût en tout et tout me va. J'ai la classe, quoi. Quand je me regarde dans un miroir, je me plais.

*JE M'AIME. PLUS QUE N'IMPORTE
QUI D'AUTRE AU MONDE, JE M'AIME.*

(extrait du livre)

Seulement, le destin du couple va croiser celui de Rodolphe. La police qui enquête sur les meurtres de ce dernier a bien du mal à trouver la piste d'un assassin qui tue n'importe qui. Et quand l'affaire se complique avec Ghislain et Josie qui entrent dans la ronde infernale de Rodolphe, tout va basculer.

– Alors tu en penses quoi de cette affaire lui demanda-t-elle tout en descendant au parking de la SRPJ.

– Ben ça ne me plait pas beaucoup. On dirait que le mec tue n'importe qui par plaisir ou par vengeance mais sans vrai motif personnel. Pas de viol dans la plupart des cas, pas de vol, et apparemment pas de lien entre ces meurtres. Cela m'inquiète.

(extrait du livre)

Jusqu'où ces trois personnages et les policiers iront-ils dans l'impensable ? Comment se sortiront-ils de cet engrenage infernal ? Une réponse nous est proposée en fin de livre. Mais est-elle satisfaisante ?

Rodolphe

Je viens de me réveiller. Je me sens bizarre. D'ailleurs tout semble bizarre ce matin. Les bruits qui viennent du dehors me parviennent feutrés comme si j'avais une boule de coton autour de la tête. Ou alors, j'ai les oreilles complètement bouchées.

Une lumière crue éblouit mes paupières. Je n'ose pas ouvrir les yeux. Je sens que ça va me faire mal. Mais c'est quoi cette couleur de soleil ? Encore un jour de merde ! Cette journée va encore être un jour où tout va de travers. Je sens ça.

Qu'est-ce que j'ai encore fait hier ? Oh, bon sang, quelle soirée ça a dû être ! Avec qui ai-je fait la fête hier soir ? Pas moyen de me le rappeler. Je sens un mal à la tête terrible. D'habitude, quand on sort avec les filles, ça se termine pas comme ça. On fêtait quoi déjà ? Me rappelle plus.

Et puis je sens autre chose aussi. Il y a une odeur particulière qui flotte dans ma chambre.

Je connais cette odeur. C'est quoi, déjà ? Une fragrance fade, un peu sucrée et légèrement écœurante. J'ai déjà senti ce truc. C'était où déjà ? Ah, oui ! Bon sang ! J'y suis, je la reconnais. Mais c'est quoi ce délire ? C'est l'odeur de la mort.

C'EST L'ODEUR DE LA MORT !

Merde, c'est quoi ça ? Il faut que j'ouvre les yeux. Que je vois où je suis et pourquoi tout semble aller de travers ce matin. Tout ça n'est pas normal. Comment, moi qui suis un être si intelligent, je ne peux comprendre ce qu'il se passe ! Mais une petite cloche sonne dans mon cerveau. Ben oui, quand même ! Et une grosse voix me souffle de ne pas bouger. Ne pas montrer que je suis en éveil. Il y a du danger quelque part. Je le perçois. Me taire, écouter, analyser, essayer de comprendre. Et puis cette odeur de mort, d'où vient-elle ?

Des bruits curieux résonnent quelque part de l'autre côté du coton. Pas très loin. Quelqu'un crie. Une voix d'homme. Mais que dit-il ? Je comprends pas. Il me parle

peut-être pas après tout. Il engueule quelqu'un d'autre. S'il croit que je dors, alors c'est pas moi qu'il houspille. J'essaie de me concentrer sur cette voix. Enlever la couche de coton. Il faut que j'enlève la ouate qui m'empêche d'entendre ce que dit cette voix. J'essaie de bouger mes bras pour l'ôter. J'y arrive pas. Les ordres de mon cerveau ne passent pas. Pourquoi j'y arrive pas ? C'est mon cerveau. Il fonctionne plus. Depuis mon dernier shoot ?

MON CERVEAU FONCTIONNE PLUS.

Il y a des coups dans l'immeuble, sur mon palier. On dirait qu'on cogne contre une porte. Elle explose et craque de partout dans un bruit assourdi. J'ai peur, j'ouvre les yeux. Et les secours arrivent. Ils vont m'aider.

Ils ont des armes pour me protéger. Pourquoi me protéger ? Enfin, ils vont m'aider et c'est l'essentiel. Les gens de la rue ont dû m'attaquer.

Un type pointe sur moi une arme. Hé, attention mec. Pointe ton arme ailleurs. T'es là pour m'aider, c'est pas moi le méchant du film. J'entends vaguement «ève é min » et puis aussi « ouge a ». J'y comprends rien. Je

veux me lever mais je reçois un coup d'un truc dur sur la tête. Brusquement, une douleur m'envahit, ça irradie partout. Il faut pas que je me lève, ça doit être dangereux. Je sens mes jambes bloquées.

JE SENS MES JAMBES.

C'est une bonne nouvelle. Quelque chose les bloque mais quoi ?

Une silhouette toute noire avec un gros casque noir me retourne sur mon lit. Mon crâne me fait mal. La douleur résonne dans mon ventre. J'ai envie d'uriner. Merde, je peux pas me retenir. La pisse chaude coule sur mes cuisses. J'entends un cri sourd et je reçois un autre coup. Un truc froid se serre sur mes poignets rapprochés dans mon dos. Et puis ces cris, encore. La ouate a dû s'épaissir, car je les entends de plus en plus loin. Le reste se perd dans les brumes de mon demi-sommeil.

Je me rendors. C'est mieux que de vivre ces moments difficiles.

Ghislain

Je viens de me réveiller. Je me sens tout drôle. D'ailleurs, tout me semble bizarre en ce matin de printemps. Les bruits qui viennent du dehors me parviennent feutrés, assourdis comme si j'avais une boule de coton autour de la tête. Ou alors, j'ai les oreilles complètement bouchées.

On dirait qu'il a neigé. J'aime bien les jours de neige, car tout semble irréel, ralenti, ouateux. Mais ce n'est pas possible en cette saison. Une lumière douce caresse mes paupières. Je n'ose pas ouvrir les yeux. Je sens que le soleil éclatant du printemps va me faire mal.

Mais qu'est-ce que cette couleur de soleil ? Rose-orangé. La couleur des bonbons de guimauve que j'ai dégustés chauds hier au premier barbecue de l'année. Encore une belle journée en perspective. Ce lundi de Pâques va être superbe.

Je sens ça. Mon appartement est déjà imprégné d'une senteur curieuse. Ce n'est pas vraiment l'odeur du printemps mais cette effluence me plaît.

Hier, j'ai passé la journée chez des amis, des relations plutôt. Des collègues de travail en fait que j'aime bien car ils sont intelligents eux aussi. Moins que moi, bien sûr mais quand même. Je partage beaucoup d'idées et de valeurs avec eux. Ils faisaient un barbecue pour ce dimanche de Pâques que toutes les météo annonçaient comme le premier vrai jour de printemps.

Quelle magnifique journée nous avons passée ! Il y avait là mon meilleur collègue et beaucoup d'autres gens aussi aimables et attirants, bien vêtus, assez snobs en fait et pourtant très agréables et facilement abordables. Tout le monde s'amusait, riait ; la bonne humeur a été de règle tout au long de cette réunion autour d'un barbecue géant largement fourni. Certains ont même dansé sur la pelouse, allant jusqu'à l'abîmer sérieusement.

Tout se passait bien jusqu'à cet accident, enfin incident. Juste à côté de moi, une jeune femme s'est légèrement brûlée le bras avec

le barbecue. Alors, comme j'habite juste à côté et que je n'ai pas voulu déranger nos hôtes, je suis parti chercher de quoi la soigner.

Elle a tenu à m'accompagner chez moi. Et là, je lui ai fait un bandage après avoir imprégné la brûlure d'un produit gras. Puis nous sommes revenus à la fête. La demoiselle m'a chaleureusement remercié. Ensuite nous avons dansé tous les deux mais sur la terrasse. Elle danse bien. Je sentais son corps souple contre le mien, c'était agréable. Son parfum camphré m'enivrait un peu. La conversation convenue du début s'est vite personnalisée.

Je lui ai demandé avec qui elle était venue. Avec sa sœur. Où habitait-elle ? Chez sa sœur. Où travaillait-elle ? Dans le magasin de sa sœur. Avait-elle un amoureux ? Non mais sa sœur en a un, oui. Voulait-elle me revoir demain ? Oui mais sans sa sœur. Elle m'a dit aussi qu'elle aimait particulièrement le printemps avec ses fleurs renaissantes, ses oiseaux revenus, ses couleurs ravivées. Elle aime le temps des « re », elle aime les jours heu « reux ». Elle avait un sourire éclatant et des yeux malicieux emplis de joie de vivre.

Et demain, c'est aujourd'hui. Je m'en souviens très bien.

C'est pourquoi cela va être une journée d'enfer. Je le sens.

Et puis je sens autre chose aussi. Il y a une odeur particulière qui flotte dans ma salle de bain. Je connais cette odeur puissante. C'est quoi, déjà ? Ah, oui, la fragrance boisée avec des accents camphrés, légèrement fumés du patchouli ! L'odeur de la jeune femme d'hier !

C'EST L'ODEUR DE JOSIANNE !

L'odeur s'est imprégnée là hier quand je l'ai soignée. Josiane, Josie comme elle m'a demandé de l'appeler est une jeune femme superbe qui se parfume au patchouli ! Je dois rêver. Nous allons nous revoir cet après-midi ! Nous avons rendez-vous au parc central pas très loin de la gare. Pour un merveilleux voyage, qui sait ? J'y crois à peine. Je dois rêver. Il faut que je me réveille.

Et que je me prépare si je veux être à l'heure. Je me rase en insistant bien autour de la bouche pour le cas où je pourrais lui voler un baiser. Je prends ma douche, je me parfume avec mon eau de toilette préférée

légèrement poivrée. Je mets des vêtements propres assouplis avec une lessive parfumée à la lavande.

Voilà, je suis beau.

Remarquez, je suis toujours beau. Beau et intelligent. Plus que cela même. Un vrai génie. Même si tout le monde ne s'en rend pas encore compte. J'espère que Josie s'en est aperçue. Je crois que oui. Sinon, elle ne m'aurait pas donné ce rendez-vous si vite. On se connaît à peine et pourtant nous avons eu l'impression que cela faisait longtemps. J'aurais eu du mal à attendre pour la revoir, et manifestement, elle est dans le même état d'esprit que moi. C'est superbe.

Il va falloir que je la manipule doucement, comme les autres, si je veux qu'elle me soit attachée, aimante et dépendante de moi.

Après une matinée qui n'en finit pas de durer, l'heure de partir arrive enfin pour revoir Josie. J'arrive le premier au parc et me dirige vers le bassin central où nagent quelques poissons rouges de belle taille. On dirait des petites carpes sauf qu'ils sont rouges avec de grandes taches blanches un peu partout. On a rendez-vous près du petit

pont qui enjambe la pièce d'eau. C'est joli, c'est romantique, c'est très poétique. Les oiseaux pépient à l'envie et moi je trépigne déjà d'impatience. Va-t-elle venir ?

Et puis je la vois qui vient, au bout de l'allée ombragée. Elle a une démarche de princesse, assez lente pour se faire admirer, toute en souplesse et en grâce ; la tête fière et relevée oscille de droite à gauche comme pour bien admirer le spectacle des foules qui l'acclament. Sa robe printanière joue autour de ses jambes divines ; elle virevolte en une myriade de cascades fleuries de gros pétales jaune-orangé soutenus par des tiges vert foncé. Parfois, le mouvement balancé du tissu laisse voir un genou délicat. Je suis aux anges. Mon Dieu qu'elle est belle !

– Bonjour, me dit-elle avec un sourire paradisiaque.

Des diamants brillent dans sa bouche soulignée par des lèvres pulpeuses à peine rosies d'un léger voile de couleur mêlé d'éclats de lumière.

– Bonjour.

Je ne sais plus quoi dire devant tant de charme et de magnificence. Je perds tous mes moyens. Ridicule, je suis ridicule.

MON CERVEAU NE FONCTIONNE PLUS !

Il y a des coups dans mon thorax. Mon cœur cogne fort dans ma poitrine. Il va exploser. Au secours ! Aidez-moi. Les secours arrivent en la personne du jardinier du parc qui nous regarde d'un air amusé. Il sourit, me fait un signe complice en désignant de la tête un banc pas très loin. Mes jambes vont-elles me porter ? Je sens mes jambes bloquées.

JE SENS MES JAMBES.

C'est une bonne nouvelle. Quelque chose les bloque mais quoi ? Josie me regarde l'air étonné. Elle me demande si l'on marche ou si on reste là, debout au milieu du parc. Son rire roule vers moi, mélange du chant d'un ange et de celui d'un oiseau de paradis. Je me secoue.

– On va s'asseoir un peu, là ? Mes jambes ont du mal.

– Oh mais je ne veux pas d’un amoureux rouillé !

Elle a bien dit « amoureux » ! Elle a dit « amoureux » ! Mais oui, c’est merveilleux. Bizarrement, cela me débloque.

– D’accord mademoiselle Josie-Ange (je prononce Josiange). Je vais vous emmener sur les chemins du bonheur. Ça commence ici et ça passe par là-bas, dis-je en montrant une allée bordée de buissons d’hortensias violets, de l’autre côté du petit pont qui franchi un étranglement de la pièce d’eau.

Et le plus beau jour de ma vie commence.

Rodolphe

Pourquoi est-ce que je m'envole ? Il fait froid. Les nuages sont gris et humides. J'ai horreur de me déplacer dans les nuages. J'ai horreur de tout ce qui est froid et humide. J'aime pas la pluie, j'aime pas la neige. J'aime pas les rivières, j'aime pas la mer.

Ah non, la mer j'aime bien. Quand elle est chaude comme l'autre jour avec des petites vagues qui viennent de très loin et qui s'écroulent sans force, épuisées par leur long périple autour du monde, sur un sable blanc. La fin du monde sera comme cela. Chaude, douce, calme, soyeuse et blanche.

Il y a quelques jours, j'y étais sur ce sable merveilleux. Je m'en souviens. Je revis ces moments délicieux. Je plonge dans cette eau bleutée, tiède et limpide bordée de palmiers langoureux. Une légère brise de mer balance les troncs sveltes des arbres penchés vers l'eau pour mieux s'y refléter. Ils sont beaux.

Leur feuillage penné bruisse agréablement au-dessus de moi. Des éclats de soleil me parviennent au gré du déhanchement paresseux des arbres. Derrière ma tête résonne un rire. La voix est à la fois fraîche et chaude, avec un arrière-fond de jeunesse naïve et de gourmandise savante. Les notes s'égrainent en cascades accueillantes.

Je comprends que cette voix de fille m'appelle. Je me retourne. C'est Abibatou. Elle est belle, souriante, bien coiffée, toute bronzée. Elle a des cheveux longs, souples et brillants. Elle me sourit et ses yeux m'invitent à jouer avec elle.

Abibatou m'a raconté l'autre fois qu'elle est née au Sénégal seize ans plus tôt. Sa mère l'a donnée à une jeune femme de France dès sa naissance car elle savait qu'elle ne pourrait pas lui assurer un avenir décent ici. La femme française était riche, en tout cas pour cette malheureuse femme africaine abandonnée par son mari.

Sa vraie mère connaissait la femme française qui travaillait depuis deux ans à l'hôtel international où les touristes affluaient par centaines tout au long de l'année. Caroline, ou Emelyne, ou Adeline,

Delphine, que sais-je ? En tout cas sûrement pas « une ..fine qu'aimait pas les pi.. » comme dit mon copain de la tête. Machine, donc, pour moi c'était son prénom, n'arrivait pas à avoir d'enfant.

Elle était venue spécialement travailler au Sénégal pour rencontrer une femme comme la pauvre mère d'Abibatou. Son plan était précisément de convaincre une Sénégalaise dans la détresse. Elle avait réussi à persuader l'une d'elles de lui donner son enfant à la naissance.

Machine était immédiatement rentrée en France et avait déclaré « son enfant » à l'arrivée. La petite Abibatou avait trois jours, et tout se passa comme si Caroline (oui, c'était Caroline son prénom je m'en souviens à présent) venait d'accoucher. Elle l'avait élevée avec amour et dévouement. La petite fille avait suivi l'école normalement même si les autres enfants lui demandaient où était son père et pourquoi sa mère était blanche et elle noire.

Abibatou avait toujours ressenti une carence de père, une absence de fermeté, le manque de la tendresse d'un homme. Dès qu'elle fut assez grande pour sortir seule les

après-midi, elle se mit en recherche de la fréquentation des hommes. Elle en trouva vite qui décidèrent de s'occuper d'elle d'une façon toute particulière. Dès ses quatorze ans, elle avait été invitée par un garçon de quatre ans son aîné, à s'amuser dans une cave de son immeuble. Elle avait eu horreur de cela. Ce n'était pas ce qu'elle recherchait.

Alors elle continuait à parler aux hommes qu'elle ne connaissait pas dans l'espoir de tomber sur un garçon doux et tendre qui pourrait remplacer son père manquant.

L'autre jour, au bord du lac, quand elle m'a rencontré, elle a pensé que j'étais celui qui pourrait la comprendre. Elle s'est laissée approcher, elle a souri. J'ai été gentil et respectueux. Elle a été heureuse. Je lui ai donné un autre rendez-vous au bord de ce même lac.

Et ce jour c'est aujourd'hui. Je vais en profiter de cette gourde.

Je m'approche d'elle. Elle me dit des mots doux que je ne comprends pas ; des mots dont je ne cherche même pas à saisir le sens. Je réponds n'importe quoi pour lui faire plaisir mais je pense à autre chose. Je me vois

déjà lui faire des câlins, des caresses et des bisous partout. Car je sais ce qu'elle veut au fond d'elle même. Elles veulent toutes la même chose en fait quoiqu'elles disent.

DÈS QU'ELLES ME VOIENT, ELLES ME VEULENT. MOI.

Pour moi qui suis c'est vrai une personne si intelligente en plus de ma beauté les filles sont simples. Il suffit de leur donner ce qu'elles veulent.

Je tends mes mains et touche ses hanches mais elle se recule. Son sourire disparaît. Mais pourquoi cette très agréable personne ne veut-elle pas que je l'embrasse ?

Abibatou ne veut pas de ça ! Elle se débat. Pourquoi ? Mais enfin pourquoi donc se met-elle à crier quand mes bras l'enlacent ? Il faut qu'elle s'arrête. Je lui mets la main sur la bouche. Elle veut se dégager. Je l'attrape par la nuque et la serre contre moi. Je cherche ses lèvres. Bon sang mais va-t-elle se taire cette gourde ?

Tout le monde va arriver et notre instant de merveilleuse solitude va s'arrêter. Nous étions bien là, sur cette plage ensoleillée. Elle riait, elle me souriait, ses yeux m'attiraient,

sa voix douce m'invitait. Alors pourquoi ces pleurs et ces grimaces et ces cris insensés ? Elle est venue pour ça, non ?

Et maintenant, elle se débat. Elle va ameuter les gens du coin.

Il faut qu'elle s'arrête de hurler.

Je serre son cou pour qu'elle ne crie plus. Je sens la jeune femme frémir contre moi. Elle frémit ! Je crois qu'elle frémit de plaisir. Comme moi.

Sa peau devient chaude, agréable. Plus Abibatou bouge plus elle est chaude. J'aime avoir chaud. J'aime les filles chaudes. Je pense qu'elle a envie d'autre chose que cette simple étreinte. Alors je me colle contre elle.

Mes sens se réveillent. Mon envie de sexe aussi. Elle rue à présent comme une tigresse en chaleur. J'adore ça.

Notre étreinte va être bonne. On n'a pas encore commencé et Abibatou participe déjà comme une lionne.

Je la fais tomber sur le sol chaud. Nous roulons sur le sable blanc, doux, tiède. J'aime ça. Elle roule aussi.

Elle essaie de glisser sa main vers mon sexe.

Veut-elle me guider ?

Non, elle essaie de se faufiler hors de moi. Abibatou veut jouer encore. J'aime bien cette fille. Je la maintiens encore plus fort. Elle crie encore alors je serre un peu plus fort sa gorge. J'essaie à nouveau de l'embrasser, elle tourne sa tête.

Et puis tout à coup, l'envie quitte Abibatou.

Elle ne roule plus. Elle se ramollit.

Ses yeux si pleins de vivacité se voilent et s'endorment. Mais moi, je veux continuer. Pourquoi s'arrête-t-elle ? Elle devient pantin !

Dans ces conditions ce jeu m'intéresse plus. Tant pis pour elle.

TROP CONNE.

Moi je m'en vais. Je la laisse ici seule. Tant pis pour elle. Elle voulait jouer et puis elle ne veut plus. C'est bien les filles ça. Presque toutes des connes. Dommage.

Ghislain

Je sens que je m'envole. Il fait légèrement chaud, le ciel bleu clair est parcouru de petits nuages blancs et le soleil déverse ses rayons bienfaisants sur les hortensias de l'allée. Leur couleur violine semble virer vers un lilas plus soutenu, comme si les fleurs pouvaient bronzer. Ou alors c'est moi qui hallucine. J'adore ces couleurs et ces odeurs que le chemin exhale sous nos pas. C'est le paradis.

Il y a quelques jours, j'y étais en rêve dans ce pays imaginaire. Je m'en souviens très bien. On dirait que j'ai réellement vécu ce moment-là. Cela arrive souvent à de nombreuses personnes. Je revis ces instants délicieux. Je plonge dans ce chemin clair et limpide bordé de plantes langoureuses. Une légère brise balance les tiges sveltes des fleurs. Leur feuillage large bruisse agréablement autour de moi. Soudain derrière ma tête résonne un rire éclatant,

joyeux, presque enfantin. La voix est chaude. Les notes s'égrainent en cascades accueillantes. Je comprends que cette voix de fille m'appelle. Je me retourne. Elle est belle, souriante, bien coiffée. Elle a des cheveux longs et brillants. Elle ressemble à un ange venu là pour moi, rien que pour moi. Elle me sourit et ses yeux m'invitent à jouer avec elle.

– Vous me semblez parti bien loin.

Je reviens à la réalité et je constate que Josie ressemble à cette fille de mon rêve. Je souris et lui réponds que j'étais avec elle. Elle semble ravie et me décoche une flèche ensorcelée.

– Vous y étiez bien ? Parce que moi, je voudrais y être pour de vrai, dans votre monde magique.

Mais comment fait-elle pour deviner mes pensées ? Comment fait-elle pour deviner, comprendre mes désirs et les devancer ? Serait-elle déjà amoureuse de moi comme je le suis d'elle ? Serait-elle un génie aussi intelligent que moi ? Plus intelligente ? Non, ça ce n'est pas possible. Elle ne peut pas être plus intelligente que moi. Je suis unique.

Je m'approche d'elle. Elle me dit des mots doux que je ne comprends pas. Je sais malgré tout ce qu'elle veut. Elles veulent toutes la même chose au fond. Les filles sont simples. Il suffit de leur donner ce qu'elles veulent : attention, tendresse, écoute. Il faut leur montrer, leur démontrer que l'on tient à elle, leur offrir des cadeaux pas forcément des choses chères d'ailleurs, souvent des petites babioles leur suffisent dès lors qu'elles les avaient repérées auparavant.

Je lui fais des compliments sur sa coiffure simple pourtant mais toute en boucles. Elle me dit qu'elle s'est fait une permanente. Je ne sais pas trop ce que c'est, alors je hoche la tête d'un air entendu en souriant. Mais c'est vrai que c'est beau. Le soleil joue dans ses cheveux qui sautillent sans cesse sous l'effet d'un ressort magique. Ses yeux brillent d'un éclat gai, pur, juvénile. J'y plonge avec délice et lis jusqu'au fond de son âme.

C'est une découverte surprenante. Je croyais y voir du désir, j'y découvre une immense curiosité bienveillante envers moi. Je pensais déchiffrer des souhaits de resto et de boîte de nuit, j'y perçois des questions relatives à mon avis sur ses dernières

lectures. Je supposais des images de petit déjeuner, toute nue sous les draps, je remarque des courses folles accompagnées de rires joyeux dans des champs de fleurs multicolores. Tout un monde plutôt pur, joyeux, enfantin. Très loin de mes pensées, en fait.

Mais enfin, suis-je normal ? Si elle arrive à lire dans mes pensées, elle verra mes mains se glisser sous sa robe et remonter le long de ses cuisses, elle percevra mes doutes sur sa façon de participer à mes prouesses intimes, elle découvrira que je ne souhaite qu'une chose : m'écarter du chemin et l'embrasser au bord d'une haie où nous pourrions cacher notre union charnelle.

Je ne pense qu'à la faire crier de plaisir sous mon habile babillage en son hymen. Je veux la caresser, l'attraper par la nuque, la serrer contre moi. Je veux lui dire de se taire, car tout le monde va l'entendre, venir nous voir, et notre instant de solitude va s'arrêter. Nous serons bien là tous les deux ; elle rira, elle me sourira, ses yeux m'inviteront, sa voix douce me priera. Et elle bougera, elle participera, je sentirai son corps contre moi. Elle frémissa de plaisir. Comme moi. Sa peau

sera chaude, agréable. Plus elle bougera plus elle sera chaude. J'aime avoir chaud. J'aime les filles chaudes. J'aime être aimé quand j'aime. Et je pense qu'elle aimera ça, qu'elle aimera mes caresses et mes invites.

Sauf qu'elle est à mille lieues de tout ça. Il ne faut pas qu'elle se rende compte de tout ce qui nous sépare. Je dois détourner mes yeux des siens. Je ne veux surtout pas la peiner ou la froisser. Je veux qu'elle voie en moi le jeune homme que son cœur de fille attend. Je veux être celui qu'elle espère. Il va me falloir travailler. Je ne suis qu'un animal brut et retardé. Beau, intelligent, brut et retardé. Il faut que j'évolue, car cette fille est exceptionnelle et il n'est pas question de la perdre.

Lorsque j'étais encore petit, tout jeune, j'avais à peine sept ou huit ans, mon père me l'avait déjà expliqué. C'est vrai que les filles se ressemblent toutes. Il ne faut pas trop s'attarder sur leurs désirs et leurs souhaits. Sauf celle qui sera LA fille. Alors elle, oui. Il faudra être attentif, respectueux, ne chercher qu'à lui faire plaisir. Il me l'a souvent répété ensuite. Il précisait que ce n'est pas parce que j'étais supérieur aux autres que je ne devais

pas respecter ma future femme. Pas un jour n'est passé, entre mes douze ans et la date de sa mort dix années plus tard, où il ne m'a pas insufflé ces idées-là déclinées sous toutes les formes. Respecter la femme que l'on aime d'amour mais la contrôler quand même, imprimer sa supériorité et être protecteur. Voilà ce que m'avait appris mon père.

Je sens que Josie est LA fille. Celle qui m'accompagnera tout au long de ma vie.

Et en ce moment précis, je pense qu'elle a envie d'autre chose que d'une étreinte. Elle veut me connaître, savoir ce que je suis, ce que je pense, ce que j'aime dans la vie. Elle se demande peut-être déjà si je voudrai des enfants. Elle en veut quatre. Quatre ! Deux filles et deux garçons. Je le lis dans ses yeux. Et puis tout à coup, ses yeux se referment, son envie de rire la quitte. Elle ne joue plus, ses yeux si pleins de vivacité se voilent et deviennent tristes. Pourquoi s'arrête-t-elle ? Elle devient distante, mon jeu ne l'intéresse plus. A-t-elle lu dans mes yeux ? Est-elle déçue ?

ATTENDS, PETITE FILLE, ATTENDS,
JE T'AIME. JE VAIS T'EXPLIQUER.

Rodolphe

Tout à coup, je sens la pluie qui me fouette. C'est froid. J'aime pas la pluie. J'aime pas l'humidité. L'eau est source de vie, moi je préfère la mort. La mort c'est paisible, c'est sans bruit, sans sensation, sans rien pour te contrarier. Tu fais ce que tu veux dans la mort.

Dans la vie, t'es obligé de tenir compte des autres, de leurs règles sociales, de leurs désirs, de leur volonté même, parfois.

La pluie mouille mon front. J'ai froid.

Cela me réveille. Je me retrouve dans mon lit froid. J'aime pas le froid. Et puis c'est pas mon lit. Il y a des barreaux en fer au pied de lit et à la tête aussi.

C'EST PAS MON LIT !

Mon lit, lui, il est en bois. C'est chaud le bois. J'aimerais vivre dans une maison en

bois. Toute en bois. Avec un toit en paille. Comment on appelle ça déjà ? Ah, oui, un toit de chaume ! Une cabane isolée dans le fin fond d'une forêt de palmiers. Ou alors une grande case près d'une plage de sable blanc. En face d'un lagon d'eau chaude dans les mers du sud. Avec des filles, bien sûr.

Et là, il y a un mec qui parle au-dessus de moi. Il tient une sorte d'éponge tout humide avec laquelle il me tamponne le visage. Je comprends à peu près.

– Aller reviens. ... reviens.

Ben oui, je vais pas rester là-bas à côté de cette fille qui voulait plus jouer. Alors je reviens. Quoi d'étrange à ça ? Le mec semble content que je me réveille. En fait, je crois que je rêvais et que dans mon rêve je revoyais la fille de la semaine dernière.

C'était trop beau, même si je n'ai pas pu faire l'amour à cette connasse, sur la plage. Tant pis. En réalité ce n'était pas une plage de cocotiers. C'était au bord du lac au nord de la ville. La prochaine fois, j'agirai plus vite. Elle aimera ça et arrêtera de crier.

Je veux étirer mes bras pour m'aider à me réveiller. Je peux pas. J'ai les bras attachés

dans mon dos. Que se passe-t-il ? Il me veut quoi ce type qui se penche sur moi ? Soudain, je prends peur. Et si c'est un sadique ? Aïe ! Il me pique avec un truc ce con. Mais que se passe-t-il ici, bon sang ! Et pourquoi ce gus au-dessus de moi ?

POURQUOI NE SUIS-JE PAS DANS
MA CHAMBRE ?

Pourquoi c'est pas mon lit ? Et ma tête qui me fait si mal. Je commence à paniquer un peu. Je n'ai pas l'habitude de ne pas comprendre. Vous l'ai-je dit ? Je suis un génie.

– Alors, tu reviens ? Tu peux me dire qui c'est cette fille ?

Une lueur pénètre doucement mon cerveau en passant par mes yeux douloureux. Mon cerveau me fait mal aussi. Mais pas seulement mal de tête comme quand on boit trop la veille, non. Mal aussi dans les tripes comme quand on a une gastro. Ça tire de partout. Et puis j'ai mal d'un coup reçu aussi. Comme si ma tête avait heurté un bidule dur. Bon, de quelle fille parle-t-il celui-là ?

– Eho ! Tu m'entends ?

Bien sûr que je l'entends. Enfin, à peu près. De loin. Mais je comprends. J'essaie de le lui dire. Mais rien ne sort de ma gorge. Aucun son. J'essaie encore. Rien.

– Il essaie de parler, dit-il en tournant sa tête vers une personne que je vois pas, mais il ne peut pas. C'est encore trop tôt. Je vous l'avais bien dit.

Il doit parler de quelqu'un d'autre, la fameuse fille que je devrais connaître.

– Hé, tu peux parler, dis ?

Tiens, ça c'est une autre voix. Je tourne un peu la tête. Aïe, ça lance. Un gus tout en blanc. Avec des lunettes et de drôles d'oreilles. Avec des tuyaux qui en sortent et rejoignent un capteur central. Il est bizarre ce type. Je le connais pas. Mais il a compris. Il donne un ordre et ils partent tous. Je reste là, tranquille dans ce lit froid.

Enfin pas tout à fait. Parce qu'il y a l'autre zig là qui revient dans ma tête juste à ce moment. Mais qu'est-ce qu'il fout ? Il arrive mais pas tout seul. Ils sont plusieurs et ils m'assaillent. J'essaie de les suivre des yeux mais je peux pas. Trop. Ils sont trop. Et ils me parlent tous d'un truc différent. Je peux

pas les comprendre tous. Arrêtez ! J'essaie de crier mais aucun son ! Arrêtez ! Et le mec en blanc qui s'approche en tenant dans sa main une seringue.

NONNNN ! NONNNN !

Il m'entend pas. Pas de son. Les autres dans ma tête vont pas être contents. Aïe !

Je me rendors.

Josie

Je m'appelle Josie. Je pense que je suis une belle fille, intelligente, agréable, douce, désirable et désirée. Je cultive ma culture, je réfléchis avant de parler, je parle quand il faut et surtout quand cela peut me servir.

Je sais me mettre en valeur en m'habillant de fringues très mode qui me vont bien. J'ai beaucoup de goût en tout et tout me va. J'ai la classe, quoi. Quand je me regarde dans un miroir, je me plais.

JE M'AIME. PLUS QUE N'IMPORTE QUI D'AUTRE AU MONDE, JE M'AIME.

L'autre fois, chez des amis, j'ai rencontré fortuitement, enfin presque car une amie m'en avait parlé quelques jours auparavant, un jeune homme qui me semble bien sous tout rapport. Ma mère aimerait l'avoir pour gendre, vous voyez ? Je me suis renseignée sur lui, sur ce qu'il fait dans la vie. Il semble être effectivement un beau parti.

Pour attirer son attention, je me suis un peu approchée du barbecue et je me suis légèrement brûlée (Oh, très légèrement !). En galant homme, il s'est proposé pour me soigner.

– Ah, quelle sotte suis-je !

– Mais non, cela peut arriver à tout le monde, mademoiselle.

– J'ai mal, il faut me soigner.

– Je vais demander à notre hôtesse où se trouve la salle de bain, elle doit bien avoir un onguent anti-brûlure et...

– Oh non ! Je vais gâcher leur fête. Il n'y a pas un autre moyen ? Aïe ça pique !

– Venez, mademoiselle, je vais trouver une solution.

Coup de chance, il habite à côté (je le savais bien sûr) et il m'a « attirée » chez lui. Je l'ai suivi et nous avons fait connaissance. J'ai tout fait, comme d'habitude, pour me faire passer pour une jeune fille timide, douce, un peu naïve en plus d'être maladroite. Mais au-delà de mon stratagème habituel, comme je le sentais imbu de sa personne, j'ai joué la fille éblouie par sa

personnalité. Cela a très bien fonctionné et il n'a vu que du feu, c'est le cas de le dire rapport au barbecue. Vous suivez ? Le feu, le barbecue.. Bon ça y est, vous y êtes ? Ah, c'est dur d'être plus intelligente que la plupart des autres.

Enfin, nous nous sommes revus plusieurs fois depuis. Il est très charmant. Il est très respectueux. Trop même. Alors un jour je l'ai attiré chez moi, et c'est tout juste si je ne l'ai pas violé.

Enfin, j'ai réussi à le mettre dans mon lit pour le ferrer. Je crois que ça a marché. Il est raide amoureux de moi. Comme il se croit le plus beau, le plus fort, le plus intelligent - et c'est vrai qu'il n'est pas loin de l'être - je dois faire très attention à ce que je dis et fais. Je ne veux surtout pas qu'il se rende compte que je lui suis supérieure.

Parce que c'est vrai que je suis un être supérieurement intelligent, instruit, fin, et beau. Plus que lui.

Mais il voit bien que je cache quelque chose. Il le sent ou le comprend mais n'arrive à savoir quoi. Il est trop imbu de sa personne pour penser ne serait-ce qu'un instant que

quelqu'un pourrait être mieux que lui. C'est cela que je vais exploiter pour le prendre dans mes filets. Quand il s'en rendra compte, s'il s'en rend compte, ce sera trop tard. Il sera déjà dépendant de moi. Il subira ma loi. La loi d'un autre que lui. Et à fortiori celle d'une femme. Cependant, je dois faire attention. Je dois gagner cette partie sans même qu'il s'en rende compte.

L'autre jour il m'a amenée visiter une exposition de peinture et pour m'en mettre plein la vue, il avait potassé son sujet à fond. Moi, je ne connaissais pas très bien l'artiste et j'ai donc pu jouer assez facilement la fille inculte en ce domaine. Mais il a commencé à me rabaisser lorsque j'ai voulu lui montrer que je n'étais quand même pas si ignorante que cela.

Alors, conformément à mon plan, j'ai laissé faire. Ce qui m'intéresse pour le moment, c'est de le prendre dans mes filets. Comme j'ai déjà pris plusieurs personnes et en particulier ma copine Stéphanie. Elle ne fait pratiquement plus rien sans m'en parler d'abord.

Je veux devenir indispensable pour lui. Je veux le valoriser devant ses amis, tout en leur

montrant que je ne suis pas nulle. Il pensera qu'il est super fort de m'avoir attirée et retenue. Cela abaissera sa garde.

Je sais qu'il est fier de montrer à ses amis que je suis globalement très cultivée, intelligente et agréable. Avoir une fille comme moi à ses côtés le valorise.

Alors je joue son jeu. Pour l'instant.

Mais je contrôle tout, je maîtrise tout. C'est moi qui suis en train de le capturer.

Mon plan est simple, une fois que nous serons ensemble, je veux dire que nous vivrons ensemble, je monterai en puissance. Je le rattraperai sans difficulté aucune et je le dépasserai. Il sera à ma merci. Je lui démontrerai que je suis plus forte que lui, plus instruite, plus maligne, plus capable de réussir. Et l'effet que cela aura sur lui le déstabilisera assez pour qu'il cède et que je le domine à jamais.

Il sera mon esclave, ma chose. Et il me remerciera de le garder avec moi.

Ghislain

J'ai un nouveau rendez-vous avec Josie dans ce qui est devenu « notre parc ». Tout à coup, je sens la pluie qui me fouette. C'est froid. Je n'aime pas la pluie. Je n'aime pas l'humidité. L'eau est source de vie certes mais moi je préfère le soleil.

C'est un astre merveilleux qui enjolive tout. Et surtout Josie.

Tiens, justement elle arrive de sa démarche curieuse. On dirait qu'elle flotte dans les airs, sa jolie robe flotte autour d'elle, elle a un parapluie, une sorte d'ombrelle colorée qui éclaire son visage malgré le ciel sombre. Je l'accueille avec un grand sourire.

Je suis toujours émerveillé de la voir si fraîche, si légère, si gaie, si détendue. Josie est en moi du soir au matin et du matin au soir. C'est curieux tout de même de sentir son absence à ce point dès que l'on se quitte.

Ma période de désir intense et presque exclusif est passée et pourtant je voudrais être vingt-quatre heures sur vingt-quatre avec elle. J'ai envie de la voir près de moi, de sentir son odeur patchouli. J'ai aussi et surtout envie de voir dans ses yeux l'admiration qu'elle me porte.

Dans la vie, tu es obligé de tenir compte des autres, des règles auxquelles ils croient, de leurs désirs, de leur volonté même, parfois. Pour Josie, j'ai appliqué ces principes. Mon sentiment pour elle a évolué vers une admiration sans fin. Sa vue, sa présence me transporte à chaque fois vers un monde de rêve.

La pluie me mouille. J'ai froid. Cela me réveille. Je me retrouve dans mon lit froid. Je n'aime pas le froid. Et puis ce n'est pas mon lit. Il a des barreaux en fer au pied de lit et à la tête aussi, en forme de volutes romantiques. Mon lit est en bois. C'est chaud le bois. J'aimerais vivre dans une maison en bois. Toute en bois. Isolée dans le fin fond d'une forêt de palmiers, ou près d'une plage de sable blanc. En face d'un lagon d'eau chaude dans les mers du sud. Seul. Avec Josie, bien sûr.

Et là, il y a un ange qui parle au-dessus de moi. Je comprends à peu près.

– Tu reviens ? Oui, tu reviens.

Ben oui, je n'allais pas rester là-bas tout seul dans mon rêve. Alors je suis revenu à l'appel de l'ange à la voix de Josie.

Qu'il y a-t-il donc de si étrange à cela ? L'ange semble content que je me réveille. En fait, je crois que je revoyais Josie en rêve. C'était trop beau, je crois que j'ai pu lui faire l'amour sur la plage. En réalité ce n'était pas une plage de cocotiers. C'était un lit douillet, avec des draps fleuris, une couche de fille, au parfum patchouli.

Je veux étirer mes bras pour m'aider à me réveiller. Je ne peux pas. J'ai les bras noués autour de son dos. Le dos de ma chérie. Que se passe-t-il ? Aïe ! Elle m'a touché avec un truc froid. Mais que se passe-t-il ici, bon sang ! Et pourquoi cet ange au-dessus de moi ? Pourquoi ne suis-je pas dans ma chambre ? Pourquoi n'est-ce pas mon lit ?

– Alors, tu reviens ? Tu peux me dire qui c'est cette fille à qui tu parlais ?

Une lueur pénètre doucement mon cerveau en passant par mes yeux endormis. De quelle fille cet être céleste parle-t-il ?

– Eho ! Tu m’entends, répète l’ange ?

Bien sûr que je l’entends. Enfin, à peu près. De loin. Mais je comprends. J’essaie de le lui dire. Mais rien ne sort de ma gorge. Aucun son. J’essaie encore. Rien.

– Tu essaies de parler mais tu ne peux pas. C’est encore trop tôt. Je te l’avais bien dit. Tu es le plus gros dormeur que j’ai jamais vu. Tu dois mettre au moins dix minutes à te réveiller.

Et je réalise soudain que je suis dans le lit de Josie.

DANS LE LIT DE JOSIE !

Hier, il pleuvait et elle m’a invité à aller boire un café chez elle. Enfin, c’est chez sa sœur mais dans les combles. Nous nous sommes précipités jusqu’à son petit studio indépendant au-dessus de la grande villa. Un petit appartement d’étudiante.

Tout mignon, bien rangé à part peut-être la vaisselle dans l’évier. Et le pot de fleurs sur l’assiette posé près de la fenêtre. Elle est

pleine de terreau mouillé. Mais la plante est belle, large et feuillue, avec trois fleurs rouge écarlate.

Il y a une petite table, une chaise et un tabouret. La table est recouverte d'une toile cirée aux dessins cubistes bariolés un peu trop chargés. Elle a sorti deux tasses, les a remplies de café et les a glissées dans le four à micro-ondes.

Je l'ai complimenté sur tout ce que j'ai pu sans parler de l'évier, de sa plante ni de sa toile cirée. Elle l'a bien remarqué et m'a dit qu'elle changerait la nappe si je souhaitais revenir chez elle après.

– Après quoi, ai-je répondu naïvement ?

– Après ça !

Et elle m'a embrassé comme jamais encore on ne m'avait embrassé. Nos cafés sont restés sur la table à refroidir doucement, lamentablement pendant que nos corps, eux, s'échauffaient vraiment très très rapidement, merveilleusement. Tellement, que très vite Josie a eu trop chaud et s'est déshabillée. Comme j'avais chaud aussi, j'ai fait pareil. J'ai vécu le plus bel après-midi de ma vie. Suivi de ma plus belle soirée puis de ma plus

belle nuit. Nous nous sommes endormis quand le jour se levait accompagné du chant vif et gai des moineaux de Paris.

Et ce matin, je me réveille dans le lit de Josie, dans les draps de Josie, avec Josie dans mes bras. Avec Josie qui me parle et me demande si je veux bien remettre les tasses de café dans le four à micro-ondes. Bon, elle n'est pas une très bonne ménagère. Mais est-ce cela que je recherche ? Pas vraiment. Elle est merveilleusement pleine de douceur et de prévenance. Est-ce cela que je recherche ? Oui, assurément.

Hier, elle n'a cessé de me surprendre avec ses réflexions de petite fille. Elle voit la vie avec un recul extrême. Pour elle, tout est simple, pur, limpide, bon. Elle se croit dans le monde merveilleux d'Alice. Pourtant elle sait bien où sont les limites. Elle n'est pas naïve. Mais elle aime vivre dans ce monde où elle est choyée par ceux qui l'aiment. Et elle refuse les autres mondes. Elle sait parfaitement ce qu'elle veut, et ce n'est pas la vie ordinaire des gens sans ossature qui se laissent portés par le courant d'une rive à l'autre, changeant sans cesse d'avis et de désirs.

Je pense à mes amis. Quand je vais leur raconter ça ! Attends, pourquoi j'irais leur parler de cette histoire ? Cela ne les regarde pas. C'est mon secret enfin quoi ! Ils veulent toujours savoir comment ça s'est passé, avec les copines d'un soir quoi ! Mais là, ce n'est pas comme les autres fois.

Avec Josie c'est différent. Je chasse mes copains de ma tête, c'est difficile, et je réponds enfin à ma Josie. Je lui dis que cette fille c'était elle. Et la mémoire de la veille me revient complètement quand ses lèvres déposent sur les miennes un petit baiser tendre et reconnaissant. Même si son regard me semble curieux à ce moment-là. Que cache-t-elle ?

Je pense à mon père qui me disait toujours de ne pas faire comme lui. De ne pas tomber sous la dépendance d'une femme. Il lui était arrivé cela avec ma mère et il en avait toujours souffert. Elle le dominait en tout et ce n'est pas bon pour quelqu'un, surtout pour un homme, d'être dominé ainsi. Surtout pour un homme. Les femmes, en général, aiment être protégées, dominées. Elles sont faites pour ça, je crois, depuis la nuit des temps.

Alors je dois me méfier et faire très attention de ne pas tomber sous l'influence de Josie. Mais ce n'est pas une raison pour écouter mon démon dans ma tête. Je dois le chasser, car lui aussi il veut me dominer. Or, mon père m'a toujours dit que c'est moi qui devais dominer les autres.

Je vais quand même faire réchauffer les cafés dans le four, je cherche dans le petit placard de quoi manger, je sors le beurre, de la confiture d'orange qui était dans le frigo, prépare des tartines et quand tout est prêt, je me retourne vers le lit pour lever Josie. Elle est allongée sur le dos, sans drap sur elle, les bras et les jambes écartés dans une pose impudique.

J'oublie le petit déjeuner qui refroidit encore. Décidément, je ne suis pas près de connaître le goût du café de Josie.

La police

À Toulouse la rose, Laetitia Beaumont de Cerfeuil, commissaire de police, était dans son bureau de la rue de l'Embouchure. Elle regardait par la fenêtre un bateau qui descendait le canal du midi. La journée était belle, le soleil chauffait déjà les bâtiments roses de la SRPJ. La jeune femme rêvassait en sirotant un café fort. Son esprit libéré errait vers sa nuit précédente. Abdoul avait été dans une forme magistrale.

Son équipe venait de mettre un point final à une enquête assez difficile, une affaire crapuleuse et crapoteuse. Pour fêter cela, ils avaient d'abord dîné dans un petit restaurant près de la rue de Rome avant de filer vers une boîte de nuit à la mode. Abdoul aimait bien danser et il était un cavalier merveilleux. Rentrés chez eux vers trois heures du matin, ils avaient terminé leur nuit en inventant des

jeux érotiques où la pudeur n'avait pas sa place. Le téléphone sonna brusquement, la tirant de sa rêverie amoureuse romantique, enfin presque.

– Bonjour, Laetitia, vous pouvez me rejoindre immédiatement dans mon bureau ?

– J'arrive Lucien.

Elle fila le long du couloir en demi-cercle et heurta de la main la porte du Directeur adjoint de la SRPJ Toulousaine, Lucien Saulnier.

– Bonjour, Lucien. Je t'ai pris un café en passant, lui dit-elle en lui offrant le gobelet.

– Ah, très bonne initiative. Dis-moi, tu as bien fini ton enquête sur la bande des caves ?

– Oui, depuis hier. Ta secrétaire doit avoir mon rapport définitif sur son bureau.

– Parfait, je le lirai dans la journée. Pour l'heure, je viens d'être saisi d'un truc bizarre que je voudrais te confier.

– De quoi s'agit-il ?

– Une série de crimes sadiques bizarres et apparemment sans lien. Dans et autour de Toulouse. Quelque chose cloche là-dedans.

– OK. Tu fais une présentation générale ou tu préfères être discret pour l’instant ?

– Rendez-vous dans une heure ici même avec ton inspecteur préféré lui dit-il en lui faisant un clin d’œil complice.

– D’accord, répondit-elle en prenant congé.

Elle fila directement au bureau d’Abdoul Ben Mostar pour le prévenir. Il était en train de discuter avec un policier d’une affaire curieuse dont les journaux du matin se faisaient l’écho.

– Bonjour, Pierre. Abdoul, Lucien veut nous voir dans son bureau à dix heures trente.

– Je m’en doutais. Je viens de le dire à Pierre. Tiens regarde le journal.

Elle saisit le journal et se mit à lire l’article. Pierre quitta le bureau sans rien dire mais en haussant les sourcils d’un air entendu. Laetitia était déjà plongée dans son enquête. « Le tueur fou a encore frappé », titrait La Dépêche. Suivait un article qui décrivait la découverte du cadavre d’une femme horriblement mutilée, près du pont de l’impasse de la Glacière, le long du canal

latéral à la Garonne. Ce crime ressemblait à deux autres forfaits commis dans les jours précédents, l'un près de l'aéroport de Blagnac, l'autre au pied d'un immeuble du centre-ville, derrière le Capitole.

Les trois femmes avaient été éventrées et frappées de plusieurs coups de couteau. Aucun indice apparemment d'après la police écrivait le journal. Il y avait eu aussi d'autres crimes bizarres dans la région depuis quelques semaines. La peur commençait à sourdre chez les jeunes femmes de Toulouse.

Quelques minutes après, elle était reçue avec Abdoul dans le bureau de leur supérieur hiérarchique. Il les briefa longuement et conclut leur entretien par cette phrase sibylline :

– On ne sait rien, on n'a aucun témoin, on n'a pas la moindre idée du motif, on n'a pas trouvé de correspondance dans d'autres affaires, on est dans le brouillard. Mais vous êtes les spécialistes du brouillard, n'est-ce pas ? Alors, ramenez-moi le beau-temps rapidement, il en va de ma promotion à Paris. Vous avez trois semaines.

– Vous allez être muté, chef, demanda Abdoul ?

– Vous perdez du temps là, inspecteur. Vous perdez du temps.

En revenant dans leur bureau, Laetitia lui dit qu'ils allaient commencer par reprendre les premières constatations de leurs collègues. Ils reprirent les dossiers, les consultèrent, en discutèrent et Laetitia prit les premières mesures. Elle se chargeait du crime de Blagnac, Abdoul prenait celui du canal et elle confia le crime du Capitole à Pierre, l'autre inspecteur.

L'officier de police Norbert ferait des recherches sur internet et les fichiers nationaux. Un point serait fait le soir à dix-huit heures trente. En attendant, chacun tiendrait si besoin les autres au courant des événements importants.

Il était déjà midi. Chacun partit sur le terrain, un sandwich à la main. Il ne fallait plus perdre de temps. La psychose gagnait la cité et le meurtrier semblait tuer de plus en plus souvent. Il fallait agir vite.

Rodolphe

Ahhh ! Je me sens bien. En même temps calme et d'attaque. Le soleil brille de l'autre côté de mes fenêtres. Je jette un œil, le ciel est d'un bleu intense. Pas un nuage pour perturber l'unicité resplendissante de ce bleu chaud. Un couple d'oiseaux tire des bordées à coup d'ailes longues et majestueuses. Des cormorans sans doute. Pour quel voyage partent-ils ?

Putain, qu'est-ce que je cause bien quand je veux ! Je suis un mec à part. Un génie.

Au-dessous des oiseaux, en bas dans la rue, des gens se promènent seuls ou en groupes. Je remarque qu'y a pas de couple. C'est curieux quand même ça. Moi j'aime pas me balader dans la rue. Car c'est un endroit dangereux pour les gens seuls. On peut y être agressé à tout moment. Les journaux sont pleins d'histoires de gens

attaqués sans raison ou pour des futilités comme le refus d'une cigarette, un regard échangé, une bousculade anodine, un simple mot de trop.

Parfois d'autres gens vous accostent, simplement pour parler. Mais ils sont dangereux aussi. Si vous les écoutez pas, ils deviennent parfois menaçants. Même les filles faut s'en méfier. Je l'ai remarqué. Elles vous parlent gentiment, elles vous sourient. Vous les invitez par politesse à boire un verre, elles acceptent.

Et puis, si vous voulez les protéger des agressions possibles, elles vous rejettent. À chaque fois que j'ai voulu les protéger, elles ont repoussé violemment mon bras qui prenait leur épaule. Ou ma main qui les caressait pour leur montrer que je les aimais bien.

Quand on est dans un bar, elles se tirent vite fait. Si on est dans un parc, elles se mettent à crier. Il faut les faire taire ou bien partir. Souvent je préfère m'en aller. Parfois je reste pour les faire taire. Pour ça le meilleur moyen c'est un coup sur la tête avec un objet dur. Ou alors un coup de poing très fort.

L'autre fois, il y en avait une qui voulait crier. Je l'ai assommée d'un seul coup de coude. Elle est tombée à côté d'un fourré derrière le banc sur lequel nous nous reposons un peu après avoir longuement marché. Comme nous étions seuls je l'ai glissée derrière les plantes en la tirant par les pieds. Sa jupe s'est relevée et j'ai vu le haut de ses jambes. Et un petit bout de sa petite culotte. Rouge. Moi j'aime pas le rouge. Les filles qui portent des sous-vêtements rouges sont des coquettes provocatrices. Alors je lui ai donné une leçon. J'ai arraché sa culotte et ça m'a fait penser à autre chose.

Bon. Je ne vous le dis pas mais j'en ai profité. Un peu. Je me suis servi de mes mains, car il fallait surveiller les environs. Je lui ai pas vraiment fait l'amour mais c'était bien. C'était bon. Seulement elle s'est réveillée pendant que je la fourrageais avec mes doigts. Oui, je peux pas coucher avec une fille comme ça, sans bien la connaître et dehors en plein jour en plus.

Il manquerait plus qu'elle me refile une saleté de maladie. Ce serait dommage de contaminer un spécimen humain comme moi, si beau et si intelligent. Mais les

caresser là entre leurs jambes me donne du plaisir. Si elles sont vierges j'arrête tout de suite car le corps de ces filles ne réagit pas aux stimulis ne sachant pas ce que c'est.

Et elle s'est remise à crier. J'ai dû la faire taire avec un gros caillou qui était juste là, derrière le bosquet. Et je l'ai laissée.

C'est marrant, elle a dû aimer ça malgré tout car elle est revenue le lendemain matin. Et là, le type sur qui elle est tombée l'a tuée. Enfin, d'après les journaux qui en ont parlé. La police cherche partout son assassin. Je me demande bien pourquoi on l'a assassinée celle-là. Avec une pierre disent-ils. J'aurais pas dû laisser la pierre. L'assassin s'en est servi pour l'assommer. Mais il paraît qu'il ne l'a pas violée. C'est déjà ça, n'est-ce pas ?

Enfin, tout ça pour dire que la rue est dangereuse quand on est pas en compagnie. Moi j'essaie de sortir avec mes amis. Même si parfois ils sont embêtants. Enfin pas tous. Il y a mon ami de tête qui vient souvent me voir. On parle de tout et de rien. Comme des amis, quoi.

Il est pas toujours d'accord avec moi mais bon, ça alimente la conversation. Et c'est très

intéressant de discuter dans sa tête avec une autre personne intelligente elle aussi.

INTELLIGENTE ELLE AUSSI ! PARCE QUE DES FOIS...

Par contre il veut toujours que je fasse ce qu'il dit. Alors parfois j'obéis quand c'est pas trop difficile. Une fois il m'a dit d'aller acheter une arme chez « Joé Western ». J'avais mis mes gants avant d'y aller comme à chaque fois que je sors. Une fois là-bas, le dénommé Joé a refusé de m'en vendre une parce que j'avais ni papiers ni témoin avec des papiers. Ça m'a énervé. C'est vrai quoi, y'avait mon ami mais soi-disant Joé le voyait pas. J'ai fini par lui taper dessus sur les conseils de mon pote. Fort, plus fort, encore plus fort. Il faut dire que si je suis pas très balèze, mes muscles sont secs et assez durs. Je suis quelqu'un de beau, intelligent, plutôt de grande taille et sûr de sa force.

Quand Joé a arrêté de bouger, j'ai pris un fusil d'assaut et des munitions et j'ai quitté l'armurerie. Sans payer. Et ça, c'était dur pour moi. J'ai toujours été honnête. Mais là, mon ami m'a dit de partir tout de suite sans régler la note. Il fallait pas qu'on trouve mes empreintes sur les billets. Pour le reste,

j'avais des gants donc pas de problème. Mais j'ai pensé à la caméra. Je suis allé dans l'arrière boutique et j'ai tout cassé les écrans, les ordinateurs, tout. Avant de partir.

C'est marrant, parce que huit ou dix jours après, mon ami m'a dit dans ma tête qu'il fallait que je venge les gens qui sont agressés par les autres salopards dans la rue. Alors moi, je voulais pas vraiment. Mon ami est revenu avec plein de copains à lui. Cela arrive parfois. Je sais pas comment ils font pour être tous là. Ils occupent tout mon espace.

Ils se sont tous mis à me parler ensemble. Chez moi. Ils emplissaient ma chambre, mon séjour et ma cuisine tant ils étaient nombreux. Et tout ça résonnait dans ma tête et dans mon appartement. Je me suis dit que les voisins aimeraient pas. L'un d'eux allait monter, c'était sûr. Ou descendre. L'autre jour, y'en a un qu'est venu.

Alors, j'ai cédé à mon copain et à ses amis. Parce qu'ils me disaient qu'il fallait les venger. Mais un truc m'a turlupiné quand même. Il y avait parmi eux cette fille qui avait été assassinée à cause de moi et de la pierre que j'avais laissée près du fourré.

ELLE ARRÊTAIT PAS DE DIRE QUE
C'ÉTAIT MOI. C'EST FAUX.

C'est pas moi mais c'est à cause de moi.
Et je sais bien que c'est à cause de moi.
J'aurais pas dû laisser le caillou. L'assassin
l'aurait pas tuée après.

Enfin, j'ai quand même pris mon fusil et
les chargeurs. J'ai arpenté les grands
boulevards bordés de magasins de toutes
sortes. Il y avait beaucoup de gens. Mes amis
de la tête étaient tous avec moi. Mon copain
principal menait le cortège, les autres
suivaient. Il me disait voilà, tire dans le tas.
Je voulais pas trop. J'avais mal à la tête. Mais
ils disaient tous comme mon ami.

TIRE ! TIRE ! TIRE !

Alors j'ai tiré.

Un mec est tombé à terre. Les autres gens
méchants se sont mis à courir partout.
Comme des lapins. C'est devenu marrant.

Je tirais partout. Je ratais des gens, j'en
touchais d'autres. Ils criaient, je riais. Un
gosse m'a supplié « pas ma maman ». J'ai
éclaté de rire, car sa maman était déjà morte.
Il avait qu'à me demander avant.

Alors, pour pas qu'il ait de peine, je lui ai tiré une balle dans la tête. Elle a explosé comme une pastèque. Vous avez déjà vu une pastèque tomber de haut et éclater ? C'est marrant. Il y en a qui part partout, en petits bouts tout rouges et blanc-cassé.

Mon arme s'est arrêtée là. Plus de balles. Alors j'ai jeté le fusil, j'ai rangé mes gants dans ma poche et j'ai couru aussi. Comme tout le monde. En criant et en me jetant par terre de temps à autre.

Les flics sont arrivés et j'ai dit en tendant le bras devant moi :

– Il est parti par-là !

Ils m'ont cru, ces idiots. Après, j'ai filé tranquillement. Une fois chez moi, j'ai allumé la télé. On me voyait mais pas très bien. Je me reconnaissais pas. Mais c'était bien quand même. Mon ami aussi était content. Et puis les flics me retrouveraient pas, car il y aurait pas mes empreintes sur le fusil. Je pense à tout, moi.

JE SUIS UN GENIE. JE SUIS BEAU. JE SUIS INTELLIGENT.

La police

La ville était toute en émoi. Un fou avait tiré sur la foule dans le centre-ville. Les inspecteurs avaient appris cela pendant leur enquête dans les quartiers. Ils reçurent l'ordre de ne pas se mêler de cette attaque sûrement terroriste.

Chacun mena donc son enquête dans les différents secteurs de Toulouse concernés par les meurtres. Ils discutaient avec les commerçants, les jeunes qui trainaient dans les rues, les clients des bistrot de quartier. Le mieux c'était les concierges quand il y en avait mais c'était hélas pour les policiers, de plus en plus rare.

Le soir venu, ils se retrouvèrent à la SRPJ comme prévu pour faire le point. Laetitia se focalisa immédiatement sur leurs recherches et ce fut assez impressionnant.

– Alors, Pierre, parle-nous de ce premier crime près du Capitole.

« Le corps a été découvert en fait dans le square Charles de Gaulle derrière le donjon, tout près de la rue Roschach par une employée de maison qui sortait du métro « A » pour aller chez ses patrons. Pas de témoin, le corps déjà froid. Assassinée vers minuit, la femme a été frappée de cinq coups de couteau à lame large et longue, au moins vingt centimètres. Couteau de boucher. Un coup dans les reins par derrière puis quatre coups dans le ventre et la poitrine assésés par un assassin situé derrière la victime.

« Autopsie négative relativement à des substances illicites, pas de bleus sur le corps, pas de viol, pas de vol non plus, son sac contenait cent dix euros.

« Blonde, cheveux mi-longs, taille moyenne, habits sexy mais pas provocants. Habite la Glacière, connue honorablement, célibataire, la trentaine, salariée sans histoire. Ordinateur net, pas de recherche sur des sites de rencontre. Elle rentrait chez elle après une gentille soirée restaurant avec une copine sans problème connu. »

– Bien, bien Pierre. Et toi, Abdoul, qu’as-tu découvert ?

« La mienne si je puis dire, a été étripée par un couteau de boucher aussi. Pas d’autre coup de couteau. Brune élancée, de type africain, cheveux plutôt longs assez frisés, jean moulant, haut largement décolleté sur une poitrine généreuse. Jeune de 17 ans mais faisant plus.

« Pas de coup sur le corps, pas de viol, pas de vol. Habite la Glacière aussi. Célibataire sans enfant, pas de petit ami connu. Morte vers dix-huit heures trente, corps découvert par une patrouille de police qui longeait le canal en voiture une demi-heure après. Travaillait, enfin étudiait, au collège du quartier. Elle sortait beaucoup, changeait souvent de copain.

« Le meurtrier a frappé de face. Il a enfoncé son couteau et l’a promené de droite à gauche comme le hara-kiri japonais, déchiquetant le bassin et libérant les tripes. Elle a dû souffrir beaucoup. Des marques autour de la bouche. Il l’a empêchée de crier. Elle devait le connaître, peut-être l’attendait elle pour un rendez-vous galant, sa petite culotte rouge était arrachée.»

– OK. Celle de Blagnac c’est presque pareil. Couteau de boucher, fille quelconque sans histoire, pas de viol pas de vol. Trente-cinq ou quarante ans elle aussi, célibataire également mais avec une jeune fille de quinze ans environ. Un petit ami qui vient la voir de temps à autre, parfois violent, connu de nos services pour des bagarres et consommation de drogue douce. Certains disent qu’elle avait un autre homme dans sa vie. Chic, bon genre. Il faudra creuser par là.

Laetitia jeta un regard circulaire sur son équipe qui enregistrerait mentalement ces informations.

– Rien d’autre à se mettre sous la dent ? Norbert, rien dans les fichiers sur notre assassin ?

– Rien. Je vais chercher avec le couteau de boucher et les femmes célibataires de la Glacière. Mais il y a eu d’autres crimes dans les mêmes zones depuis trois mois.

– Même procédé ?

– Pas de couteau, parfois un viol mais pas de vol non plus. Mort par étouffement ou strangulation.

– Bon. On verra ça demain. Allez, on rentre à la maison. Sur le pont demain matin dès huit heures.

Après avoir échangé avec les autres policiers sur l'attaque sans doute terroriste de l'après-midi, tout le monde se sépara, sauf Laetitia et Abdoul.

– Bizarre cette attaque en plein centre-ville, non ? Qu'en penses-tu Laetitia ?

– Oui. Un seul homme là aussi, pas d'empreintes non plus, pas de description précise, pas de voiture suspecte. Je n'aime pas ça. Je crois que cela pourrait être notre bonhomme à nous.

– Notre assassin ?

– Oui. Je ne sais pas pourquoi mais je sens ça. Et ça ne me plait pas.

Ils allaient rentrer chez eux séparément, chacun dans sa voiture, comme d'habitude. Mais dans l'ascenseur qui les amenait tous les deux au parking, ils ne pensèrent qu'à leur nouvelle affaire. Cela n'allait pas être facile. Comment retrouver ce fou avant qu'il ne fasse trop de victimes ?

Ghislain

Josie m'a emmené dans un endroit fabuleux que je ne connaissais pas encore. « Je t'emmène en terre inconnue », m'a-t-elle dit avant de partir. Et c'était vrai. Elle est merveilleuse, elle est presque aussi forte que moi. Mais je lui ai dit que rien ne me ferait plus plaisir que la voir me faire plaisir. J'aime qu'elle m'aime.

Elle m'a fait découvrir un nouveau site archéologique, enfin pas si nouveau que ça mais abandonné depuis longtemps. Le site de Guénainville au nord de Paris, aurait d'abord été utilisé comme sanctuaire de sources d'eaux guérisseuse, du premier au troisième siècle après J.C. On y soignait, paraît-il les maux de ventre et des yeux. Mais ce sont les vestiges du temple probablement consacré au dieu romain Mercure et à la déesse gauloise Rosemerta qui font de Genainville un site majeur en Ile-de-France.

Josie a été aux petits soins pour moi toute la journée. Nous avons commencé par visiter l'endroit à pied. Cette longue promenade sur les chemins balisés m'a enchanté.

Cela m'a rappelé un voyage que j'avais fait quelques années auparavant et je lui en ai parlé en faisant sans cesse des parallèles avec le site qu'elle me faisait découvrir. Je voyais dans ses yeux un peu d'agacement mais aussi et surtout toute l'admiration qu'elle me portait en découvrant cet autre aspect de mes grandes connaissances.

J'ai adoré cela. Son regard sur moi.

Je lui ai raconté une partie de la théorie de l'évolution des êtres vivants, et comme elle avait l'air d'avoir un petit peu de mal à comprendre et à suivre ces principes pourtant assez simples finalement, je lui ai dit pour la rassurer que ce n'était pas de sa faute si elle était un peu bornée.

C'est vrai, quoi. Tout le monde ne peut pas être aussi calé que moi sur tout. Je crois qu'elle a été surprise au début mais elle l'a bien accepté en fait. C'est la première pierre de mon édifice de domination.

Petit à petit, je vais lui faire admettre ma supériorité. Il faudra bien qu'elle finisse tôt ou tard par m'obéir sans discuter. Elle est belle, elle est agréable, elle est cultivée, elle me surprend même et me rend fier d'elle en société mais je lui suis supérieur et elle devra l'admettre. Je ferai cela petit à petit, et aujourd'hui j'ai commencé à la rabaisser un peu. Je lui ai démontré que j'en connaissais plus qu'elle et elle l'admet. Bon début.

La semaine prochaine, je vais l'emmenner visiter un musée d'art moderne. Elle ne connaît pas trop, m'a-t-elle dit. Je vais préparer soigneusement cette visite pour lui en raconter le plus possible sur cette tendance artistique et la rabaisser encore à la moindre erreur qu'elle fera.

Et puis désormais, chaque jour, je la traiterai un peu moins que mon égale. Je vais être avare de compliments. Il faut l'amener à attendre mes félicitations, à espérer mes bravos, à chérir mes mots gentils. Bientôt elle sera à ma botte et deviendra mon esclave en tout point de vue. C'est mon but. Je l'aime plus que tout mais je dois la dominer.

Jusqu'à présent, sur le plan de l'intimité, bien qu'elle soit avide de sensations, je le

vois bien, elle a refusé certaines figures. Elle a évité certaines conversations, certaines de mes demandes. Pour qui se prend-elle ? Elle doit devenir ma chose en tout domaine.

Il faudra donc l'habituer à m'obéir là aussi et en fait à dégrader son amour propre pour admettre que je peux tout lui demander, tout exiger et qu'il faudra qu'elle accepte et fasse ce que je veux, quand je le veux, comme je le veux. Le meilleur moyen pour y arriver est de lui faire aimer les nouveautés que je vais lui apprendre. Il me faut donc faire attention à elle plus qu'à moi.

Pour l'instant.

Je suis un être exceptionnel et je veux être reconnu et traité comme tel, à commencer par ma femme. Ce qui m'embête, c'est que l'on ne fait l'amour que chez elle, quand elle le veut elle. Sur ce plan, nous n'avons pas beaucoup avancé.

Mais elle a une copine, une collègue de travail secrétaire de sa sœur la patronne, qui me fait les yeux doux et serait bien d'accord pour tester des choses bizarres avec moi. Je le vois bien dans sa façon de minauser. Il faudra que je m'occupe d'elle. Elle me

nargue depuis trop longtemps avec ses robes courtes et ses seins ronds qui balancent quand elle marche. Elle doit avoir trois gosses de quatre pères différents, comme dirait un pote du boulot. Une sacrée coquine.

Hors justement, ce soir, Josie m'a encore éconduit et je rentre seul chez moi. En passant sur le grand boulevard, je vois la copine en question. Le hasard fait bien les choses parfois. Un petit coup de klaxon. Je lui demande si je peux l'accompagner quelque part, elle monte dans ma voiture.

– Je vous emmène où ?

– Voyons, au septième ciel ? Répond-elle en souriant.

– Vous avez l'adresse ?

– Chez vous, peut-être ?

Et nous avons passé une partie de la nuit dans ma petite villa d'Issy-les-Moulineaux avant que je la reconduise chez elle. En fait Stéphanie, c'est son prénom, n'a qu'un seul enfant, une gamine de quinze ans qui vit sa vie assez librement. Ce soir, elle est chez une copine et doit rentrer vers minuit. Il est presque l'heure. Je dépose la dame en bas de

sa rue, lui fais une ultime caresse et m'apprête à retourner chez moi. On se donne rendez-vous pour dans deux jours.

La soirée a été réussie. La fille a calmé toutes mes ardeurs ou presque. Je pourrai attendre encore un peu que Josie se décide. Dommage qu'elle m'ait dit qu'elle allait parler à sa gamine de notre soirée. Il a fallu la convaincre de ne pas faire ça. Je n'ai pas envie que Josie puisse l'apprendre par mégarde. Alors j'ai dû négocier des « visites » plus régulières. J'espère que cela ne rejaillira pas sur mes relations avec Josie. Mais je ne crois pas. J'ai bien négocié. Et puis cela me fera du bien tant que ma chérie refusera mes demandes. Le moment venu, je renégocierai avec la copine.

Rentré chez moi j'ai bien dormi, comme un bébé. J'ai été plus malin qu'elles deux.

Rodolphe

Depuis la fusillade dans la rue mon ami est plus venu me voir. Y a plusieurs jours de ça. Moi, j'ose presque pas sortir. Avec tous ces dangers dehors. Quand je suis chez moi, je réfléchis beaucoup. Je suis quasiment un génie intellectuel. Je réfléchis et je parle avec ceux qui sont dans ma tête. On parle de tous les sujets. Tiens, l'autre fois on a discuté des relations entre les femmes et les hommes. De l'égalité des salaires et tout ça.

Y en a un qui disait :

– Vous croyez quoi ? Les femmes qui n'ont pas d'enfant font carrière et sont payées comme les hommes, ou presque. Mais celles qui décident sans l'accord de leur patron de faire des mioches, s'arrêtent pour un oui pour un non. Des fois, elles prennent un congé spécial pour élever leur gosse. Elles sont payées pendant ce temps-là, pas cher

mais quand même ! Et elles voudraient qu'on les paye le même prix que les hommes quand elles reviennent bosser ! C'est dingue, ça, non ?

Un autre enchérissait :

– Et en plus, elles jalourent celles qui n'ont pas de gosse.

Mais moi je réfléchis. Et je me dis que c'est pas vrai. Les mères touchent des allocations, des aides, des primes de rentrée des classes et tout ça. Les autres, elles n'y ont pas droit. Alors, oui c'est vrai aussi des fois ces autres touchent des primes si le patron veut bien. Mais en attendant, elles sont quand même, je crois, augmentées tous les ans. C'est équilibré, non ?

Alors un de mes amis dans ma tête, m'a dit :

– En plus, remarque les nanas à gosses couchent avec plein de mecs, car elles n'en veulent pas comme mari mais pour tirer un coup, oui. Des garces remarque. Voilà ce qu'elles sont. Et les autres, celles qui bossent, elles valent pas mieux remarque. Elles couchent avec les patrons pour piquer les postes aux hommes.

Moi je dois dire, j'ai jamais connu ça. J'étais pas trop d'accord avec ce qu'il disait. Et puis il m'énervait à toujours dire « remarque ». Mais il a continué :

– Nous les hommes, on n'est pas comme ça. On se tire pas la bourre sans arrêt. Ouais, des fois on se cogne dessus remarque. Mais après on est pote. On se fait pas des coups en douce, on triche pas. Enfin, je veux dire les vrais hommes. Pas les trouillards remarque. Et je parle pas des pédés. Y a des pédés qui sont de vrais mecs, remarque. Il faudrait pas confondre les hommes et les femmes. Depuis la nuit des temps, on se bat pour nourrir les femmes et les gosses, nous. On risque notre vie, nous remarque. Et elles qu'est-ce qu'elles font ? Elles balaient gentiment la grotte, et elles entretiennent le feu. Et maintenant, elles veulent prendre notre place remarque. Elles nous prennent pour des cons.

ELLES SE FOUTENT DE NOTRE GUEULE, OUI !

Alors, aujourd'hui, en attendant mon ami, je me suis dit qu'au lieu de tirer sur tout le monde, il fallait cibler notre action. Il faut punir les femmes. Pas toutes mais celles qui sont connes. Voilà. Comme ça, elles

arrêteront de râler tout le temps. Et elles feront moins de gamins chiants et pleurnichards. Et pis les hommes, ils auront tout le boulot pour eux. Plus de chômage, plus de femme pour les mettre en colère. Plus d'ennuis, on reste entre mecs costauds et filles intelligentes.

Ce soir, je vais sortir pour tuer une femme. Ou deux. Mon ami sera fier de moi. Il faut me préparer. Je m'habille en noir, je prépare un sweat noir avec une capuche. Je chausse des bottillons aux semelles lisses, sans marque pour le sol. Je prends un couteau long à lame large. Et aussi un fil de pêche solide pour le cas où. Je rajoute à tout ça du papier d'emballage collant. Je rajoute deux sacs plastiques transparents. Je prends des fringues de rechange, aussi. Je me lave les mains, passe des gants à vaisselle et je pars.

En route, je réfléchis encore. Je vous l'ai dit, je suis une sorte de génie, moi. J'ai besoin de penser et d'échanger avec les mecs et les nanas qui sont dans ma tête. Ils sont malins eux aussi. Je vais aller prendre le bus, puis je prendrai un métro, je changerai deux fois vers des directions opposées. Je dois penser à baisser la tête à cause des caméras.

Arrivé dans la banlieue que j'ai choisie, je sors de mon sac un nouveau déguisement. Cagoule passe-montagne, gilet réfléchissant jaune, pour qu'on me remarque (ça, c'est mon astuce géniale). Je range mon sweat. Je m'appuie sur un mur près d'une ruelle, les mains dans les poches. J'attends.

Au loin, je vois une fille qui vient vers moi. Elle m'aperçoit et a une petite hésitation. Je saisis le couteau dans ma poche de pantalon. Mon cœur se met à battre plus fort. Comment vais-je la tuer, celle-là ? Par devant ou par derrière ? J'aimerais voir ses yeux quand je vais lui enfoncer le couteau dans le ventre.

PAR DEVANT.

Oui, je vais l'attaquer par devant. Je veux voir sa souffrance. Ahhh, je frémis déjà...

Elle arrive à ma hauteur. Je bondis. Elle n'a pas le temps de crier. La lame lui rentre dedans. Je la sens se glisser dans les muscles et la chair. Mon excitation est au maximum. Un truc chaud me coule sur la main. La fille écarquille les yeux. Elle ouvre la bouche pour parler. Rien ne sort. Je vois la douleur dans ses yeux. Et puis la terreur. Je tourne ma

main et la lame fourrage dans son ventre. La fille a l'air de me supplier. Ses yeux s'embruissent de larmes, je vais jouir dans mon slip ! Putain, quel plaisir !

Je sors le couteau et le renfonce sous le sein gauche. Je remonte doucement la lame et soudain je sens palpiter le cœur au bout du manche de couteau. Je souris, la fille s'accroche à moi. Elle pleure, car elle a compris. Elle réussit à me dire « Non, mon enfant ». Alors j'enfonce brusquement la lame. Elle perce le muscle. La fille pousse un petit cri sourd. Je la relâche et elle s'écroule. J'essuie le couteau sur son pull. J'ai une seconde forte jouissance. Je suis au septième ciel, mon Dieu ! Ah, quel pied, quel pied !

Je pars en vitesse vers un arrêt de bus où je m'assois en attendant. Au loin, un tas gît par terre. Le bus arrive, je valide mon billet en baissant la tête. Je reste debout au fond, près de la porte. Je sors à une bouche de métro. Il fait bien noir et je me change à nouveau dans l'encoignure d'une porte cochère. Je jette mes affaires dans une poubelle en pleine rue. Un mec me regarde faire, l'air étonné. Je ne peux m'empêcher de lui adresser un doigt d'honneur avant de

descendre dans la bouche de métro. Je fais le chemin à l'envers. Je ressens depuis tout à l'heure un picotement dans le ventre. Je revois les yeux implorants de la fille. Je ris au fond de moi. Elle a rien compris. Elle est morte en se disant « Pourquoi moi ? »

Mais parce que t'es une fille, connasse.

Je hais les filles sans cervelle et mon copain dans ma tête aussi. J'arrive chez moi. J'évite de faire du bruit dans l'escalier. J'ouvre doucement ma porte. Je me couche dès mon arrivée. Ce soir je vais dormir paisiblement. Mais j'arrive pas à dormir. Alors je me relève et je me prépare un shoot. J'entends du bruit dans l'appartement d'à côté. La voisine gémit. Elle s'envoie en l'air avec son nouveau mec. La drogue fait son effet. Je me recouche. Je m'occuperai de la voisine bientôt.

Mon ami de la tête sera content demain, à mon réveil.

Ghislain

Nous sommes ensemble depuis plusieurs semaines à présent. Tout va très bien. Josie continue de vivre chez elle dans son studio perchoir, son pigeonnier comme elle l'appelle. Elle préfère ça. Habiter chez moi la gênerait dit-elle, car elle veut que je reste indépendant. Et que je ne me sente pas obligé de la supporter les jours. Si elle savait que j'en profite pour rendre des visites à sa copine !

C'est ce qu'elle dit mais je sais que c'est son indépendance à elle qu'elle protège. Elle ne me fait pas encore entièrement confiance. Car elle lit bien dans mes pensées. Elle y voit des choses qu'elle ne voudrait pas voir. Mais c'est comme ça. Elle m'aime, je le sais. Elle lutte encore contre ma supériorité. Elle sait bien qu'elle finira par céder. Elle n'est pas de taille à me résister longtemps. Mais c'est sa fierté de faire reculer le plus longtemps possible l'instant inéluctable où elle devra

baisser pavillon. Car cela arrivera innéluçtablement et elle le sait, bien sûr. C'est moi le plus fort des deux, le plus instruit, le plus intelligent.

Ce soir, nous irons à l'opéra Bastille voir Marie-Claude Pietragalla dans une de ses dernières magnifiques œuvres. Elle danse merveilleusement bien. J'achète le journal du jour pour savoir s'il y a un after prévu ensuite dans un bistrot du quartier. Je tombe sur la première page, immanquable. Ils parlent depuis quelques jours déjà de ce type mais aujourd'hui il tient le haut de la une.

Ce mec est recherché par toutes les polices du pays. Il paraît que c'est un surdoué. Une intelligence supérieure qui tue froidement des femmes dans les environs de Toulouse. Aucune piste n'aboutit nulle part. Pas de témoins sérieux, pas de vidéo vraiment exploitable. Juste parfois une silhouette longiligne, assez mince, grande mais pas trop. Je ne sais pas pourquoi mais je suis attiré par ce mec qui capte toute l'attention du pays. J'en suis un oeu jaloux.

Tous les journalistes le disent intelligent mais je suis sûr que je le suis davantage. Ils

ne parlent que de lui, il faut que je trouve un truc pour qu'ils parlent de moi. De moi !

DE MOI, BON SANG ! DE MOI.

Quand je retrouve Josie vers dix-neuf heures trente, ses premiers mots sont relatifs à ce meurtrier. Elle le trouve fascinant. Il a déjà tué plusieurs femmes dans les banlieues de la ville rose et elle se demande s'il ne serait pas aussi le tireur fou du boulevard d'Arcole dans la capitale occitane. Celui que personne n'a jamais retrouvé non plus.

– Pourquoi penses-tu cela ?

– Parce que personne ne peut le décrire, pas une trace de sa fuite, pas d'empreintes sur le fusil, rien. Et ça s'est passé en plein jour. Ce type est un as dans son genre. Hyper intelligent.

– Plus que moi ?

– Peut-être bien, oui.

Et là, j'ai failli perdre mon self contrôle. Comment ce type pourrait-il être plus doué que moi ? Comment peut-elle penser cela ? Je suis le plus fort. Plus que n'importe qui. Il faut que j'étudie tout sur ce mec. Je ne peux pas laisser passer ça. Et elle ne doit plus

jamais penser que quelqu'un pourrait être plus intelligent que moi. Ni elle ni les autres. Parce que nul ne m'est supérieur.

LE GÉNIE C'EST MOI ! C'EST MOI !

Rodolphe

C'est bizarre, à la radio ils parlent presque pas de la fusillade en ville, enfin pas assez. Plusieurs morts, quand même ! Ils arrêtent pas de passer des reportages sur un tsunami en Chine. Mais on s'en fout de la Chine et des Chinetouques !

Et moi j'adore qu'on parle de moi. En général ils arrêtent pas de me jeter des fleurs. « Le génie du mal » a même écrit un journaliste.

Et ils disent rien non plus sur la fille que j'ai tuée hier soir au coin de la ruelle. Ils doivent vouloir me piéger. Qu'est-ce que je dois faire ? Je sais pas vraiment.

Et mon pote de la tête n'est pas venu ce matin. Je pense qu'il est occupé ailleurs. Je dois pas être la seule personne qu'il aide à avancer. Mais tout de même, quoi ! Quand je fais ce qu'il me demande il est toujours là après.

Bon c'est vrai que là j'ai pas attendu qu'il me le demande. J'ai réfléchi sans lui ni les autres. Je suis un génie intellectuel après tout, et j'ai pris ma décision. Mais j'ai bien bossé.

Et puis j'ai pris un pied de tous les diables ! Ah, oui, quel pied hier soir ! Mieux que pendant la fusillade. Et un coup de maître. Ni vu ni connu.

Impossible de prouver que la silhouette vêtue d'un ciré jaune, c'est moi. Personne peut savoir qui est l'assassin de cette pouf. Je la connaissais même pas. Elle avait un enfant, je crois. Si c'est une fille tant mieux. Elle sera dominée et elle souffrira.

Bon, va falloir aussi que je m'occupe de la voisine. Elle me nargue depuis trop longtemps avec ses robes courtes et son cul qui balance quand elle marche. Elle a trois gosses de quatre pères différents, comme dit mon copain.

Une sacrée coquine qui vit de ses allocations et du RSA. Elle paye pas son loyer, elle paye pas son transport, elle paye pas l'EDF au prix normal, ni le gaz, ni rien du tout d'ailleurs. Elle baise régulièrement

avec un type mais fait croire qu'elle vit seule. Pour toucher l'allocation femme isolée. Elle triche et moi j'aime pas ça.

Elle va aux restos du cœur, au secours populaire, elle a droit à toutes les primes, elle paye pas d'impôt, ni de taxe télé, ni de taxe d'habitation. L'autre jour, au téléphone, je l'ai entendu dire à sa mère qu'elle avait plein d'argent de côté. Et elle se pomponne, et elle minaude auprès des jeunes du quartier. Je l'entends parfois à travers le mur. Elle s'amuse bien quand ses gosses sont à l'école.

Mais mon copain de la tête m'a dit de bien réfléchir. C'est une voisine. Faut pas que les flics fassent de rapprochement avec moi. Il faut que je réfléchisse. Je peux le faire, car je suis un génie intellectuel, moi. Dans ma famille ils disaient tous que j'irais loin parce que j'avais eu mon bac. Ouais, j'ai mon bac moi, monsieur ! Personne y croyait. Ils me prenaient tous pour un retardé mental ces cons là. Je vais leur montrer moi, qui je suis.

Et puis en plus, à l'école ils m'avaient fait passer des tests. Ma mère a été convoquée chez le directeur. Il y avait aussi une psy. Ils ont dit que je devais faire des tests complémentaires, car j'étais pas comme les

autres. Ma mère a accepté. J'ai passé les tests avec la psy. Le directeur est venu chez moi dire à ma mère les résultats. Je le sais, car je les ai surpris en rentrant de l'école.

Ils étaient dans la chambre de maman qui semblait rire ou pleurer, je sais plus. Il lui disait de pas trop s'inquiéter, que si elle continuait de le recevoir régulièrement, il s'occuperait bien de moi. Il me protégerait. Je l'ai revu souvent chez moi en rentrant tôt l'après-midi. Cela m'a fait réfléchir.

Grâce à lui, j'ai eu de bonnes notes, j'ai été tranquille longtemps. Plus de moqueries, plus de quolibets, plus de coups. Et il a protégé ma mère aussi. Mais les autres, à l'école, ne voulaient pas être mes copains. Alors je m'en suis inventé dans ma tête. Et puis ma mère me disait que les autres, filles et garçons, étaient jaloux, car j'étais une belle personne, intelligente, et que je leur étais supérieur. Le directeur me disait que les autres m'en voulaient parce que j'avais un caractère différent, plus vif, plus fort.

Au collège, qui faisait lycée aussi, le nouveau directeur a pris le relais et il est venu, lui aussi voir ma mère une fois par semaine. L'ancien directeur continuait à

venir aussi mais jamais en même temps que son collègue. Ma mère me disait toujours que j'étais mieux que les autres. Elle m'habillait bien, me gâtait. Je savais pas d'où elle sortait l'argent.

Et puis j'ai compris. J'ai compris tout le cinéma. Elle s'était fait avoir. Les directeurs couchaient avec elle sous prétexte de me protéger mais en fait j'avais pas besoin de l'être !

J'étais plus apte que tout le monde. Hyper habile en tout. Et elle s'était laissée faire. Un copain de lycée en colère contre moi m'a dit un jour :

– Elle s'est pas fait avoir, ta mère ! Elle aimait ça. C'est une salope, comme les autres ta mère.

Alors j'ai réfléchi et j'ai compris qu'il avait raison. Ma mère était comme les autres. Toutes les femmes ou presque sont pareilles. Bêtes et salopes. Elle avait pas besoin de faire ça sans m'en parler. Elle avait pas besoin, car j'étais pas comme les autres, j'étais mieux que les autres, pas pire, mieux. Elle a pas compris ou elle a fait semblant pour se faire « aider » par ces mecs plus

malins qu'elle. En tout cas, c'est pas ma faute !

C'EST PAS MA FAUTE !

Moi j'étais pas pire que les autres, j'étais mieux.

**J'ÉTAIS MIEUX ! J'ÉTAIS MIEUX ET
JE SUIS TOUJOURS MIEUX !**

C'est elle qui était comme les autres.
Toutes pareilles.

Alors, de ce jour là, j'ai fait des efforts, j'ai appris, j'ai bossé, révisé, répété, bossé encore et encore, à m'en rendre fou. Et un jour brusquement c'est rentré. Mon cerveau s'est allumé comme une lampe et j'ai tout compris. Ce jour là mon copain de la tête est venu me voir pour la première fois.

Josie

Il y a quelques jours j'ai discuté de Ghislain avec ma copine Stéphanie. Je lui ai dit qu'il était exigeant en amour mais que je voulais le faire attendre avant de lui céder plus. Juste pour qu'il ait encore davantage envie de moi. Juste pour mieux le piéger. Mais elle m'a mise en garde.

– Attention, Josie, il risque de partir ailleurs chercher ce que tu ne lui donnes pas.

– C'est vrai mais je ne veux pas trop lui céder. Déjà que c'est moi qui l'ai attiré dans mon lit, il ne faudrait pas qu'il me prenne pour ce que je ne suis pas.

– C'est à dire ?

– Ben, le sexe, moi, ce n'est pas trop mon truc, tu le sais déjà. Je n'ai pas encore trouvé le mec qui m'éveillera vraiment au sexe. Pour l'instant, cela doit être au service de mes souhaits et pas l'inverse (j'ai bien fait attention à ne pas dire « mes ambitions », car je dois la contrôler elle aussi).

– Ah, moi, le sexe, j’aime bien ça. Et puis quand tu donnes du plaisir à un homme, tu peux en faire ce que tu veux. Tu le contrôles aussi comme ça, tu sais. Et ton mec, il aime bien le sexe.

– Comment tu sais ça toi ?

– Euh, cela se sent. Il a des regards qui ne trompent pas. Il est sûrement doué.

Je l’ai sentie gênée. Sa réponse ne m’a pas convaincue. Quelque chose se serait-il passé entre-eux ? Holà, attention ! Il me faut réagir vite et trouver la parade.

Alors il m’est venu une idée qui pourrait me servir, car au fond, elle n’a pas tort. Je vais y réfléchir. Après tout, pourquoi ne pas « jeter » mon homme dans les bras de ma copine plutôt qu’elle ne me le pique ? Elle ne me trahira jamais, elle me rapportera tout ce qu’ils font et ce qu’il lui dit. Je contrôlerai donc à distance ce qui se passe. J’apprendrai quels sont les goûts de Ghislain en ce domaine et ma copine qui aime bien le sexe me sera reconnaissante de lui « fournir » un amant ; un homme qui ne lui posera pas de problème avec une éventuelle compagne jalouse.

Et donc j’ai demandé à ma copine de trouver le premier prétexte pour mettre en

route cette relation particulière. Elle a tout de suite accepté mon idée, mes conditions, et m'a juré de ne concevoir cette relation que sur le plan physique et pas amoureux.

Voilà c'est donc parti. Je contrôle bien la situation. Ma copine m'a dit qu'hier soir il est resté chez elle presque toute la nuit. Elle l'a bien fatigué, m'a-t-elle dit. Super, il va me fichier la paix de ce côté-là. Je lui ai répondu qu'il ne fallait pas qu'elle oublie que c'est grâce à moi.

GRÂCE À MOI. À MOI ! ELLE ME DOIT SA JOIE ET SA SATISFACTION !

Elle le sait déjà bien sûr mais il faut toujours rappeler aux gens ce qu'ils vous doivent. C'est mieux.

La police

Laetitia posa une dernière question dans l'ascenseur qui les amenait au parking de la SRPJ où ils prendraient chacun leur voiture pour rentrer dans leur appartement commun.

– Alors et toi tu en penses quoi de cette affaire lui demanda-t-elle ?

– Ben ça ne me plaît pas beaucoup non plus. On dirait que le mec tue n'importe qui, par plaisir ou par vengeance mais sans vrai motif personnel. Pas de viol dans la plupart des cas, pas de vol, et apparemment pas de liens entre ces meurtres. Cela m'inquiète.

– Oui, je te suis là-dessus. Rien pour le signaler particulièrement. On va avoir du mal à le retrouver celui-là. Et si, comme je le pense, c'est lui qui est derrière cette tuerie en centre-ville, ça va être encore plus coton. Et pourtant, Saulnier veut des résultats rapides

à cause de sa promotion sur Paris quai des Orfèvres. Son ambition ultime quoi, sa quête du nirvana, son graal. Il va nous tanner et nous mettre la pression, tu vas voir.

– Ah bon, c’est sérieux, il va partir ? Mais qui va le remplacer ?

– Il ne me l’a pas dit. Il ne le sait peut-être pas lui même.

– Toi, peut-être ?

– Je ne pense pas, non.

Et elle le laissa en prenant sa voiture tandis qu’Abdoul prenait la sienne. C’était idiot, pensait-il puisqu’ils allaient au même endroit. Ils s’étaient installés ensemble, ou plutôt, il s’était installé chez elle après l’affaire de la baronne Julie Finet qui avait permis de détruire une cellule terroriste à Frouzins et Colomiers (1). Cela n’allait pas sans problème d’ailleurs. Au boulot et dans sa famille. Sa mère était fière qu’il travaille dans la police malgré ses origines maghrébines mais le voir se mettre en ménage avec une fille de France, noble qui plus est, ne lui plaisait pas trop.

(1) Voir mon livre « Le dernier secret de Julie Finet » baronne de Bozonnie de Vaumanne.

Elle aurait préféré qu'il épouse une fille de chez eux, comme elle disait.

– Aïe mon fils mais est-ce qu'elle sait faire le couscous ? Est-ce qu'elle a un bassin fait pour te donner beaucoup d'enfants ?

Et lui, répondait inlassablement qu'il l'aimait et qu'il l'avait, elle sa mère, pour lui faire du bon couscous. Mais sa mère, sa « ouma », revenait souvent là-dessus. Et ses frères aussi. Ils lui rappelaient qu'il avait failli se faire tuer par les terroristes au commissariat de Frouzins, parce qu'il était « trop » francisé. Ils lui conseillaient la discrétion et la prudence.

Il arriva chez Laetitia en ressassant tout cela. Lorsqu'il gara sa voiture, il remarqua que celle de sa compagne n'était pas à sa place. Il ne s'en étonna pas, elle avait dû s'arrêter au supermarché ou chez Picard. Ils dinaient souvent de surgelés après une journée chargée et fatigante comme celle d'aujourd'hui. Il monta à leur appartement situé au dernier étage de l'immeuble en empruntant l'ascenseur qui partait du parking.

Il ouvrit avec sa clef, alla ouvrir la baie coulissante pour faire entrer de l'air frais et commença à préparer leur cocktail préféré, un mojito agrémenté d'un rien de vodka. Juste comme il s'affalait dans le sofa gris perle du salon, il entendit la porte palière s'ouvrir et un bruit de chute lourde. Abdoul se précipita vers Laetitia qui gisait au sol. Du sang s'écoulait de son bras. Il la releva pour fermer la porte et s'aperçut qu'elle avait aussi une large plaie au ventre. Il l'allongea sur le divan et appela le SAMU en présentant sa qualité de policier. Puis il lui demanda ce qui était arrivé.

– Elle m'a attaqué sans prévenir. Déguisée en homme mais je crois que c'est une femme.

– OK, les secours arrivent. Ne bouge pas.

– J'ai mal. C'est notre tueur, Abdoul. Pas un homme. Cherche. Venge-moi.

– Tais-toi. Respire. Je te fais un garrot au bras et puis je m'occupe de ton ventre. Calme-toi.

– Pas dit un mot. Sourire sadique. Yeux de fou. Bleus avec un petit défaut à l'œil droit. Une dent cariée. Gauchère.

– Tais-toi. Garde tes forces. Putain mais ils font quoi au SAMU ?

Laetitia sentait ses forces l’abandonner. Elle perdait beaucoup de sang. Elle avait envie de s’endormir mais la douleur la tenait éveillée. Elle entendit comme dans un rêve des bruits de pas. On la soulevait. On la reposait sur un lit roulant et peu après elle entendit le bruit d’une sirène qui la suivait dans son déplacement.

Elle s’endormit sous l’effet d’une piqûre juste au moment où ils arrivaient à l’hôpital. Elle crut simplement sentir une main qui serrait la sienne un peu plus fort. Elle sourit intérieurement. Abdoul était là. Cela la rassura.

Rodolphe

Alors la voisine, je vais m'en occuper. Elle va avoir ce qu'elle mérite. Je vais lui faire le coup de l'autre là. C'était la deuxième ou la troisième, je sais plus. Enfin. Il faut que je l'attire sans que personne la voie.

Mais, merde il est où le copain ! Jamais là quand je veux. Il vient n'importe quand. Pas forcément quand j'en ai besoin. Bon. Là je vais préparer mon café. Zut, plus de pain. Je vais manger quoi, moi ? Il faut que je sorte acheter de quoi bouffer. J'espère que les gens de la rue seront pas là pour m'attaquer.

Putain, je dois me laver. Hier soir j'ai sali mon ventre et mes cuisses avec cette connasse qui m'a fait jouir comme jamais dans mon slip. Aller, hop, sous la douche. J'aurais dû me laver hier soir, bon sang ! Pourquoi l'ai-je pas fait ?

Tiens, y a du monde dans la rue aujourd'hui. Et qui c'est ce mec curieux qui me regarde comme s'il me voyait pas, en face de chez moi ? Bon, un nouveau dans le quartier sans doute. Il regarde drôlement mon futaal. Putain, j'avais pas vu ! Il y a une grande tache sombre sur ma jambe. Faut pas que je traîne. Merde, la boulangerie est pleine. Il faut que j'attende mon tour.

– Une baguette madame, s'il vous plait.

– Une quoi ? s'offusque-t-elle pendant qu'un mec derrière moi éclate de rire.

– Une baguette. Pourquoi ?

Elle me sert et me réclame un euro.

– Combien ?

– Cela a augmenté ce matin. C'est le prix.

Je donne l'euro et je me tire. J'ai bien vu comment elle regardait le type qui riait.

CONNASSE, VA ! UN JOUR JE M'OCCUPERAI DE TOI AUSSI.

Retour à la maison. Marrant ce mec qui est encore appuyé contre le mur en face de chez moi. Il doit attendre Marco pour acheter sa

coke. Au fait, il m'en reste encore ? Faut voir. Je vais vérifier de suite.

Bon OK, j'en ai assez. Ouais, parce que j'aime bien me shooter avant d'aller rencontrer mes copines. Ma voisine fait du jogging le samedi matin. Elle part à sept heures et doit faire un grand tour, car cela dure toujours assez longtemps. Elle rentre pas avant onze heures. C'est sa fille aînée, qui a dix ans, qui doit garder le petit frère de six ans et le bébé d'un an et demi environ. Après demain j'irai la suivre de loin. Je prendrai qu'un petit shoot. Et la semaine prochaine, je m'occuperai d'elle.

Aujourd'hui jeudi, je vais aller me montrer à pôle-emploi histoire de pas perdre mes droits. Ils sont chiants quand même. Ils savent bien que je peux pas trouver de boulot avec mes problèmes. Ils ont mon dossier. J'ai une formation, je sais pas comment ça s'appelle mais j'ai fait DEUG histoire pendant deux ans.

La première année, j'ai dû repasser en septembre des épreuves à l'oral. La prof qui m'avait reçu était craquante à souhait. Au bout de cinq minutes, elle m'a dit que mes lacunes lui faisaient peur. Je lui ai répondu

que j'allais l'attendre à la sortie parce que son p'tit cul me faisait envie. A-t-elle eu peur ou envie ? Je sais pas vraiment.

Elle m'a mis un dix-huit, et j'ai réussi mon rattrapage. Le soir, à la sortie, pour la remercier je l'ai emmenée dans un fast-food et ensuite je l'ai raccompagnée. On a été chez elle dans sa chambre et ça a duré toute la nuit jusqu'au lendemain matin. Elle m'avait appris deux ou trois trucs la garce. Une experte, j'vous l'dis !

La deuxième année, elle était un de mes profs. Elle m'a fait bosser mes cours, putain ! Et pas seulement mes cours d'histoire. Elle m'a pas lâché. Et elle m'a enseigné des trucs cochons que je connaissais même pas. Une fois, elle m'a dit non. Mal à la tête. Et pis c'est revenu encore d'autres soirs, alors on s'est séparés.

On était près de la fin d'année. J'ai raté mon examen de trois points. Trois points, putain. Et en septembre j'ai tout loupé. Alors j'ai arrêté cette formation. Donc du coup, je sais rien faire et à pôle emploi, ils me proposent toujours des places pour les « bac plus deux ». Je sais même pas ce que ça veut vraiment dire. Quand je me présente, les

recruteurs me jettent au bout de cinq minutes. Les recruteurs, c'est souvent des femmes. On devrait dire « recruteuses ». Les femmes qui embauchent me jettent quand elles voient comment je les regarde.

C'est là que j'ai commencé à dérailler un peu. J'en voulais aux filles. J'en ai liquidé déjà quelques-unes. Il faut continuer le nettoyage. Mon ami va m'aider.

Josie

Depuis quelques jours les journaux ne cessent de parler de ce criminel qui sévit dans la ville de Toulouse. C'est quand même extraordinaire. La police n'arrive pas à mettre la main dessus. Ce type doit être fort, très fort et très intelligent pour agir sans que l'on puisse découvrir des indices.

Il faudrait que je trouve un moyen de brancher mon homme là-dessus. Histoire de lui montrer que l'autre sadique là, est au moins aussi fort que lui, voire plus. Je dois provoquer une discussion qui va le déstabiliser et ensuite je continuerai, chaque jour, à le rabaisser par rapport à ce tueur.

Ce soir, nous irons à l'opéra Bastille voir la danseuse Piétragalla dans ce qui sera son dernier ballet dansé. Nous devons dîner en ville et il m'a dit qu'il chercherait un after pour terminer la soirée. Je vais profiter de cette sortie pour le titiller avec cette histoire d'ennemi numéro un.

Dès que nous nous retrouvons, je l'attaque là-dessus :

– As-tu lu le journal d'aujourd'hui ?

– Oui, j'ai cherché un after.

– Tu as vu l'article sur ce type fascinant qui tue des femmes à Toulouse ?

– Oui, je me demande bien pourquoi ils lui donnent tant d'importance.

– Mais c'est probablement le type le plus intelligent que je n'ai jamais vu ! C'est certainement lui qui a tiré sur la foule l'autre fois, et ils n'ont aucun indice, tu imagines ?

– C'est idiot. Pourquoi dis-tu qu'il est intelligent ?

– Mais parce qu'il n'y a jamais de témoin. On ne sait pas d'où il vient, où il s'enfuit ensuite. On ne trouve aucune empreinte, jamais.

– C'est un simple demeuré qui a eu de la chance jusqu'ici.

– Non, non. Ce gars est un as dans son genre. Hyper intelligent.

– Plus que moi ?

– Peut-être bien, oui.

C'est à ce moment-là qu'il a failli perdre patience. Je voyais dans son regard qu'il était en colère. Il se posait des questions, ne comprenait pas que je puisse le comparer, et

à sa défaveur en plus, à ce type. Et j'ai constaté que son esprit partait loin, très loin. Alors j'ai décidé de le pousser dans ses derniers retranchements. Tout au long du repas que nous avons pris rue de Montreuil à la Ravigote, je lui ai parlé de ce gars. Du coup, mon petit chéri n'a pas apprécié la tête de veau absolument fantastique que ce restaurant propose. Moi, je me suis régalée.

Du point de vue gastronomique et aussi sur le plan plus délicat de sa prise de contrôle. Il ne s'est douté de rien, il est tombé dans mon panneau comme un gamin de quinze ans. Je jubilais. Le spectacle de la Galla m'avait ravie du début à la fin. J'avais adoré les décors peints par Olivier Debré dans les tons orangés qui rehaussaient les arabesques et les volutes aériennes de la divine danseuse. Mais mon avancée psychique dans le cerveau de Ghislain m'a vraiment laissé le souvenir d'une jouissance extrême et complète. Oui, la soirée a été top.

Mon compagnon est resté morose. Il n'a pas aimé cette mise en scène moderne, tourbillonnante, féerique, aérienne et si bien accompagnée d'une belle musique enlevée, saccadée à souhait, entrecoupée de séquences plus douces, presque romanesque

par moments. Ghislain n'a pas du tout apprécié le repas et encore moins ma conversation. Mauvaise soirée pour lui.

À la fin du diner, comme je lui ai demandé s'il avait aimé, il glissa entre ses dents la phrase sibylline :

– Pas du tout. Il faut que j'étudie cela de plus près. Je ne peux pas laisser passer ça.

J'ai fait semblant de croire qu'il parlait du ballet, et pour compenser un peu je l'ai invité à me suivre dans mon pigeonnier. J'avais fait ma vaisselle, nettoyé la soucoupe dans laquelle trône mon magnifique géranium, et préparé les tasses pour le café du lendemain. Il a bien remarqué l'attention. Je me suis dévergondée pour que la différence avec ma copine commence à être moins flagrante (et moi, j'ai aimé ça).

Car il va falloir maintenant, petit à petit, que je rattrape ce terrain pour le dominer sur ce plan-là aussi. Je vais le manipuler avec cet assassin méridional pour qu'il reconnaisse que ce type est plus fort que lui, et en même temps, je vais le rendre dépendant de mon corps. Les hommes sont tous comme ça. Ils ont deux cerveaux, et ce n'est pas toujours celui d'en haut qui les mène.

Rodolphe

Tiens, j'entends la voisine qui rentre. Pas normal ça à cette heure-là. Oh, je l'entends qui vient chez moi. Elle frappe à ma porte. Elle me demande si j'ai un calmant. Je la fais rentrer. Je lui dis de s'asseoir sur le divan. Elle se laisse tomber et sa petite jupe remonte sur ses jambes. Je lui prépare un calmant Doliprane. Elle l'avale avec un peu d'eau.

Ensuite, je lui parle. Je suis en face d'elle sur une chaise. Je lui fais des compliments. Elle sourit. Elle écarte doucement ses jambes et je vois sa petite culotte rouge. Alors là, j'enrage ! J'aime pas le rouge. Elle m'énerve, elle.

ALORS, JE PRENDS MA DÉCISION.

Je vais dans ma chambre, je prends une bonne dose de shoot, vite fait. Elle me demande ce que je fais. Je reviens et je commence à m'occuper d'elle. salope. Elle

dit pas non. On entend la porte de chez elle qui s'ouvre. C'est sa fille qui rentre de l'école. Il est presque midi et demie.

Elle veut rentrer aussi. Mais moi je dis non. Je veux la baiser maintenant. J'enlève mon t-shirt, elle me repousse.

Alors j'ai commencé à la cogner. Elle a voulu crier. Mais pourquoi veulent-elles toujours crier ? J'ai encore frappé. Et puis encore. Et je l'ai prise comme ça, brutalement, sur le canapé. Celle-là, je l'ai baisée. Elle me disait d'arrêter. J'ai continué. Elle s'est endormie à moitié, en tout cas elle s'est arrêtée de résister et de crier.

J'avais pas vraiment pris mon pied mais pour fêter ça j'ai bu une grande rasade de vodka sans orange. Je l'ai fait boire aussi. Et j'ai bu encore. Et puis je lui ai proposé un shoot. À moitié assommée, elle savait plus trop ce que c'était. On s'est shooté ensemble.

Et je lui ai encore fait l'amour. Elle voulait toujours pas. Elle m'a repoussé et a appelé sa fille. Alors j'ai pris un couteau sur la table de la cuisine et je lui ai coupé les cris. Le couteau ne voulait pas couper.

J'AI DÛ FROTTER FORT AVANT QUE LA PEAU SOIT ENTAMÉE.

Après c'était plus facile. La gorge a cédé d'un coup et le sang a giclé partout. J'y ai mis la main pour pas qu'elle salisse les murs. Elle toussait comme si elle avalait de travers. Ses yeux me suppliaient. J'adore ça. Mes tripes étaient toutes retournées. J'ai encore joui très fort. Au bout d'un moment ses yeux se sont éteints. Le sang s'est arrêté de couler. Moi, j'étais bien. Je me voyais planer au-dessus des immeubles. Avec les oiseaux. J'avais soif. J'ai fini la bouteille de vodka. J'ai regardé la voisine morte. Il va falloir que je jette son corps. J'ai appelé mon ami de la tête mais il m'a pas répondu. Alors je suis parti pour un petit somme. Jusqu'à ce que des bruits viennent me réveiller dans ma ouate.

Je viens de me réveiller. Je me sens bizarre. D'ailleurs tout semble bizarre ce matin. Les bruits qui viennent du dehors me parviennent feutrés, comme si j'avais une boule de coton autour de la tête. Ou alors, j'ai les oreilles complètement bouchées. Une lumière crue éblouit mes paupières. Je n'ose pas ouvrir les yeux. Je sens que ça va me faire mal. Mais c'est quoi cette couleur de

soleil? Encore un jour de merde! Cette journée va encore être un jour où tout va de travers. Je sens ça.

Josie

Hier, Ghislain m'a demandé de venir habiter chez lui. J'ai encore refusé. C'est trop tôt et il n'a pas insisté ce qui prouve bien qu'il n'est pas encore assez accroché. Je veux qu'il me supplie. Car là, je mettrai mes toutes premières conditions. Il faut bien commencer le dressage, non ? Et puis, il y a ce début de combat entre lui et moi à propos du « tueur fou de Toulouse ».

Il paraît que le toulousain a même attaqué la commissaire qui supervise les enquêtes à son sujet. Là, c'est à flipper. Comment a-t-il suffisamment d'informations pour réaliser tout ça sans se faire prendre ? Je vais relancer la discussion là-dessus, avec mon homme. Je vais m'en servir pour le déstabiliser complètement. On se voit encore ce soir. Je vais en profiter.

– Bonsoir, mon chéri.

– Bonsoir Josie. As-tu passé une bonne journée ?

La journée a été pourrie sur tous les plans. Il a plu des cordes - de l'eau mouillée, comme dit ma sœur, c'est-à-dire des grosses gouttes qui éclatent en atteignant le sol ou votre tête et qui mouillent vraiment - il a fait froid avec ce vent qui descend des îles anglaises. Et puis la livraison du nouveau fournisseur était en retard, le chauffeur avait oublié les bons de livraison, la secrétaire de sa boîte ne répondait pas au téléphone.. Pour terminer, ma sœur la patronne, était d'une humeur massacante. Et quand c'est comme ça, c'est moi qui prends, car elle ne veut pas d'histoires avec les autres salariés.

– Ma foi, les clients ont été sympas aujourd'hui, les vendeuses et la patronne aussi. Remarque, ils ne parlaient tous que de ce bandit toulousain.

– Encore lui ? Mais il commence à m'énerver sérieux celui-là.

– Ah bon ? Pourquoi ?

– Sais-tu que c'est ce matin que j'ai présenté à la presse scientifique et aux télévisions d'info continue l'invention géniale dont je suis l'auteur et qui va révolutionner les émissions de gaz néfastes rejetés par les usines, les voitures, les chaudières..

Je le coupai immédiatement :

– Ah, oui, c’est vrai. J’avais oublié, dis-je en mentant exprès pour l’énerver.

– Comment ça « ah, oui, j’avais oublié » ? Tu avais oublié cette invention capitale ?

– Ben tu sais, c’est une invention, quoi. Il y en a des tas tous les jours.

– Mais ce n’est pas possible enfin ! Cette invention va sauver l’humanité et la planète entière ! Tout simplement !

– Probablement. Mais ce n’est pas encore fait. Alors que lui, il tue les tous les jours.

– Pas tous les jours d’abord ! Et puis on ne parle que de lui ! C’est fou, ça !

– Mais tu es jaloux, ma parole !

– Jaloux, moi ? Certainement pas.

– Alors, ce n’est pas la peine d’en faire tout un plat ! Ce mec est bien plus fort que toi mais ce n’est pas grave ! Toi tu n’as fait qu’améliorer des systèmes existants alors que lui défie tous les jours la police. Il vient même de blesser gravement la commissaire en chef qui s’occupe de l’affaire et elle ne l’a même pas vu et encore moins reconnu !

Mon petit chéri est resté bouche grande ouverte, le regard fixe, perdu très loin. Il a commencé vraiment à réaliser deux choses. Premièrement, il s’est rendu compte qu’il ne m’avait pas assujettie, qu’il en était très loin

et que j'avais toute mon indépendance voire plus. Deuxièmement, il a compris que tout intelligent qu'il soit, il n'avait en fait rien créé de nouveau. Ces deux constatations faites et intégrées, son visage retrouva un aspect normal, à part la pâleur de son teint de peau. Soudain il s'est écroulé brusquement comme une poupée de chiffon.

J'avais peut-être été trop loin, trop vite. Je me suis précipitée pour lui porter secours. Je l'ai secoué vigoureusement puis je suis allée chercher un linge mouillé d'eau froide dans l'évier et je l'ai rafraîchi avec. Au bout de deux ou trois claques bien senties il a retrouvé des couleurs et rouvert ses yeux.

– Oh, tu m'as fait peur, lui dis-je.

– Que m'est-il arrivé ?

– Tu t'es évanoui quand tu as réalisé que tu n'étais pas le phœnix de ces bois. Même si tu es pour moi un très bel oiseau !

Ma blague est tomée à plat et je ne crois pas qu'il l'ait vraiment appréciée. Il s'est relevé et a voulu partir. Je l'en ai empêché. Je voulais absolument terminer le travail si bien commencé. Nous avons donc passé la soirée dans mon petit nid. Je me suis occupée de lui tendrement, comme on s'occupe d'un enfant pour le consoler. Je l'ai traité de petit

« bouchon d'amour », de « chou mignon », de « petit trésor ».

– Tu es mon doudou, mon petit héros, tu vas te transformer en soldat du bien et gagner ton combat car je vais t'aider. N'aie pas peur, je suis là avec toi. Tu sais que tu pourras toujours compter sur moi. Je serais ta protectrice, ton inspiratrice. Tu n'auras plus jamais peur, car je serai toujours là pour t'aider à devenir fort, et un jour peut-être, tu seras aussi fort que moi, c'est-à-dire plus fort que lui.

Ben oui quoi ! Il doit bien commencer à comprendre que la plus forte de tous et de toutes, c'est moi.

C'EST MOI ! MOI ! MOI !

Toute la nuit je lui ai susurré des propos de ce genre. Il s'est endormi doucement dans mes bras et j'ai continué à lui murmurer ces idées pour qu'elles entrent bien en lui. J'ai joué la maman parfaite et protectrice. Au petit matin, il s'est éveillé doucement et m'a souri :

– Tu as préparé le petit déjeuner ? Non ? Laisse je vais le faire.

Il a été charmant durant toute l'heure qu'il a passée avec moi avant de partir chez lui prendre une douche, se changer et filer vivre

sa journée de travail. Ce soir même je lui dirai qu'il pourra venir vivre chez moi s'il le souhaite vraiment. Pour l'instant je dirai chez moi, pour qu'après ce soit moi qui décide de prendre un appart plus grand. Il est hors de question que j'aille vivre chez lui. C'est lui qui devra vivre chez moi pour être davantage soumis.

Et puis il faudra que je règle en douceur le cas Stéphanie. Car quand il vivra chez moi il ne sera plus question qu'elle continue à le voir. Je vais devoir gérer ça en finesse. Ou alors tant pis pour elle ; je ne peux pas me permettre de la voir tout gacher. Elle acceptera de bonne grâce ou je la ferai disparaître du paysage par tous les moyens possibles. Je suis prête à tout pour réaliser mes projets.

PRETE A TOUT !

La police

– L’opération s’est bien passée. Laetitia va s’en sortir mais c’était moins une. Elle m’a dit qu’elle avait été agressée par une femme déguisée en homme. Elle est sûre que c’est notre assassin. Alors on va revoir tous les indices sous cet angle.

– Mais Abdoul, comment donc l’assassin aurait-il repéré Laetitia ?

– Je ne sais pas. Il faudra chercher. Laetitia ne pourra parler que demain ou après-demain. Il faut débroussailler le terrain d’ici là.

– Cela me semble bien curieux. Et si Laetitia était visée spécialement, par une détraquée qui s’est déguisée exprès pour faire croire que son assaillant est l’assassin recherché ?

– Pas bête ça. On cherche donc sur cette piste aussi.

Les rôles distribués, chacun se lança dans l'enquête avec pour objectif de trouver la, le ou les assassins.

Abdoul ne croyait pas à la piste de l'assassin unique. En effet, comment cet assassin aurait-il pu savoir que c'était précisément Laetitia qui était chargée de l'affaire ? Cela s'était décidé dans la journée. Impossible donc. Il reprit en conséquence les derniers dossiers dont elle et lui s'étaient occupés récemment. Sa journée passa lentement. Rien ne lui sautait aux yeux à priori. Rien mis à part l'affaire de la baronne de Bozonnier de Vaumane (1).

Les prévenus de cette affaire étaient en prison. Mais il restait dehors et libre de ses mouvements la femme de l'agent Pouytes. Ainsi que la mère de ce dernier d'ailleurs. Il creusa cette piste pour être sûr que rien ne lui échappait. Il relut les notes de l'équipe et en particulier celle où Pouytes expliquait l'origine de son nom de famille. Peut-être y avait-il quelque chose à rechercher. Il décida de reprendre l'arbre généalogique du brigadier de police Pouytes, accusé d'être le

(1) Voir mon livre « Le dernier secret de Julie Finet » baronne de Bozonnier de Vaumanne.

complice et l'ami du chef des terroristes de Colomiers à côté de Toulouse lorsqu'il travaillait au commissariat de Frouzins avec Abdoul.

Le soir venu les enquêteurs se retrouvèrent dans le bureau de Laetitia. Aucun d'entre eux n'avait trouvé de lien avec la commissaire. Chou blanc général de ce côté là. Mais Norbert avait des choses à dire sur l'assassin recherché et les deux autres crimes perpétrés sans arme blanche. Il alla même beaucoup plus loin. Beaucoup, beaucoup plus loin. Et cela fit froid dans le dos de ses collègues.

Abdoul aussi avait des choses à dire. Mais cela n'avait rien à voir avec l'assassin des jeunes femmes. Il voulait parler de Pouytes et de sa famille.

Norbert commença son récit. Aussitôt ses collègues se concentrèrent sur l'histoire qu'il racontait.

« Imaginez un gars complètement dingue, rejeté de tous depuis toujours, depuis tout petit et qui a subi dans son enfance un traumatisme immense. »

Il se tut quelques secondes pour s'assurer que tout le monde le suivait bien puis reprit :

« Imaginez qu'il est adoré par sa mère qui lui cède tout et le traite en génie lui fait croire qu'il est le plus beau, le plus intelligent, le plus fort. Imaginez qu'elle lui raconte que les autres ne l'aiment pas parce qu'ils sont jaloux de lui à cause de ses grandes qualités.

« Imaginez que ce gars grandit dans une cité où les dealers, les petites frappes, les voyous, les proxénètes règnent en maîtres, et où les femmes sont soumises ou démisées. Je veux dire par là qu'elles doivent obéir ou partir. Mais quitter la cité pour aller où ? Avec un enfant ce n'est pas possible.

« Alors la mère cède. Pour lui. Pendant des années et des années il la porte au pinacle et la croit quand elle lui dit qu'il est unique, l'Unique !

« Mais il la surprend un jour dans une situation trouble où elle paraît soumise. On lui raconte alors qu'elle lui a menti. Qu'il est nul en tout. Son monde s'écroule.

« Il refuse cela et décide de montrer que sa mère avait raison. Il veut se venger aussi de cette femme qui lui a menti. Il se met à tuer des femmes, comme ça, rien que pour foutre la trouille à tout le monde. Il assassine sans

même connaître ses victimes. Du moment que ce sont des femmes, ce sont des victimes toutes trouvées.

« Les journaux parlent de lui. Il jubile, ça lui plait, car il se croit supérieur et enfin on dit qu'il l'est dans les médias. Car il est malin. Il ne laisse aucun indice et comme il tue au hasard, ce n'est pas facile de remonter jusqu'à lui.

« La police ordonne aux médias de mettre la pédale douce histoire de l'énerver pour qu'il commette une erreur. Les journaux se calment. Il s'énerve effectivement.

« Alors il pense à orienter ses choix en assassinant des femmes connues, reconnues même. Et la plus belle cible, c'est Laetitia. Femme jeune, bien connue dans la ville depuis ses deux ou trois dernières affaires, car elle est commissaire de police !

« Il va se payer LA commissaire. S'il réussit, on ne parlera plus que de lui. Il rode autour du commissariat, il la repère, il la suit jusqu'à chez elle. Un soir il l'attend dans son parking et c'est l'attaque.

« Mais il doit disparaître vite, il a donc une moto. Il n'habite peut-être pas loin du

commissariat ou du centre-ville. Il faut chercher un mec dans une cité proche du centre et du commissariat. Un mec dont tout le monde se moque mais qui se prend pour un messie ou un surhomme.

« Peut-être aussi un homme qui a ses entrées dans la police. Car il a sans doute su que Laetitia avait été chargée de l'enquête. C'est peut-être un gars de chez nous. Alors a-t-on ici des policiers qui ont une moto, qui habitent une cité pas loin d'ici, ou qui y ont grandi et qui se prennent pour le plus malin des flics ? »

L'équipe resta silencieuse un moment avant de commencer à réagir.

Ghislain

Je ne comprends pas. Que s'est-il passé hier avec Josie ? Elle a pris le dessus sur moi ! Ce n'est pas possible. Il ne peut pas en être ainsi.

Penser que ce type est plus fort, car il tue d'une façon inédite alors que moi je n'aurais fait qu'améliorer des techniques existantes ! Pas croyable. Pourtant en y réfléchissant bien...

Et puis par contre, elle a été sublime. Douce, tendre, câline. Elle m'a rappelé ma maman quand j'étais petit. Cela m'a fait du bien. Josie me fait du bien.

Elle est bizarre, c'est vrai. Elle est secrète. Je ne la comprends pas toujours, parfois je suis en désaccord avec ses pensées. Pour peu qu'elle les exprime vraiment. Au début de notre relation, je croyais la contrôler facilement. Et puis elle s'est cabrée petit à petit. Elle m'a donné du fil à retordre. Mais

elle est tellement brillante. Je la croyais naïve, elle comprend toutes mes intentions, devine toute toutes mes attentions, précède tous mes désirs. Maintenant elle me protège contre ce mauvais sentiment lié à ce type indigne et probablement taré qui tue les femmes pour le simple plaisir.

Un taré peut-il être intelligent ? La preuve que oui. Je suis bien obligé de l'admettre. A-t-il conscience de son génie comme moi j'ai la perception du mien ? Comme je ressens celui de Josie ? C'est une autre paire de manches. Pourtant il semble qu'il se sente supérieur et qu'il nargue la police en toute connaissance de cause. Mais je ne le pense pas. Il agit intelligemment, mais n'est-ce pas plutôt un agissement animal, primitif, atavique, de survie instinctive dont il n'a en fait aucune conscience réelle ?

Mais pourquoi, alors, jouer au plus fort ? Car c'est ce qu'il fait en déroutant la police, en s'attirant toute l'attention des médias. Il capte l'esprit des gens et tout le monde ne parle que de lui. Mes amis, mes collègues, mes voisins, tous commentent ses frasques. Ses crimes, oui ! Ce n'est pas un héros, c'est un assassin, quoi ! Il faut arrêter de

l'encenser comme cela ! La semaine dernière j'ai présenté à la presse mon invention et j'ai eu trois lignes en cinquième page ! Alors que moi, je ne tue pas, je sauve l'humanité !

Et même pas une photo. Le monde n'est plus ce qu'il devrait être. Dans les infos on ne voit que les bandits, les taulards qui écrivent leur vie de salauds, les politiciens véreux qui se relancent, les femmes qui étouffent leurs gosses avant de les foutre au congélateur ! Quoi, merde !

Ils ne peuvent pas parler de moi ? De moi !

Ou alors Josie a raison. Je ne suis pas celui que je pense être. Je ne suis qu'un mec comme les autres ! Non, ce n'est pas possible. Il faut que je leur montre qui je suis. À tous et à Josie en premier. Alors qu'est-ce que je vais faire ? Qu'est-ce que je vais faire ? Je ne vais pas tuer quelqu'un tout de même, hein ? Non !

Non. Non ? Attends, non. Je dois trouver autre chose. Et tuer qui où ? Comment ? Et puis il faudrait que Josie sache que c'est moi. Comment faire ?

Bon, l'autre là, il trucide à Toulouse des gens ordinaires que personne ne connaît.

Pour me démarquer de lui il faudrait que je tue des gens célèbres. Alors qui est célèbre là-bas ? La commissaire qui a résolu les dernières énigmes depuis l'affaire de la baronne Finet (1). Mais là, ça va être difficile.

Je vais assassiner des gens célèbres. Et on parlera de moi. Mais comment faire et où les tuer ? Je vais réfléchir à ça. La commissaire, ce serait bien. Oui mais comment ? En la suivant du commissariat à chez elle. Sur son chemin. En profitant de la moindre occasion. Avec un couteau. C'est silencieux et plus facile à se procurer. Il faut que je m'inspire de l'autre taré mais en faisant encore mieux grâce à ma supériorité intellectuelle. Voilà comment.

Bientôt il y a un congrès en lien avec mon invention au centre de la météo de Toulouse. Voyons voir ce que cela pourrait donner. Il se mit à réfléchir et trouva une solution. Il irait à Toulouse et il allait se déguiser. « D'ailleurs ça doit être le truc du malfrat toulousain » se dit-il. Josie va être bluffée. Elle va de nouveau m'admirer comme au début de notre rencontre.

(1) Voir mon livre « Le dernier secret de Julie Finet » baronne de Bozonner de Vaumanne.

Josie

En arrivant chez lui ce soir-là elle s'aperçut immédiatement que quelque chose avait changé chez son amoureux. Mais quoi ? Il avait l'air perdu et décidé en même temps. Il fallait qu'elle sache ce qu'il se passait.

– Bonjour amour. Tu vas bien ?

– Super bien. J'ai pris une grande décision. Je vais t'étonner de nouveau et tu vas bientôt voir qui est le plus fort.

– Cela veut dire quoi ? Tu vas retourner voir les journalistes pour leur parler de ton invention géniale et salvatrice ?

– Mieux que cela. Je t'expliquerai d'ici deux ou trois jours.

Elle n'arriva pas à lui faire dire quel était son projet. La soirée passa ainsi, détendue malgré tout. Ils discutèrent du dernier livre sorti post-mortem par D'Ormesson, « *Et moi,*

je vis toujours », écrit un peu comme une bande dessinée multiséculaire.

– Il a repris l'idée de Yuval Noah Harari.

– Ah, non ! Pas vraiment. D'Ormesson a écrit là un livre testament.

– Oui mais il reprend les grandes heures de l'humanité depuis l'homme préhistorique jusqu'à aujourd'hui en passant par les grandes civilisations historiques, les grandes guerres motrices des principales avancées technologiques, etc.

– Il parle de l'humanité et de sa modeste place au milieu de tout ça.

Et la soirée passa ainsi, comme ils les aimaient tous les deux. Discussion enrichissante, échange de point de vue entre deux êtres supérieurs ou qui se croyaient tels.

Chacun pensait asseoir son emprise sur l'autre en l'épatant par sa capacité d'analyse, de projection et de puissance cognitive.

Pourtant l'un était préoccupé par son projet et sa recherche de personnalité marquante à tuer, l'autre l'était autant par sa crainte que le premier puisse réaliser un acte qui la dépasserait.

Quand l'heure fut venue de se séparer pour se coucher, il lui proposa de rester chez lui. Elle refusa une fois de plus, comme à l'habitude et il en fut soulagé. Cela aurait dérangé son projet. Mais elle lui dit qu'elle le verrait bien venir habiter chez elle.

– Définitivement ?

– Oui.

– Chez toi, redemanda-t-il incrédule ?

– Ce sera chez nous si tu veux.

– Super. Je te dis pas oui, ni non. Je réfléchis et te réponds dans les prochains jours. Nous déciderons si c'est chez toi ou chez moi mais le principe me plaît beaucoup, tu le sais.

Ils se séparèrent donc sur le palier de son appartement sur un baiser passionné. Comme il promenait sa main sur le corps de Josie, elle lui déclara en riant :

– Pas question, petit coquin. J'aimerais bien mais c'est non, dit-elle sentant pourtant une vague de chaleur lui remonter le corps.

Puis elle ouvrit la porte palière et se dirigea vers l'ascenseur de son pas

virevoltant, laissant derrière elle une volute patchouli.

Ghislain se prépara mentalement à commettre son forfait. Il avait bien préparé son coup. Tout était prêt. Il avait encore quelques heures devant lui. Il sentait la tension monter mais se raisonna. Il avait bien réfléchi. La cible était bonne, cela ferait du bruit.

Il prit sa petite valise et appela un taxi pour se rendre à Orly. Son avion devait décoller à six heures trente. L'embarquement se ferait un peu plus tôt. Il serait là-bas largement à temps. Le taxi le prit en charge et l'emmena sans problème à l'aéroport. Ils discutèrent du dernier match du PSG, le club de foot parisien qui dominait outrageusement le championnat cette année encore.

Une fois arrivé le jeune homme se fit enregistrer normalement. Dès que cela fut possible, il pénétra dans l'avion puis se cala confortablement dans son fauteuil et bientôt l'avion décolla. Le soleil se levait à l'est sur une journée qui promettait d'être mémorable. Entout cas pour lui, il en était sûr. Si son plan marchait. Oui, ça marcherait car il avait tout prévu.

Josie était rentrée chez elle. Elle eut du mal à s'endormir, car elle était tracassée par ce petit secret que lui cachait Ghislain. Elle pensa à lui téléphoner, hésita un peu, puis se décida. Mais le téléphone fixe ne répondit pas. Elle ne voulut pas l'appeler sur son portable pour ne pas l'obliger à mentir.

« Si tu crains la réponse, ne pose pas la question » avait dit un sage chinois.

Où est-il se demanda-t-elle ? Où est-il parti à cette heure avancée de la nuit ? Que prépare-t-il ? Toutes ces questions tournaient dans sa tête en une folle farandole.

Cette nuit-là, elle ne put s'endormir. L'aube la surprit en train de réfléchir en vain à ce que Ghislain pouvait bien faire.

La police

Après l'explication de la théorie de Norbert, tous les enquêteurs se regardaient, effarés. Et s'il avait raison ? Le doute terrible faisait son chemin. Abdoul fut le premier à réagir.

– Tu as peut-être raison en partie. En partie, car je ne crois pas un instant qu'un des nôtres puisse être mêlé à cela. Mais je vais vous raconter une autre histoire et nous verrons que si l'on mélange les deux, cela pourrait donner quelque chose.

« Une mère aimante se rend compte que son fils, policier, a dévié de son chemin pourtant tracé d'avance depuis des siècles. En effet, chez ces gens-là, on est défenseur des lois, des pauvres et des opprimés depuis quasiment toujours. De plus, au cours des siècles, il y a eu une naissance hors mariage qui a donné du sang bleu aux descendants de la lignée.

« Ces serviteurs du bien public ont continué leur sacerdoce, si l'on peut dire, dans l'ombre de leurs cousins nobles, riches, reconnus. Jusqu'au jour où l'un d'entre eux a approché le fils de cette mère aimante et l'a détourné de son devoir. Mais était-ce de la faute de son enfant ? Ne supportait-il pas le poids de ces siècles de bons et loyaux services jamais reconnus à leur vraie valeur ?

« En tout cas, son fils, le brigadier Pouytes, car il s'agit bien de lui, n'a pas été aidé par ses supérieurs et en particulier la commissaire Laetitia Beaumont de Cerfeuil lors d'une affaire récente. La mère aimante veut venger son rejeton en prison et surveille les faits et gestes de la commissaire.

« Jusqu'à ce qu'elle trouve l'opportunité : un criminel narcissique qui élimine de jeunes femmes. Elle décide de tuer Laetitia en se faisant passer pour le fou recherché. Elle va ainsi se venger doublement : elle supprime la femme qui n'a pas compris ni soutenu son fils et en plus, elle montre que cette femme, tuée par le fou, n'a donc pas réussi, elle n'est pas si forte que cela.

« Alors elle se renseigne, mine de rien auprès des anciens collègues de son fils. »

Il marqua une pause, son regard fit le tour de tous ses collègues et reprit :

– Question : l'un d'entre vous a-t-il eu la mère de l'ex-brigadier Pouytes ces jours-ci ?

– Moi, hier en début d'après midi répondit timidement Norbert. Elle m'appelle souvent et comme j'aimais bien le brigadier...

– Vous avez discuté de l'affaire du narcissique fou ?

– Oui, je lui ai même dit que maintenant que Laetitia s'occupait de l'enquête, l'assassin n'en avait plus pour longtemps. Je suis désolé.

– Tu ne pouvais pas savoir. Donc, on oriente nos recherches pour Laetitia sur la mère de Pouytes, et on recherche quand même dans les quartiers proches un type un peu braqué qui se prend pour un génie. Vous me mettez TOUT le monde là-dessus, j'ai bien dit TOUT le monde. Avec du doigté bien sûr. Et si on tombe sur un suspect, on appelle tous les collègues, on reste sur place au contact, et on ne déconne pas en jouant les héros. Vu ? Faites passer le message. Norbert, tu restes avec moi sur la mère Pouytes. Allez, go, go, go !

Tous les collègues d'Abdoul s'éparpillèrent et dans la demi-heure qui suivit, toutes les forces d'enquêteurs disponibles étaient sur le terrain. L'un des inspecteurs tomba par hasard sur un gus un peu dans les vapes qui lui parla de son voisin du dessus. Le type en question ne bossait pas souvent, il sortait beaucoup la nuit, il se droguait pas mal, et surtout, surtout, il parlait souvent tout seul en changeant de voix pour faire croire qu'il y avait du monde chez lui. Un soir, le gars du dessous était monté tellement il y avait de boucan, hors quand son voisin bizarre avait ouvert la porte, il n'y avait absolument personne, mais personne dans l'appartement.

– Un soir, je l'ai vu partir habillé d'une façon, avec un sac à dos plein, et il est rentré trois heures après, sans le sac, avec des vêtements différents et le torse sali d'une grande tache sombre.

– C'était quand, ça ?

– Il y a une semaine environ, pas plus.

L'inspecteur se mit en planque et repéra le suspect quand il alla s'acheter une baguette de pain. Le gars pouvait bien correspondre.

L'inspecteur resta planqué à la même place en attendant le retour du personnage. Puis il alerta ses collègues. Une enquête très précise démarra sur plusieurs fronts. Elle aboutit rapidement et quand une gamine vint avertir le commissariat de quartier que sa mère avait disparu depuis la veille, les policiers décidèrent d'agir : la petite habitait sur le palier du suspect. L'action immédiate fut décidée et le GIGN intervint en pleine matinée.

Ils défoncèrent la porte d'entrée après avoir fait les sommations d'usage restées sans réponse. Ils trouvèrent le gars allongé sur son lit complètement défoncé par la drogue ainsi que le corps exsangue de la malheureuse voisine étendue par terre au milieu d'une marre de sang séchée.

Le crime de Ghislain

Ghislain était enfin arrivé à Toulouse. Il avait rejoint son hôtel près du centre international de conférences de la météo.

Une réunion du GIEC devait se tenir là pour parler des évolutions climatiques, de la pollution et des mesures qui s'imposaient.

Ce serait son alibi en cas de besoin. Il y aurait plus de trois mille personnes à ce congrès ouvert au grand public et aux journalistes. Personne ne pourrait vraiment savoir s'il y avait assisté ou pas. Il avait prévu d'y aller le premier matin et de s'y faire remarquer pour avoir un témoin.

Il se rendit à pieds au congrès qui était tout proche de l'hôtel. Arrivé sur place, il entra immédiatement dans les toilettes, son imperméable sous le bras. Il s'enferma dans une cabine, sortit son stylo plume et aspergea d'encre sa chemise et sa cravate. Puis il se

dirigea vers un gars de la sécurité en montrant la tâche disgracieuse.

– Excusez-moi, monsieur, pouvez-vous me dire où je peux acheter une nouvelle chemise ?

– Voyez plutôt avec les hôtesse à l'accueil, là-bas à l'entrée.

Il se rendit à l'entrée et renouvela sa demande.

– Bonjour, mesdemoiselles, pouvez-vous me dire s'il y a dans les environs un magasin où je pourrais acheter une nouvelle chemise ?

– Oh le pôvre ! répondit avec l'accent une des hôtesse. Mais certainement, monsieur. Vous avez un centre commercial Géant Casino à un kilomètre ou deux d'ici. Au Mirail.

– Ah, très bien, j'y vais. Merci.

Il fit semblant de partir vers la zone des taxis mais bifurqua pour se rendre à son hôtel. Il y pénétra discrètement en cachant la tâche sous son imperméable.

Il se changea, colla une fine moustache au-dessus de ses lèvres, chaussa des lunettes à écailles puis glissa la chemise tachée et la

cravate dans un sac en plastique neutre avant de ressortir discrètement. Arrivé au centre de congrès, il héla un taxi et donna l'adresse du Capitole. Il jeta le sac une fois rendu au centre de Toulouse. Puis il se dirigea vers le canal.

En rodant devant le commissariat, il entendit les factionnaires parler de l'attentat perpétré sur la commissaire et de son hospitalisation à l'hôpital Purpan. Il réfléchit à grande vitesse et conçut un plan diabolique.

Il se fit conduire à l'hôpital par un taxi. Une fois arrivé sur place il chercha les panneaux indicatifs des différents services. Il se dirigea vers l'étage des chirurgies et découvrit en sortant de l'ascenseur un policier en faction devant une chambre.

Il repéra le bureau des infirmières et s'y rendit. Il n'y avait personne. Il entra et chipa une blouse sur un portemanteau. En ressortant, il suivit de loin une infirmière qui poussait un chariot. Elle pénétra sans le chariot dans une chambre et il en profita pour dérober une seringue sur le plateau.

Puis il fit demi-tour et se dirigea directement vers la chambre de la

commissaire. Il s'adressa au planton avec un large sourire tout en rentrant sans hésitation:

– Tout va bien ? Quelqu'un a-t-il rendu visite à la commissaire ?

– Personne n'est venu docteur, à part vos collègues infirmières.

Sans répondre, il entra dans la pièce. Il était rassuré, il s'agissait bien de la chambre de la commissaire. Elle gisait là paisiblement endormie, sans défense. Il s'approcha, piqua la seringue dans un tuyau qui était fixé au bras de la malade et vida une grande quantité d'air dans le conduit. La crise cardiaque n'allait pas tarder, il fallait qu'il soit sorti de l'hôpital avant.

Il sortit rapidement de la chambre sans même regarder le policier de garde. Il fit semblant de parler dans son téléphone portable et de répondre à un autre médecin. Dans sa précipitation, il bouscula sans même s'excuser un bonhomme qui sortait des ascenseurs. Puis il prit l'escalier descendant en se débarrassant de la blouse. Dès qu'elle fut ôtée, il reprit les couloirs du niveau où il était, avant de reprendre l'ascenseur avec deux autres personnes.

Arrivé à l'extérieur, il prit un taxi qui l'emmena directement à son hôtel. Il le quitta presque immédiatement pour l'aéroport d'où il prit le premier avion pour Paris.

Ghislain écouta les informations à la télé en rentrant chez lui. Les infos parlaient de la mort de la commissaire Laetitia Beaumont de Cerfeuil.

La police

De son côté, Abdoul avait commencé son enquête sur la dame Pouytes. Il recueillait des informations contradictoires et n'avancait pas facilement. Il apprit cependant que la maman du brigadier travaillait dans une pharmacie du quartier depuis de très nombreuses années. Elle avait la réputation d'être aimable, serviable, dévouée et compétente. Abdoul se décida à rôder autour de la pharmacie en essayant de ne pas se faire repérer. Il n'aperçut à aucun moment sa proie. Il se décida finalement à entrer et demanda si elle était là.

– Madame Pouytes ne travaille pas aujourd'hui exceptionnellement. Mais je peux vous servir.

– Je suis un ami de son fils et je voulais la voir. Elle n'est pas chez elle.

– Ah, oui. Elle m'a dit qu'elle allait rendre visite à quelqu'un. Mais je n'en sais pas plus.

Une cloche se mit à sonner très fort dans la tête d'Abdoul. Il sortit en vitesse et appela l'hôpital où était soignée Laetitia. Il tomba sur une standardiste au bout de dix minutes.

– Dites au policier qui protège la commissaire Beaumont de redoubler d'attention. J'arrive dans une petite demi-heure.

Il arriva après s'être battu dans les embouteillages. Il monta tout de suite dans les étages et finit sa course épuisé et hors d'haleine. Il bouscula un jeune médecin moustachu à fines lunettes en sortant de l'ascenseur et ne s'excusa même pas. Un méchant pressentiment l'habitait depuis sa conversation avec la pharmacienne.

– Bonjour, tout va bien ?

– Oui oui inspecteur !

– Personne n'est venu voir la commissaire ?

– Non, à part les infirmières et un docteur il y a à peine trois minutes.

– Bon. Soyez particulièrement vigilant. Je pense que le meurtrier va tenter de nouveau

de tuer la commissaire. Je vais doubler la protection.

Il entra dans la chambre de Laetitia. Elle dormait paisiblement. Ses appareils de surveillance clignotaient et semblaient bipер normalement. Il s'approcha et déposa un baiser sur son front. Il le trouva un peu froid. Machinalement, il remonta le drap et la couverture sur Laetitia.

Elle gémit doucement et son visage se crispa légèrement. Les appareils semblèrent s'emballer tout à coup. Abdoul réalisa qu'il était arrivé trop tard. Une alarme se mit à sonner dans le couloir tandis que le policier de faction ouvrait la porte de la chambre.

– Que se passe-t-il ? Il y a une lumière rouge qui s'est mise à clignoter quand la sirène s'est déclenchée.

Un médecin arriva suivi d'un autre. Ils bousculèrent les policiers en leur demandant d'évacuer la pièce. Ils s'activèrent plusieurs minutes. Abdoul entendit soudain le silence des appareils de surveillance. Il blêmit.

Il vit d'autres blouses blanches pénétrer dans la chambre. Il vit de grosses électrodes décharger des flashes électriques et le corps

de Laetitia sursauter sous l'effet des décharges. Il vit les médecins faire des piqûres. Il vit surtout qu'à un moment, ils s'arrêtèrent et remontèrent le drap au-dessus de la tête de Laetitia.

Abdoul était complètement bouleversé. Il devait quand même absolument retourner au commissariat central. À peine enfermé dans sa voiture, au parking de l'hôpital, il poussa un immense cri de désespoir en tambourinant sur son volant. Puis les larmes arrivèrent en flots furieux que rien ne pouvait arrêter. Son téléphone sonna à plusieurs reprises. Quand il put enfin répondre, il s'entendit hurler :

– Trouvez-moi cette garce de mère Pouytes ! Trouvez-la-moi ! Je la veux ! Je vais lui faire payer cher son meurtre !

Puis il s'essuya les yeux, les joues, le menton et démarra comme un fou en mettant la sirène à la puissance maximale malgré le silence demandé dans les alentours de l'hôpital. Il arriva au commissariat et grimpa tout de suite dans son bureau.

Lucien Saulnier, le directeur adjoint de la SRPJ Toulousaine, le chef de Laetitia, vint le rejoindre immédiatement.

– Ce qui arrive est absolument terrible. Je n’ignore pas les liens qui vous unissaient Laetitia et toi. Je vais donc te décharger de l’enquête pour que tu puisses commencer ton deuil.

– Merci, monsieur mais c’est hors de question. Je veux trouver cette femme et lui faire payer cher ce qu’elle a fait.

– Justement. Moi je ne veux pas de ça. Tu vas continuer les recherches sur ce malade qui tue les femmes pour rien. La mère Pouytes, on va la retrouver facilement. Et elle paiera cher, crois-moi. Mais comme tu l’as deviné, pour pouvoir être promu, je pensais à Laetitia pour me succéder. Maintenant c’est toi que je vais proposer.

Abdoul eut du mal à encaisser cela. Lucien ne pensait qu’à sa carrière. La mort de Laetitia le peinait, bien sûr mais pas plus que cela. Ce qui l’embarrassait c’est qu’il risquait de ne pas être promu faute de remplaçant. Absolument écœurant pour Abdoul qui était lui, complètement dévasté.

Il se leva, décocha un regard qui en disait long sur son supérieur et quitta les locaux. Il se dirigea directement chez sa mère au

quartier du Mirail. En le voyant, sans rien savoir, sans poser de question, elle comprit sa souffrance et elle lui ouvrit ses bras :

– Viens mon fils, viens. Oumma est là. Je t’aime plus que tout.

Le corps de la mère du brigadier Pouytes fut repêché dans la Garonne le lendemain. Elle portait sur elle la trace bien visible de deux coups de couteau dans le bas ventre et dans la poitrine. Mais ces coups semblaient avoir été donnés sans force. Les cicatrices étaient « trop propres », comme si le tueur avait rentré sa lame doucement, précautionneusement, pour ne pas faire de mal. Les enquêteurs et le médecin légiste hésitèrent à attribuer le crime au tueur fou. Abdoul fut informé de cela et il crut comprendre.

Madame Pouytes mère, avait dû se porter elle-même ces coups de couteau pour faire croire que le tueur l’avait attaquée. Mais par crainte de la souffrance, elle avait fait pénétrer lentement la lame dans son corps avant de tomber depuis le pont Saint-Michel dans la Garonne. Selon les premières constatations du médecin légiste, elle s’était en fait noyée.

Dans un premier temps, le crime fut cependant officiellement attribué à l'assassin inconnu, ne serait-ce que pour le faire éventuellement réagir. Puis la nouvelle arriva. L'assassin probable des jeunes femmes de Toulouse venait d'être arrêté chez lui avec une dernière victime. Les faits semblaient prouver qu'il n'avait en aucun cas pu être l'agresseur de la commissaire ni de madame Pouytes.

Quant à cette pauvre femme qui aurait voulu venger son fils, son emploi du temps montrait qu'elle aurait pu effectivement attaquer Laetitia dans son garage. Mais elle ne pouvait avoir tué la policière dans sa chambre, étant elle-même déjà morte à l'heure du crime perpétré à l'hôpital.

Alors, Abdoul fut désarçonné. Qui était qui ? Qui faisait quoi ? Le jeune homme trouvé le matin dans sa chambre avec le cadavre de sa voisine était-il le serial killer que tout le monde recherchait ? Par qui la commissaire avait-elle été agressée dans son parking ? Qui l'avait achevée à l'hôpital ? Combien y avait-il d'assassins ?

Le mystère était entier.

Josie

Josie avait passé une journée exécrationnelle. Ses clientes n'avaient pas eu d'elle toute l'attention qu'elles méritaient et sa sœur lui en fit même la remarque. Elle avait déjeûné le midi avec la secrétaire de sa sœur, son amie Stéphanie et lui avait posé des questions relatives à Ghislain.

En fait leur relation se bornait à des rencontres furtives essentiellement sexuelles où l'amour n'intervenait pas, ni l'amitié d'ailleurs. Il n'échangeait pas avec elle, se contentant du minimum de paroles comme s'il se méfiait d'elle. Il ne lui avait donc pas fait part de son projet immédiat.

L'attitude de Ghislain ne laissait pas de préoccuper Josie. Qu'avait-il en tête pour reprendre l'avantage ? Ne l'avait-elle pas trop poussé ? Elle avait peur.

Le soir arriva enfin. Elle avait essayé en vain de joindre son amoureux toute la

journée. Elle se précipita chez lui. Elle le vit dans sa villa depuis la rue. Elle actionna l'interphone et fut soulagée d'entendre Ghislain lui répondre d'un air gai.

– Je t'ouvre ma chérie.

Aussitôt arrivée, elle lui demanda des nouvelles de sa journée. Elle était anxieuse de savoir ce qu'il allait lui répondre.

– Oh, j'ai passé une excellente journée. Je suis allé à Toulouse au congrès du GIEC sur la météo. J'ai pu échanger avec des gens influents sur mon invention. Ils m'ont semblé être très intéressés.

– Tu as eu le temps de descendre et de remonter ? Demanda-t-elle étonnée.

– Mais oui, je suis parti tôt ce matin et dès que j'ai fait ce que j'avais à faire je suis parti prendre un avion à Blagnac.

– Mais tu ne m'avais pas parlé de ce voyage.

– J'ai voulu passer une soirée tranquille avec toi. Et puis je n'étais pas sûr de réussir mon projet. Maintenant les radios en parlent.

– Ils parlent de ton invention ?

– Pas directement mais ils parlent de ce qui s’est passé aujourd’hui à Toulouse.

– Du GIEC ?

– Pas seulement, pas seulement.

Puis il passa à autre chose pour orienter la conversation sur un sujet différent. Josie fut un peu perturbée par ses réponses sibyllines mais elle ne voulut pas approfondir le sujet à ce moment-là. Elle avait toute la soirée et aussi la nuit pour questionner subtilement Ghislain. Ce soir, elle resterait chez lui.

La soirée se passa autour d’un verre de Bordeaux léger, onctueux, parfumé aux senteurs de sous-bois, avec un arrière-goût de framboise. Ghislain avait fait installer un poêle à granulés extra-plat noir et bordeaux au design très épuré. On ne voyait pas le tuyau d’évacuation des fumées et scories mais la flamme dansait joyeusement au milieu du poêle, dans la partie centrale noire.

Allongés sur le canapé ils se serraient l’un contre l’autre et goûtaient cet instant magique. Ils entendaient le craquement du feu et les flammes rougeoyantes donnaient un aspect féérique à la pièce. Ghislain avait programmé une musique douce qui les

baignait dans un univers de douceur. Un verre à la main, ils profitaient de ce moment calme et serein.

Josie prit sa voix la plus câline pour relancer la conversation sur le sujet qui la tracassait.

– Tu as été mystérieux tout à l’heure.

Il comprit tout de suite de quoi elle voulait parler, et à dire vrai, il avait prévu qu’elle le ferait.

– Tu veux dire quand je t’ai parlé de ma journée à Toulouse ?

– Oui. Les télés ne parlent pas de toi, elles ne cessent de passer des reportages sur l’assassinat de cette femme commissaire.

– Et ce n’est pas le tueur narcissique qui l’a fait ?

– Ben non. En fait ils ne savent pas qui est vraiment l’assassin.

– Mais toi, tu ne le sais pas ?

Un long moment de silence s’ensuivit. Josie sentit avec horreur la vérité la pénétrer.

– Tu as fait quoi exactement à Toulouse le questionna-t-elle d’une voix hésitante ?

– J’ai commencé une nouvelle carrière. Elle va me mener, nous mener au sommet de la célébrité. Ce n’est pas un petit tueur provincial sans culture qui va devenir plus célèbre que moi. Que toi. Que nous.

– Ghislain, tu me fais peur. Qu’as-tu fait à Toulouse ?

– J’ai franchi le Rubicon. Tu ne pourras plus me dire qu’il est plus fort que moi. En même temps, je le sauve.

Elle avala de travers la goulée de vin qu’elle venait de prendre en bouche. Il lui tapa dans le dos en ajoutant :

– Maintenant nous sommes les meilleurs. La police est perdue, elle ne comprendra jamais ce qu’il se passe. Il faut aller plus loin pour que les journaux ne parlent plus que de nous.

– Mais tu es fou ! Qu’as-tu fait !

– Tu voulais que je sois le meilleur. Tu m’aimes pour cela. Moi aussi je t’aime parce que tu es la plus forte. Nous sommes un couple extraordinaire Josie. Qui de nous est le plus fort ? On s’en moque. Nous sommes jeunes, beaux, intelligents. Bientôt nous

serons riches et célèbres. Toi et moi, nous sommes invincibles.

– Invincibles, répéta-t-elle. Ensemble. Oui, c'est ça. C'est ça. Explique-moi ce que tu as fait.

Il lui raconta tout par le menu, sa réflexion première, ses décisions, son voyage, l'incident de la chemise provoqué. Il lui parla de l'hôpital, de la piqûre et de son retour.

Puis il ne dit plus rien. Elle se plongea dans sa réflexion. Le silence dura longtemps. De temps à autre, les yeux de Josie s'allumaient d'une lueur bizarre. De temps en temps, une flamme plus forte éclairait de sa lueur dantesque le canapé et les deux amants enlacés.

Josie avançait dans sa réflexion et son désir d'être la meilleure, la plus forte. Et elle pensait aussi à Ghislain qu'elle voulait dominer mais qu'elle aimait aussi. Son idée d'alliance pour avoir la suprématie lui plaisait de plus en plus. Elle souriait aux anges, ou plutôt aux démons.

Lui, il était déjà en enfer.

La police

Abdoul était abattu. Il venait de perdre la femme qu'il aimait. Laetitia n'était plus là. Elle ne lui sourirait jamais plus. Elle ne le guiderait jamais plus dans leurs enquêtes. Elle ne serait jamais plus à ses côtés dans leur appartement. Elle ne lui réchaufferait jamais plus le cœur et le corps. Il errait dans le commissariat, de son bureau à la salle de réunion, d'où il repartait en passant par le plateau administratif des collaborateurs.

Les collègues le regardaient. Personne n'osait lui parler. Et pour lui dire quoi ? Les mots étaient inutiles pour l'instant. Pourtant, les affaires continuaient et il y avait cette enquête sur le meurtrier en série à résoudre. Les autres inspecteurs essayaient d'y réfléchir et élaboraient des théories plus ou moins audacieuses.

Laetitia vivait avec lui mais avait de la famille qu'elle voyait peu, certes mais qui

était chargée d'organiser ses funérailles. Quand tout fut calé, Lucien Saulnier, le directeur adjoint de la SRPJ Toulousaine fut prévenu et il informa l'ensemble de l'équipe.

– La cérémonie aura lieu dans trois jours. Je vous demande d'être présents mais surtout de bien observer les personnes qui assisteront à l'ensevelissement. Vous le savez, les assassins aiment bien voir leur victime être enterrée. Nous filmerons discrètement toutes les personnes mais vous aussi soyez vigilants.

Les inspecteurs se remirent au travail sans l'aide d'Abdoul, leur nouveau chef. Pierre prit la parole le premier.

– Bon, on fait un point plus précis de l'affaire. Un assassin se promène dans la ville et tue des femmes sans aucun lien entre elles. Il les éventre ou les larde de coups de couteau. Il les viole ou pas selon les cas. Il ne les vole jamais. Il ne laisse aucune trace, aucune piste. Il a tué des gens en pleine rue de Toulouse et a disparu sans qu'on puisse avoir de description précise de lui. Il a tenté de tuer notre commissaire dans un parking et l'a achevée à l'hôpital. C'est bien résumé ?

– Oui, reprit un collègue. C'est ça.

Norbert comme à son habitude intervint pour donner son avis construit et circonstancié.

– On dit l'assassin mais plus nous avançons et plus je me demande s'il n'y aurait pas plusieurs assassins. En effet, un coup il viole, un coup il étripe, un coup il tue des gens dans la rue. Ce n'est pas cohérent pour un serial-killer.

– Oui repris un autre inspecteur, et en plus pour la commissaire comment aurait-il pu savoir qu'elle était responsable de l'affaire depuis quelques heures seulement ?

– Là, c'est la mère Pouytes. On le sait maintenant.

– Ah bon ? Et comment expliques-tu que l'assassin soit revenu dans l'hôpital alors que la mère de Pouytes était morte ?

– Et ce n'est pas celui qu'on soupçonne d'être le serial-killer non plus, car au moment où on attaquait notre commissaire il était déjà arrêté.

– Il y aurait plusieurs assassins alors ?

– En tout cas, pour notre commissaire, c'est un troisième individu.

– Bon mais qui ?

– Un ancien condamné libéré depuis peu et qui a voulu se venger.

– Bien, dis Pierre. Norbert, tu te charges de chercher cela et si tu trouves un gus, vérifie toutes les caméras des gares, de l'aéroport, des autoroutes, des abords du commissariat et du parking de chez elle et de l'hôpital. Moi je vais cuisiner le suspect numéro un pour vérifier ses allées et venues. Le reste de l'équipe, vous m'épluchez les journaux, vous repartez sur le terrain et vous fouillez partout. Partagez-vous le boulot.

Il fut fait comme cela et toute l'équipe se remit au boulot. Ils avaient tous envie de retrouver les assassins et surtout celui de Laetitia.

Rodolphe

Mais que se passe-t-il ? Y a un truc qui colle pas, bon sang ! Ils m'ont cueilli chez moi. Ils savent que j'ai tué ma voisine. Mais est-ce qu'ils savent pour le reste ? Ah, merde ! Il faut que je joue serré. Je suis assez malin pour ça.

La porte s'ouvre. Je vais pas leur dire. Ils m'emmènent dans une pièce. Putain, j'ai faim. Plusieurs inspecteurs sont là.

– Bonjour, asseyez-vous lui dit un grand maigre avec une moustache épaisse.

Je réponds pas.

– Vous vous appelez comment ?

Je réponds pas. Il peut pas m'obliger. Je connais mes droits, moi. Amendement quatre de la constitution. J'ai le droit de me taire. Je l'ai vu dans la télé avec les feuillets policiers américains. Les règles doivent être les mêmes ici en France. Nous

sommes nous aussi une démocratie avec une constitution.

– Bien, tu veux jouer au con, on va être deux. Et t’es pas sûr de gagner, me dit le flic sans faire rire personne.

Et là-dessus, il se met à me parler des filles tuées un peu partout, d’une commissaire morte et de son chef qui a du chagrin. Je m’en fous de son chef pleurnichard ! J’ai faim !

J’AI FAIM. MAL AU BIDE, MERDE !

Il continue son baratin. S’il savait combien je m’en fous. Je pense à mon copain de la tête. Il est où celui-là ?

– Où étais-tu le vendredi 18 entre 19 h et 20 h ?

Mon copain de la tête ne revient plus me voir depuis un moment. Il a pas aimé mon initiative et il a pas dû aimer que j’aie tué ma voisine sans jeter son corps. Putain, là, il va falloir que je trouve quelque chose à dire.

– Tu étais à la fusillade du centre-ville. On t’a vu. Pourquoi as-tu tiré sur les gens comme ça ? Tu ne les connaissais même pas.

Bon, pour la voisine, alors. Je vais dire qu'elle était ma maîtresse. Elle venait souvent chez moi. Elle adorait que je la baise, la salope. Et pis ce jour-là, un mec est venu me voir. Je le connais à peine. Il s'appelle Jacques. Il voulait du shit, il sait que j'en ai toujours. Mais là, on avait tout pris avec ma copine-voisine. J'en avais plus, alors il s'est mis en pétard. Il m'a assommé. C'est les flics qui m'ont réveillé. Je sais rien d'autre. Voilà. C'est ça que je vais leur dire.

IMPARABLE ! JE SUIS UN VRAI GÉNIE.

- Alors, tu ne veux toujours pas parler ?
- Si. J'ai faim, j'ai besoin de shit.
- Réponds-moi et tu mangeras après.
- On fait les deux en même temps.
- Ce n'est pas une négociation.
- Bon, alors je dis rien.
- Tu me fais chier petit con !

Cause toujours. Pendant ce temps je peaufine mon histoire. Bon, il faut pas que dise quoi que ce soit sur les autres filles ni sur le centre-ville. Et encore moins sur ce

commissaire que je connais même pas. Oui mais, j'ai fait quoi du couteau avec lequel j'ai bousillé la pute d'à côté ? Ah oui, je l'ai balancé par la fenêtre !

– Voilà tes sandwichs.

– Merci mec. Alors tu veux savoir quoi ?

– Cela fait deux heures que je te pose des questions.

– Eh ben ! repose-les tes questions.

– OK. Tu peux me parler de la fille du canal ?

– Je sais pas qui c'est. Elle est morte celle-là aussi ?

– Tu le sais bien.

– Mais non, putain, je sais pas. Je lis pas les journaux.

– OK. On verra plus tard. Et la fille dans ta chambre ? Celle qu'on a retrouvée morte ?

– Ah, oui, ma voisine. Elle est morte ? C'était ma copine. Enfin on couchait ensemble. Même si elle couchait avec tout le monde.

– Raconte-moi pourquoi tu l'as tuée.

– Mais je l’ai pas tuée, putain ! T’es malade toi ! Voilà ce qu’il s’est passé.

Quand Rodolphe eut fini son récit, Pierre, l’inspecteur, était complètement dépité. Il ne comprenait plus rien. Un suspect semblait lui échapper et un nouveau était à rechercher. Il fit raccompagner le prisonnier dans sa cellule et donna des ordres pour lancer la recherche sur ce fameux Jacques.

La piste ouverte par Rodolphe se tenait mais ne donnait rien. Ce fameux Jacques, s’il existait, restait introuvable. Mais aucune autre charge ne pesait contre Rodolphe puisque pas un témoignage, pas une preuve, aucun lien, ne le désignait comme suspect sur les crimes en série. Si les enquêteurs ne trouvaient rien sur le meurtre commis chez lui, ils seraient obligés de le relacher.

Aucune trace de l’arme du crime. Des traces de sperme certes mais cela ne prouvait pas le crime. La version de Rodolphe tenait la route. La fille était légère et ses amants nombreux témoignèrent de son « appétit sexuel ». Un médecin examina le suspect et constata qu’il avait bien reçu des coups récemment, probablement le soir du crime. Mais qui les lui avaient portés, personne ne

pouvait le dire et les policiers qui s'en étaient donné à cœur joie lors de l'arrestation ne s'en ventèrent pas. Cela pouvait bien être le soi-disant Jacques introuvable.

Pierre n'avait plus d'idée ni de piste où diriger ses investigations. L'avocat commis d'office fit bien son travail et Rodolphe fut remis en liberté surveillée. Il put rentrer chez lui le plus tranquillement du monde.

Le couple infernal

Josie et Ghislain mirent au point leur délire. Ils échangèrent longtemps sur la marche à suivre et montèrent une sorte de plan machiavélique qui devait les amener au sommet de la célébrité. Désormais ils agiraient de concert.

Ghislain voulait absolument retourner à Toulouse lors des obsèques de Laetitia pour mettre un visage sur les enquêteurs autres qu'Abdoul que l'on voyait partout dans les médias. Et puis, il fallait trouver un moyen de se faire repérer pour que la police et les journaux commencent à parler de lui.

Ils avaient donc prévu toute une suite de scénarii pour faire monter la terreur chez les femmes célèbres. Leur plan était de focaliser les recherches de la police sur la région parisienne et de faire oublier Toulouse. Puis, ils feraient en sorte que l'attention soit portée sur leur couple et sur l'invention de Ghislain.

Le but étant bien sûr de devenir riche et d'aquérir la célébrité dans le monde entier. Ils deviendraient le couple le plus glamour de la planète.

Il faudrait aussi, entre temps régler le problème de Stéphanie, la copine de Josie. Elle ne devait se douter de rien et compte tenu de sa proximité avec le couple, il fallait s'assurer de son silence.

Ghislain descendit donc de nouveau à Toulouse où il se grima légèrement pour aller au cimetière voir l'ensevelissement de Laetitia. Il y avait du monde qui attendait le cortège. Et parmi les curieux, Ghislain eut une surprise énorme. Il reconnu le visage de celui que les journeaux avaient annoncé être le sérial-killer de Toulouse. Rodolphe était là, dans les premiers rangs. Il n'avait pas pensé à cela. Sa décision fut vite prise. Il se dirigea vers le suspect et ne put s'empêcher de lui parler :

– Je sais que vous n'avez pas tué cette commissaire mais je vous admire pour les autres crimes. Vous êtes très fort.

Rodolphe lui sourit mais ne répondit pas. Il y eut un mouvement de foule parce que le

corbillard arrivait et Rodolphe poussa légèrement Ghislain qui heurta le véhicule mortuaire. Ghislain réalisa qu'il venait de se faire remarquer grâce à cette bousculade. Son but était en partie atteint, il se consacra alors davantage à repérer l'équipe d'Abdoul pour connaître leurs visages.

Il put prendre des photos sans problème. Beaucoup de personnes en faisaient autant. La cérémonie prit fin, chacun repartit vers ses occupations. Ghislain essaya de retrouver Rodolphe. Il le vit au loin discuter avec un policier et ne s'approcha donc pas d'eux. Sans plus attendre, il repartit vers l'aéroport prendre son avion pour Paris.

Son prochain projet consistait à attirer une célébrité de la radio dans un piège, si possible au jardin du Luxembourg, lieu emblématique. Il devrait y aller et trouver un endroit propice idéal pour commettre un meurtre. Mais il lui fallait aussi se préparer un alibi en béton pour le cas où il en aurait besoin. Il réfléchit à tout cela pendant le vol. Il avait presque abouti quand il retrouva Josie à Orly.

Elle aussi avait eu le temps de réfléchir de son côté et elle lui raconta tout par le menu.

Elle avait bâti un plan superbe, étonnant et implacable. Il s'agissait ni plus ni moins que de monter un assassinat en direct à la télé. Elle voulait qu'il tue une reportrice devant la caméra et qu'il s'enfuie sans se faire prendre. Il ne restait plus qu'à trouver le lieu. Et cette fois, ce serait à Paris.

Elle avait aussi trouvé la solution pour écarter Stéphanie de leur chemin. Dans leurs relations professionnelles, il y avait un directeur des ressources humaines qui travaillait dans une société ayant des succursales un peu partout en France d'outremer. Ghislain devait se débrouiller pour qu'il propose un poste à Stéphanie.

La police

Norbert n'avait rien trouvé de son côté. Les autres non plus. Ils continuèrent à chercher quelque chose qu'ils ne connaissaient pas. Abdoul se mit de la partie pour pouvoir émerger de sa douleur. C'est lui qui vit, en venant du Mirail où il avait repris ses marques chez sa mère, une publicité vantant la réunion internationale des météorologues. Mais évidemment, il n'y fit pas trop attention sur le moment.

Le jour des obsèques arriva très vite. Ils y allèrent tous et passèrent leur temps à observer discrètement la foule présente. Il y avait énormément de monde. Il serait difficile de distinguer quelqu'un en particulier.

Pourtant, il y eut un petit incident. Un homme jeune bien habillé, très chic, portant moustache fine et lunettes écaillées se fit heurter par le corbillard dans l'allée qui

menait à la tombe de Laetitia. C'est Rodolphe, le suspect innocenté, qui l'avait bousculé. L'inconnu ne fut même pas blessé mais quelque chose sonna dans la tête d'Abdoul. Il garda cette image en tête et elle commença à le tarauder. Il avait déjà vu cet homme mais où ?

La journée passa. La nuit arriva et chacun rejoignit sa maison. Abdoul rentra chez sa mère. Elle l'accueillit en lui ouvrant grand ses bras et en lui caressant le dos.

– Aïe, mon fils. Dieu n'a pas voulu de ton union avec cette femme. Tu dois lui obéir et essayer de l'oublier. Oumma est là. Viens mon fils, viens.

– Arrête Maman. Dieu n'est pour rien dans tout ça.

– Dieu te montrera le chemin, mon fils.

– Peut-être, Oumma, peut-être. Mais je n'y crois pas trop.

Abdoul alla s'enfermer dans la chambre que sa mère avait libérée pour lui. Il s'endormit comme une masse. Sa nuit fut agitée. Il rêva plusieurs fois à cet homme aperçu au cimetière. Au matin, un flash lui

vint. Il avait vu ce visage à l'hôpital. C'était le jeune médecin qu'il avait bousculé en sortant de l'ascenseur. Mêmes lunettes, même moustache fine, même taille, même allure générale bon chic bon genre.

Arrivé au commissariat, il fit un portrait robot de cet inconnu et lança les recherches. Mais rien ne ressortit des ordinateurs. Cet homme n'était pas connu des services de police. La piste s'arrêtait là.

Ses équipes continuaient de chercher tous azimuts.

Norbert n'avait rien trouvé dans les vidéos, et il fit son rapport le soir venu. Abdoul étonné s'écria :

– Les vidéos mais quelles vidéos ?

– Pierre m'a demandé de vérifier toutes les vidéos pour voir si un ex-taulard ne serait pas revenu sur Toulouse pour se venger de Laetitia.

– Bien sûr. Suis-je bête ! Et tu pourrais comparer le portrait robot à tes vidéos ?

– Oui, c'est possible mais, comparer un dessin à un visage furtif, ce n'est pas gagné !

– Essaie, Norbert essaie. Ce portrait robot est peut-être l’homme que nous cherchons.

Puis il se précipita dans son bureau pour revoir la vidéo des obsèques plus en détail. Il se rendit compte que l’inconnu avait échangé quelques mots avec Rodolphe avant que celui-ci ne le bouscule contre le corbillard.

Il appela un spécialiste de la lecture sur les lèvres pour savoir ce que les deux hommes s’étaient dit. Le spécialiste arriva dans la demi-heure suivante et fit son travail.

« Je sais que vous n’avez pas tué cette commissaire mais je vous admire pour les autres crimes. Vous êtes très fort. »

– Voilà, commissaire. L’autre a souri mais n’a rien dit.

– OK. Merci brigadier. Pierre, il faudrait que tu demandes à Rodolphe qui est ce type. Et je veux la meilleure photo possible de la tête de cet inconnu. Il faut essayer de la faire ressortir avec tous les fichiers qu’on a. Aller, exécution !

Norbert trouva une correspondance avec les caméras de l’aéroport. Les photos

matchèrent. Ce type était venu par avion mais d'où ? Abdoul eut alors une idée.

– On ne sait pas d'où il vient, soit. Mais il est peut-être reparti dans la foulée ou pas longtemps après. On a des vidéos du reste de la journée et du lendemain ?

– Oui. Je rentre sa photo dans l'ordi et lance la recherche.

Une heure après, la photo matchait de nouveau. L'inconnu venait de pénétrer dans le hall de l'aéroport et se dirigeait vers la ligne d'Orly. Vol 375. Abdoul poussa un cri de joie. Norbert le refroidit tout de suite.

– Ne t'emballe pas, chef. Le mec regarde trop la caméra. On dirait qu'il sait qu'il est filmé et il ne se cache pas. Pourquoi ?

– Je n'en sais rien mais on file à l'aéroport demander la feuille d'embarquement du vol 375 pour Paris.

Le couple infernal

Après avoir bien pesé les risques et trouvé le prétexte de l'interview, Josie et Ghislain choisirent le lieu. Ce serait dans le jardin du Luxembourg, à la fontaine Médicis. Elle avait le mérite d'être connue comme l'un des endroits les plus romanesques de Paris, de se situer tout près du palais du Sénat et d'être proche de la sortie qui donne sur la place Paul Claudel. Située au dos du théâtre de l'Odéon, cette issue échappatoire n'était pas très éloignée d'une grande voie très fréquentée, le boulevard Saint-Germain, dans lequel on passait facilement inaperçu.

De nombreux bouquets de verdure plantés dans des vases géants cachaient en partie les contours du bassin rectangulaire. Des drapés de lierre bordaient l'allée circulaire qui escaladait la petite butte derrière l'imposant fronton où se trouvaient les statues. Ce dernier masquait parfaitement l'arrière de la

fontaine et l'on pouvait facilement y cacher un corps. L'endroit était idéalement situé pour assassiner quelqu'un sans trop de risque d'être vu.

Ghislain appela un après-midi la rédaction d'une chaîne d'informations continues et demanda à parler à la célèbre journaliste qui animait l'émission de présentation des informations générales dans la soirée. Il avait pris soin de maquiller sa voix et de la faire passer par un filtre. Il annonça avoir un scoop à révéler à propos des meurtres de Toulouse. On lui passa rapidement la présentatrice.

– Bonjour, madame. Je peux vous raconter des choses explosives sur le meurtrier de Toulouse.

– Qui êtes-vous, monsieur ?

– L'homme qui va faire basculer votre vie, madame. Vous serez la première à révéler des informations sur ce type.

– Qu'est-ce qui me garantit que ce sont de vraies infos ?

– J'accepte de me faire filmer sans floutage et de vous donner mon nom lors de l'interview.

– Ce n'est pas suffisant.

– Je vous fournirai des photos et des vidéos incontestables, datées et qui contiennent des indications que la police n'a jamais dévoilées. Vous pourrez vérifier cela auprès du quai des Orfèvres avant votre diffusion au grand public.

– Cela veut-il dire que vous acceptez de venir dans nos bureaux ?

– Non. Il s'agit de mettre cela un peu en scène. Et je veux un gros chèque.

– Combien ?

– Cinq millions d'euros virés sur un compte d'une banque de l'île de Man.

– C'est une somme énorme, monsieur.

– C'est peu comparé à ce que je vais vous livrer. Je vous rappelle demain même heure pour avoir votre réponse.

Et il raccrocha. Josie lui fit un bisou sonore sur la joue.

– Tu as été parfait. Une minute trente. Impossible de nous repérer en si peu de temps. Il faut répéter ton prochain texte.

– Tu crois qu'elle a mordu ?

– Je pense, oui. La somme est si importante que cela va rendre ton histoire crédible.

Le lendemain fut une simple formalité. Il précisa où il voulait la rencontrer, il demanda qu’il n’y ait qu’un caméraman et elle à l’interview pour être sûr qu’elle ne préviendrait pas la police avant. Pour la rassurer, il fixa une heure de rendez-vous en pleine journée et dit qu’il acceptait que son virement soit effectué après l’interview, à condition qu’il soit viré avant la diffusion.

– De toute façon, si me faites un enfant dans le dos et que vous ne virez pas mon fric, je vous retrouverai.

Elle demanda les coordonnées du compte, il lui répondit qu’elle les aurait le jour de l’interview. Tout fut bouclé en moins de deux minutes. La présentatrice était elle-même tellement avide de célébrité qu’elle avait su persuader son patron de verser la somme. La rencontre fut fixée pour le lendemain. Ghislain devait préparer son coup avec finesse et célérité.

Dès le lendemain matin, il commença à se préparer soigneusement. Josie lui donna un

aspect plus rond en lui collant un sac de voyage sur le ventre et des prothèses sur le cou et la figure. Il mit un masque et une perruque, s'habilla d'une façon très classique passe-partout. Il prit le soin de mettre des lentilles colorées, de glisser des lunettes écaillées sur son nez épaté artificiellement et de coller une fine moustache au-dessus de ses lèvres.

Josie arriva dans le jardin une demi-heure avant le rendez-vous. Elle prit une chaise près du nymphée de gauche et fit semblant de lire un livre.

Dix minutes avant le rendez-vous, la présentatrice arriva avec le caméraman et ils firent quelques essais de lumière et de son. Quand Ghislain fit son apparition, tout était prêt. La journaliste ne sembla pas surprise que la voix de l'homme soit différente. Il se mit immédiatement à lui parler en entrant dans le vif du sujet après s'être assuré que le caméraman filmait. Tout en parlant, il commença à avancer vers le fond de la pièce d'eau rectangulaire. La présentatrice télé lui posait des questions, il sortit une enveloppe censée contenir des photos et deux disques vidéo, preuves que ce qu'il avançait était

réel, étayé et surtout incontestable ainsi que l'adresse du compte à créditer. La journaliste tendit la main pour saisir l'enveloppe mais il ne la lâcha pas tout de suite. Il demanda en échange les coordonnées du virement à venir.

Puis il se mit à raconter sa salade. Ils avaient déjà atteint la chaise que Josie occupait près du dernier arbre avant la petite butte qui entourait la sculpture monumentale et la dépassèrent sans qu'elle semble s'intéresser à eux. Le caméraman suivait, l'œil viré sur son écran de contrôle. Il les laissa passer devant lui pour filmer le fronton de la fontaine. Il prit en gros Polyphème surprenant Acis et Galathée tandis qu'un faune et une chasseresse semblaient se désintéresser des amants. Ghislain et la journaliste gravirent la première marche de la sorte d'escalier qui contournait le fronton majestueux. C'est alors que Josie se leva, bouscula le caméraman et chuta sur lui en s'accrochant de façon à le faire rouler sur le sol.

Ghislain sortit un long couteau de boucher, large et très effilé qu'il enfonça brusquement et avec force dans le ventre de

la présentatrice. Elle poussa un petit cri de surprise et de douleur et lui jeta un regard affolé. Il retira la lame et la planta dans la poitrine de la jeune femme du journal télévisé. Touchée au cœur, elle s'affaissa d'un coup. Il la saisit avant qu'elle ne touche le sol et la bascula dans le bosquet qui bordait le chemin.

Puis il se sauva en courant sur une allée à gauche de la fontaine. Il jeta le couteau dans une grille d'évacuation des eaux de pluie près d'un parterre de fleurs et ralentit le pas. Une fois arrivé dans l'allée il se dirigea vers la sortie Paul Claudel.

Josie s'était relevée très vite puis était repartie dans l'autre sens. Elle le rejoignit sur le chemin qui menait à la sortie. Ils atteignirent ensemble la place et se dirigèrent droit vers le bistrot « Au petit Suisse » installé ici depuis plus de deux cents ans. Tandis que Josie prenait place dans la petite niche sous l'escalier tournant qui donnait accès à la petite mezzanine, Ghislain fila directement dans les toilettes adjacentes et se changea. Il enfourna toutes ses prothèses dans le sac enroulé sous sa chemise et ressortit tranquillement sans sa perruque, ses

lentilles de couleur ni sa moustache factice, et surtout aminci. Il tenait à la main le sac rempli de ses déguisements. Il s'en débarrasserai chez lui.

Le caméraman n'avait pas compris ce qu'il s'était vraiment passé. Quand il se releva, il commença par s'épousseter machinalement tout en regardant autour de lui où étaient passés sa collègue et le gars qu'elle interviewait. Il ne les vit pas, ramassa sa caméra puis se dirigea vers l'autre côté de la fontaine. Ne les apercevant pas plus, il fut très intrigué et revint sur ses pas.

C'est là qu'il découvrit un bout de chaussure qui dépassait légèrement d'un fourré au bord du chemin. Il avait perdu quelques minutes qui auraient peut-être permis de sauver la présentatrice. Peut-être aurait-il eu aussi la possibilité de s'emparer de l'assassin.

Peut-être..Peut-être.. Il allait s'interroger toute sa vie sur ces quelques minutes. Sans jamais avoir de réponse.

Assis sur la banquette matelassée rouge, tout près de l'escalier qui mène à la mezzanine, les deux amants burent

rapidement les cafés qu'avait commandés Josie. Dehors, une voiture de pompiers arrivait toutes sirènes hurlantes. Ils quittèrent l'établissement sans précipitation, se dirigèrent vers le métro Odéon par la rue Corneille et prirent le chemin du retour sans échanger un mot avant de prendre un taxi quelques stations plus loin.

Ils passèrent la soirée à regarder à la télé la chaîne d'information continue qui diffusait une édition spéciale sur l'assassinat de sa présentatrice vedette.

Les images diffusées montraient le début de l'interview, la déambulation naturelle du couple vers les sculptures du bout de la pièce d'eau. Le caméraman filmait la présentatrice et son interviewé de face, puis il se glissa derrière eux pour filmer un plan avec les statues. Il s'apprêtait à contourner la journaliste et son invité pour les enregistrer de nouveau par devant quand l'image fut perturbée.

On comprenait que le technicien tombait mais on ne voyait pas pourquoi. La caméra continuait de tourner et on visualisait clairement un bras armé d'un couteau qui traversait l'image. Puis plus rien.

Les passages incessants des prises de vues et des ralentis ne permettaient pas de distinguer autre chose. L'assassin paraissait nettement sur l'enregistrement mais dès que l'on grossissait la prise, il ressortait de cela que le suspect était très probablement déguisé.

La police

Les images de l'embarquement à l'aéroport étaient claires mais la liste des passagers beaucoup moins. Seul un certain Antoine Bellanger correspondait à l'homme suspect. Or ce nom ne donnait rien nulle part et l'adresse donnée n'existait pas. Cela signifiait en tout cas que c'était bien quelqu'un qui n'était pas net.

Abdoul repensa au jour du meurtre, et il demanda à reVISIONNER les cassettes d'arrivée la veille de l'assassinat de Laetitia et celles du soir et du lendemain. Une vidéo montrait un passager qui ressemblait au suspect. Ils le suivirent par caméra interposée et le virent monter dans un taxi.

Les recherches démontrèrent qu'il avait pris la direction du sud-ouest de Toulouse. Le chauffeur retrouvé leur indiqua qu'il avait conduit son client à l'hôtel près du centre de conférence de la météo. Il y avait une

rencontre professionnelle le lendemain et les policiers enquêtèrent dans cette direction.

Les vidéos du centre de congrès avaient été effacées la veille mais le personnel interrogé raconta un incident en reconnaissant l'homme sur des photos. Il s'était fait repérer à cause d'une tache d'encre sur sa chemise, et avait dû rentrer se changer à son hôtel.

Les informations tirées de l'établissement ne donnèrent pas grand-chose. En tout cas, le suspect était bien venu à Toulouse pour le congrès. Peu de chance donc qu'il soit l'assassin à priori mais Abdoul était sûr que c'était lui. Il demanda les vidéos de l'ensemble de la journée et ne tarda pas à découvrir le parcours réalisé par le suspect jusqu'à l'hôpital.

Cette fois, il tenait le bon bout. Mais il lui fallait remonter la piste depuis Paris. Il décida d'appeler un collègue parisien. Il lui expliqua l'affaire et celui-ci donna les instructions pour que les vidéos d'Orly soient saisies pendant qu'Abdoul montait à la capitale. Il y arriva le soir même et une nouvelle chasse commença.

C'est alors qu'il vit les infos sur la télé à l'hôtel. La présentatrice principale du journal des informations de 19 h avait été assassinée. Il zappa. Toutes les chaînes en parlaient.

«Ce crime dépasse en horreur et en intensité ceux de Toulouse, déclarait le journaliste. Il aura fallu à l'assassin un culot monstre. Il avait bien préparé son forfait, faisant preuve d'une intelligence tout à fait exceptionnelle ».

Partout, les radios et les médias décrivaient ce crime avec autant de qualificatifs élogieux envers le meurtrier. Abdoul pensa que cela devait plaire à l'homme qui l'avait commis. Il ne comprenait pas encore ni pourquoi ni comment, ni le lien avec la mort de Laetitia. Mais son instinct de flic lui disait que c'était lui l'ennemi numéro un qu'il devait arrêter au plus vite.

Dès le lendemain matin, il se rendit avec son collègue à la société de ce taxi et ils se mirent à montrer la photo du suspect. Au bout de trois heures, un des chauffeurs reconnut le passager.

– Je ne l’ai pas pris en charge le jour dont vous parlez mais hier, à la sortie du métro Sèvres-Babylone.

– Hier ? À quelle heure ?

– Eh bien, vers 16 heures. Il était avec une jeune fille.

– Vous pouvez la décrire ? demanda le policier parisien, surpris.

– Où les avez-vous déposés ? demanda Abdoul en même temps.

– Je peux vous la décrire facilement, et je les ai emmenés à Issy-les-Moulineaux, avenue de la Paix, devant le numéro 125.

– Ils se sont parlé dans votre taxi. Comment s’adressaient-ils l’un à l’autre ?

– Ils se tutoyaient. Un moment il lui a dit Judith, je crois. Ou Lydie. Je me rappelle plus très bien. Mais elle, elle n’a pas dit son nom.

Puis il donna un signalement précis de la femme qui accompagnait le suspect. Abdoul prenait des notes. Quand ils finirent avec le chauffeur, les policiers filèrent au commissariat. Abdoul avait une nouvelle intuition. Quelqu’un le guidait depuis là-

haut. Ce ne pouvait être qu'une seule personne. Laetitia le guidait, il en était persuadé.

Ils visionnèrent de nouveau la vidéo télé. Ils remarquèrent alors la lectrice au bord de la fontaine. Elle ressemblait trait pour trait à la description qui leur avait été donnée. Abdoul comprit le scénario : c'est elle qui avait bousculé le caméraman exprès pour que son complice puisse tuer la présentatrice télé et se sauver ensuite.

Quand à l'assassin, Abdoul constata qu'il avait la même moustache et les mêmes lunettes que le médecin suspect de l'hôpital de Toulouse.

– Il a fait sa première grosse erreur déclara-t-il.

Son enquête prenait un tour nouveau.

Rodolphe

Pierre, chargé de demander à Rodolphe s'il connaissait l'inconnu du cimetière et son éventuelle compagne, convoqua le jeune suspect toulousain. Quand Rodolphe se retrouva face au policier, il avait avancé dans sa réflexion. Il voulait retrouver le type du cimetière, celui qui avait certainement tué la commissaire.

– Bonjour, Rodolphe. Je vous ai convoqué pour savoir une chose : Connaissez-vous cet homme demanda-t-il en lui montrant la photo de Ghislain ?

– Non, qui est-ce ?

– Il vous a contacté au cimetière.

– Personne ne m'a contacté. C'est quoi ça encore ?

– Le type que vous avez bousculé au cimetière, il vous voulait quoi ?

- J'en sais rien, je lui ai pas parlé.
- Je sais mais lui, il vous a dit quelque chose.
- Je me rappelle pas, non.
- Arrête tes conneries Rodolphe. Ce mec est peut-être celui qui a tué toutes ces femmes. Si on l'arrête, tu seras innocenté des soupçons qui pèsent sur toi.

C'est là que « l'ami de la tête » revint visiter Rodolphe. Il lui souffla une idée géniale que le jeune homme suspecté mit en route tout de suite. Intelligent comme je suis, je vais rouler ce flic dans la farine se dit-il.

– Je vous ai déjà dit que c'était pas moi. Et puis c'est qui ce type ?

– Un mec de Paris. Tu as des relations là-bas ?

– Dans certains coins, oui. Mais il est d'où ?

– Du sud de Paris.

– Je connais qu'un mec au sud de Paris, un type d'Arcueil, près de la porte d'Orléans. Il bosse dans un magasin au centre commercial de « La vache noire ».

– Non, lui il serait plutôt d’Issy-les-Moulineaux, pas très loin d’Arcueil. Tu es sûr que tu ne le connais pas ?

– Comment il s’appelle ?

– On ne sait pas encore mais ça ne va pas trop tarder. Si on trouve tout sans ton aide, ça ne t’arrangera pas. Alors, dis-nous tout.

– OK mais je vois pas. Attendez. Oui, peut-être.

– Alors tu accouches ou je vais chercher les forceps ?

– Dans quel coin d’Issy-les-Moulineaux, il habite déjà ?

– Pourquoi tu demandes ça ?

– Parce que je connais pas bien Issy-les-Moulineaux mais si vous me donnez des indications, je vais peut-être me rappeler de certains trucs.

– Ben je ne sais pas trop, entre la gare et un parc d’après ce que m’ont dit les collègues parisiens. Tu connais ?

– Ah, non. Cela ne me dit rien. Mais si ça me revient, je vous appelle, inspecteur. Juré.

Moi je veux qu'on arrête de me suspecter, alors je ferai tout pour vous aider.

Pierre ne put aller plus loin et relâcha Rodolphe convoqué en qualité de témoin. Ce dernier, fort des renseignements soutirés au policier un peu naïf, organisa son voyage à Paris. Il voulait absolument retrouver cet inconnu qui lui ravissait la vedette dans tous les journaux. C'était certainement lui qui avait tué la commissaire. Rodolphe se demandait bien pourquoi et pourquoi, aussi, avoir tué cette présentatrice télé ? Quel était le rapport entre les deux meurtres ?

Son « ami de la tête » enfin revenu lui indiqua comment faire. Rodolphe fit une petite valise, se rendit à la gare Matabiau et acheta un billet pour Paris. Il prit le premier train qui passait par Bordeaux pour récupérer le TGV. Une fois arrivé dans la capitale, il se rendit à Issy-les-Moulineaux. Il chercha un hôtel entre la gare RER et le parc Frédéric Pic. Il en trouva un prêt de là. L'hôtel Ibis était un peu cher mais il pensait que sa quête ne durerait pas très longtemps. Il avait une bonne mémoire visuelle et son ami de la tête l'aiderait.

Il déposa ses affaires dans sa chambre et ressortit immédiatement à la recherche d'un petit restaurant de quartier. Il n'en trouva pas mais repéra l'enseigne d'un supermarché Lidl où il s'acheta des sandwichs tout prêts et un litre d'orangeade. Il revint s'asseoir sur un banc près de la sortie de la gare, et surveilla les arrivées de train.

Le temps passait. Il commençait à avoir froid. Il faudrait qu'il trouve un moyen de se réchauffer. Il se leva et se mit à arpenter la rue qui menait vers le parc Frédéric Pic. Son « concurrent » habitait quelque part dans ce coin-là. Il espérait le repérer. En attendant, c'est une jolie fille en jupe courte qu'il repéra dans le parc. Elle semblait attendre quelqu'un. Il s'approcha d'elle et se mit à lui parler.

– Oh, vous n'êtes pas d'ici lui dit-elle.

– Comment savez-vous ça ?

– Vous avez un bel accent du sud. Vous êtes d'où ?

– De Toulouse. Vous connaissez ?

– De nom, oui. Mais je n'y suis jamais allée.

La conversation entamée, il continua et lui proposa de faire quelques pas dans le parc. Il fut surpris de voir le plan d'eau assez grand qui s'y cachait. Ils franchirent le petit pont qui le traversait avant de revenir dans l'autre sens. La jeune fille riait aux sorties coquines de Rodolphe qui s'enhardissait au fur et à mesure qu'elle se détendait en l'écoutant. Il lui proposa un rendez-vous pour le lendemain.

– Et moi, je vous poserai pas un lapin comme le mec que vous attendiez ce soir.

– Et vous ferez quoi, alors ?

– Ben ça, répondit-il en l'enlaçant et lui déposant un baiser sur les lèvres.

Elle se recula vivement. Il la maintint contre lui et la serra encore. Elle se débattit, il insista. Ils chutèrent sur l'herbe qui bordait la pièce d'eau. Il glissa sa main sous la petite jupe et aperçut une petite culotte rouge. C'est alors qu'il entendit son ami de la tête lui dire « c'est une salope, tue-la ! ». Alors, il serra le cou de l'inconnue. Fort, plus fort encore. Elle ne se débattit pas longtemps. Rodolphe la fit basculer dans l'eau, et la poussa vers le petit pont. Puis il rentra lentement à son hôtel.

Il n'était pas content. Il n'avait éprouvé aucune véritable envie sexuelle. Son ami de la tête lui disait que c'était bien mais lui, n'était pas satisfait. Il avait tué pour rien. Il n'était pas content de lui. En plus, il n'avait pas senti de couteau s'enfoncer dans les chairs. Il n'avait pas pu voir le regard plein de souffrance et d'imploration de sa victime. Cette nuit-là, il ne dormit pas bien. Trop de choses tournaient dans sa tête. Il avait du mal à se libérer de ses souffrances d'enfant. Il avait envie d'oublier tout ça et il n'y pensait plus que lorsqu'il avait ressenti cette sensation de vengeance dans ses tripes. Et là, il ne s'était rien passé en lui.

Les obsèques de la vedette

Le lendemain, Rodolphe se rendit au cimetière de Bagneux dans la partie juive où devait être inhumée la présentatrice assassinée. L'endroit lui sembla sinistre. C'était immense et froid. Il demanda à l'entrée où devait se dérouler l'enterrement, on le lui expliqua et lui remit un plan. En se dirigeant vers les carrés du cimetière réservés aux défunts de confession juive, il découvrit la tombe de plusieurs célébrités. Il y avait un brin de curiosité culturelle en lui ; il se demandait bien comment on enterrait les gens d'origine hébraïque. N'avaient-ils pas des rites d'inhumation différents de ceux des chrétiens ? Il avait hâte de savoir.

Les arbres qui bordaient les allées de circulation étaient beaux, variés, leurs feuilles de couleurs différentes les uns des autres. Les oiseaux pépiaient allègrement, la nature explosait de vie. Finalement, il se mit

à apprécier le lieu et lui trouva un charme envoûtant. Il y avait déjà du monde près de la tombe. Une foule de curieux, quelques voisins et des policiers en civil qu'il repéra facilement. Sachant qu'il serait filmé, il s'était grimé avant de partir et personne, pensait-il ne pourrait le reconnaître. Mais il était nerveux et cela se voyait malgré ses efforts. En tout cas, un enquêteur le remarqua. Un flic qui le connaissait. Le regard d'Abdoul s'était posé sur lui et ne le lâchait pas mais il ne le reconnut pas.

Rodolphe ne le vit pas. Mais il vit celui pour qui il était monté à Paris. Il s'approcha doucement de Ghislain. Abdoul vit alors aussi son suspect. Une jeune et jolie femme donnait le bras à Ghislain. Abdoul les prit en photo tous les trois.

La cérémonie se déroula dans la sobriété, comme toujours pour les obsèques juives. Il n'y avait pas de fleurs selon la coutume religieuse. Un rabbin récita une bénédiction et des proches de la famille se resserrèrent autour du cercueil avant de déchirer un bout de leur vêtement à hauteur de leur cœur, symbolisant ainsi la douleur que leur occasionnait la perte de la défunte. Une fois

le rite de la Kri'a fini, la mise en terre eut lieu. Le corps avait été déposé dans un cercueil contrairement à la tradition juive qui voulait que l'on ensevelisse les morts simplement dans un linceul. Mais c'était la loi française et la présentatrice fut donc déposée en terre dans un magnifique cercueil. Puis tout le monde se dispersa doucement. Il y avait vraiment beaucoup de gens et la foule s'écoula lentement. Les commentaires allaient bon train, car la présentatrice était très estimée et sa mort incompréhensible.

C'est seulement à ce moment-là que Rodolphe s'adressa au couple.

– Comme c'est étrange de se retrouver ici.

Ghislain ne sembla pas surpris.

– Je vous attendais.

– Vraiment ?

– Oui. Nous sommes de la même race. J'aurais fait pareil. Ne vous ai-je pas rendu visite à Toulouse ?

– C'est vrai.

– Comment m'avez-vous trouvé ?

- Grâce à la police.
- Ils avancent plus vite que je ne pensais.
- Et comment la police vous a-t-elle dirigé vers nous, intervint Josie ?
- Sans le faire exprès. Un inspecteur m’interrogeait sur vous et j’ai orienté les questions. Je me doutais bien que vous viendriez aux obsèques.
- Comme vous à Toulouse.
- Oui, sauf qu’à Toulouse, l’assassin c’était déjà vous, monsieur..monsieur ?
- Ghislain, et mon amie c’est Josie.
- Bonjour Rodolphe répondit-elle.
- Ah, vous me connaissez aussi ?
- Oui. On se retrouve où pour parler de tout ça et de la suite ?
- C’est vous les Parisiens. Proposez un endroit tranquille.

Ils sortirent du cimetière, suivis de loin par Abdoul et deux autres inspecteurs de la police parisienne. Abdoul qui n’avait toujours pas reconnu Rodolphe était étonné que ces trois-là se connaissent. Il n’arrivait pas à faire le lien et comme il ne les entendait

pas, il ne pouvait pas savoir de quoi ils parlaient. Les flics ne purent que suivre le trio jusqu'à une brasserie dans laquelle ils ne rentrèrent pas pour ne pas se faire repérer.

Abdoul voulait savoir où habitaient ces trois suspects. Il donna des instructions pour qu'on les prenne en filature dès la sortie de la brasserie. Lui-même était connu des suspects et ne voulait donc pas être en première ligne pour ne pas interférer sur leur comportement.

De plus, il avait fait prendre des photos du gars qui avait abordé Ghislain et Julie et il voulait vite savoir qui était cet homme, où il habitait, comment et pourquoi il connaissait le couple.

La rencontre

Josie ne se sentait pas très à l'aise. Rodolphe la troublait sans qu'elle sache vraiment pourquoi. Peut-être ses yeux. La façon dont il la regardait. Elle avait l'impression qu'il la détaillait crûment, comme s'il voulait la posséder, la dominer, lui imposer sa volonté. Et elle sentait en plus qu'il la désirait. Certains de ses regards en disaient long à ce sujet et elle le ressentait. Cela la gêna au début mais finalement, elle se sentit flattée. Être désirée n'était pas fait pour lui déplaire. Le jeune homme semblait assez beau garçon, son sourire gourmand lui promettait des moments très particuliers. Son corps réagissait et s'échauffait malgré elle, car son cerveau ne cessait de lui crier « danger ».

Rodolphe se rendait parfaitement compte de l'effet qu'il produisait sur elle. Il s'en félicitait, car il voulait faire d'elle un appui

pour sa conquête de la suprématie vis-à-vis de Ghislain. Un appui ou un motif. Il se demandait encore s'il devrait en faire une alliée ou une victime.

Pour en faire une alliée, il devrait la dominer, la subjuguier, la conquérir ou l'asservir sentimentalement. Pour en faire un motif, il avait songé à la tuer à la première occasion pour détruire psychologiquement Ghislain. Il était trop tôt pour décider mais il s'orientait vers la première hypothèse compte tenu de la réaction corporelle de Josie. Il voyait qu'il l'attirait mais qu'elle semblait lutter contre cette attirance. Il décida de rester vigilant tout au long de ce premier contact. Il lui faudrait peut-être la terroriser pour asseoir son emprise sur elle, car il la sentait forte. Très forte. Plus forte en fait que son complice. Et puis son ami de la tête lui conseillait la deuxième solution.

– C'est une salope comme les autres, lui soufflait-il. Elle sort avec Ghislain et rêve pourtant de coucher avec toi. Une garce. Elle mérite la mort.

Ghislain lui, semblait le plus détendu des trois. Il avait bien pensé que Rodolphe pouvait être au cimetière et y avait donc

réfléchi. Que pouvait-il faire ? Que pouvait-il dire ? Quel était le besoin du Toulousain ? Car s'il était venu à Paris, c'était pour quelque chose d'important. Comme quand lui, Ghislain était descendu dans la capitale catalane.

Rodolphe était probablement l'assassin en série recherché à Toulouse mais il n'en était pas sûr à cent pour cent. Il fallait que Ghislain creuse cette piste et fasse avouer la vérité à ce jeune concurrent à la célébrité suprême. Son projet était d'en imposer par sa culture et ses critiques sur les crimes commis. Cela pousserait la vanité de Rodolphe et lui ferait probablement dire des choses qu'il ne lâcherait pas autrement.

Quand le garçon de café vint prendre les commandes, les trois comparses avaient tous une attitude curieuse, le regard absent perdu dans des considérations internes intenses. Josie commanda un chocolat chaud, Ghislain préféra un café fort et Rodolphe demanda une bière pression.

Il y avait une table toute proche de la leur occupée par un quatuor de fans de la présentatrice décédée. Ils parlaient de la vedette et se désintéressaient complètement

de la conversation de leurs voisins. Dès que les trois nouveaux compagnons furent servis, ils commencèrent donc leur échange.

– Dites-moi, Rodolphe, que recherchez-vous en venant nous voir ?

– Et vous, en acceptant de discuter avec moi ?

– Nous allons tourner autour du pot longtemps, demanda Josie ?

– J’ai pas cherché la célébrité. C’est la Dépêche du midi qui s’est emparée de l’affaire, car elle n’avait rien d’autre à dire.

– Vous croyez que nous cherchons à être connus ?

– Je sais pas. Vous allez me le dire.

– Dites-moi, Rodolphe, vous êtes seul sur ce coup, ou vous avez des personnes qui vous aident ?

– J’suis pas seul. J’ai un ami principal et d’autres qui forment la bande. Mais j’suis le chef. Ils m’épaulent, me soutiennent, me poussent parfois. Et vous ?

– Nous sommes seuls tous les deux. C’est moi qui ai commencé et Josie a suivi ensuite.

– Vous êtes un couple ou simplement des amis ?

– C’est important ?

– Pour moi, oui.

– Nous sommes un couple et nous vivons ensemble.

– À Issy-les-Moulineaux ?

– Vous en savez beaucoup plus sur nous que l’inverse. La police connaît donc notre adresse ?

– Je pense, oui. C’est par eux que je la sais.

Josie notait le vocabulaire somme toute assez pauvre de Rodolphe ainsi que sa façon de s’exprimer qui démontrait la basse extraction sociale de ce dernier. Mais cela ne voulait pas dire pour autant qu’il était idiot.

– Mais alors, ils doivent nous surveiller et vous venez vous jeter dans la gueule du loup.

– Je me suis grimé, vous avez bien vu. Ils ne pourront pas me reconnaître. Cela va au contraire les perturber encore un peu plus.

– Bon, admettons. Et si on passait aux choses sérieuses ?

Rodolphe sourit. Enfin, il allait pouvoir les faire parler et tisser sa toile. Il allait commencer par les rendre redevables. Son ami de la tête se manifesta de nouveau en lui recommandant de se concentrer au maximum.

– Pour éloigner la police de vous, nous allons monter un scénario qui va vous innocenter.

– Comment ça ?

– Pendant que vous vous montrerez *quèque* part, je tuerai une personnalité ailleurs.

– J’ai déjà mon idée là-dessus. Je pense à un ou une politique.

– À l’heure *présomptionnée* de la mort, je serai moi même à Toulouse dans mon quartier, avec un *hallali* imparable. Et personne ne pourra vous soupçonner non plus. Mais visez une femme, pour rester dans le fil de l’histoire. Vous voulez une célébrité, c’est vot’ truc à vous. Ben choisissez.

Ghislain regarda Josie avec l’air de dire, il n’a pas les mots mais il a les idées. Rodolphe s’en voulait de ne plus trouver ses mots. Il

était perturbé par Josie qui ne cessait de l'observer attentivement. Il voyait bien qu'elle réfléchissait en profondeur sur la suite de leur relation alors que lui se concentrait sur sa discussion avec Ghislain.

Ils commencèrent malgré tout à élaborer un scénario. Diabolique, d'une intelligence et d'une finesse exemplaire, impossible à démonter. Un crime parfait.

Josie

Josie fut troublée par la froideur de Rodolphe. Il émanait de lui des signaux glaçants. Elle voyait au fond de ses yeux des abîmes de violence et de plaisirs masochistes. Ce gars-là aimait faire souffrir. Cet être ne réfléchissait pas au sens que l'on entend, il réagissait en entité primaire. Il avait l'intelligence atavique des anciens hommes des cavernes qui n'avaient survécus que parce qu'ils étaient plus rapides, plus malins, plus cruels que leurs propres prédateurs.

Elle sentait qu'il n'avait aucun sentiment, aucune limite morale, aucune commisération envers les autres êtres vivants, quels qu'ils soient. Son âme était glacée. Son regard lui faisait peur et elle sentait une envie malsaine briller au fond de ses pupilles. Elle devrait s'en faire un allié, car sinon il la tuerait sans regret ni remords.

Les deux hommes discutaient davantage entre eux qu'avec elle et elle sentit aussi qu'elle allait perdre la main avec Ghislain. Il ne fallait surtout pas qu'il reprenne l'ascendant sur elle. Surtout que Ghislain ne semblait pas pouvoir surpasser Rodolphe. Il avait une intelligence supérieure certes mais il était trop cartésien pour saisir le mode de fonctionnement de Rodolphe. C'est ce dernier qui gagnerait la bataille entre les deux hommes le jour où cela deviendrait nécessaire. Et elle sentait que ce jour-là viendrait vite.

Elle décida d'abandonner son compagnon et de le trahir pour se ranger du côté de Rodolphe. Se mêlant à la conversation, elle appuya systématiquement les propos du Toulousain. Cela perturba de plus en plus Ghislain et conforta à l'inverse Rodolphe.

Ils décidèrent de se séparer au bout de deux heures de discussion et de se recontacter par téléphone. Avant de partir, Ghislain se leva pour régler la note au comptoir. Rodolphe en profita pour donner rendez-vous à Josie le soir même à son hôtel à vingt et une heures.

Le couple quitta le bistrot pendant que le rusé Rodolphe restait encore un peu dans l'établissement. Les deux policiers furent surpris. L'un d'eux décida de suivre le couple. L'autre attendit un petit moment puis se dit qu'il y avait peut-être une sortie de l'autre côté de la brasserie. Il se précipita dans la rue arrière pour vérifier cette hypothèse. Rodolphe sortit à ce moment-là, le sourire aux lèvres, et se précipita vers le cimetière pour s'y cacher. Au bout d'un certain temps, il en ressortit et se dirigea tranquillement vers un arrêt de bus en amont du bistrot. Le policier était reparti depuis longtemps et se faisait tancer par son chef exactement au même moment.

Le soir venu Josie glissa un somnifère puissant dans le verre de vin que but Ghislain pendant le repas. Elle l'aida à se coucher, puis partit en direction de l'hôtel où Rodolphe l'attendait. Ils vécurent une nuit inoubliable. Lui, la passa à assouvir un plaisir physique énorme en la soumettant par toutes les façons possibles. Pour elle, la nuit consista à subir ses assauts répétés, sauvages, égoïstes et multiples. Elle le quitta à l'aube, un peu dégoûtée d'elle mais persuadée

qu'elle avait pris une forme d'ascendance sur Rodolphe. À peine arrivée dans sa chambre elle avait tout fait pour qu'il se détende, qu'il se lâche un instant, dans l'espoir de lui tirer les vers du nez. Elle pensait avoir réussi partiellement. Pourtant à un moment il lui avait susurré à l'oreille :

– Je vais te libérer de lui, je vais te soumettre à moi. Tu ne le regretteras pas, je vais t'aimer au-delà de tout ce que tu peux imaginer mais ne me trahis pas. Jamais. Pas comme ma mère. Pas comme ma mère.

Et ces deux dernières phrases avaient été prononcées dans un sanglot retenu. Mais elle l'avait bien entendu et retenu. Il lui faudrait creuser ce sujet. Qui était cette femme ? Qu'avait-elle fait ? En quoi l'avait-elle trahi ? Et où vivait-elle à présent ?

Une fois rentrée de l'hôtel Josie prépara le petit déjeuner puis alla réveiller Ghislain. Il sentit que la place de Josie était froide.

– Tu es levée depuis longtemps ?

– Oui, je n'arrivais pas à me rendormir après un mauvais rêve qui m'a réveillée. Et toi, tu as passé une bonne nuit ?

– Je me suis endormi tard mais j’ai eu un sommeil profond. Telle que je te connais, tu as réfléchi pendant tout ce temps. Tu peux me dire à quoi ?

– Il me semble qu’on devrait s’intéresser plus à Rodolphe. Qui est-il, d’où vient-il, qui sont ses parents, quelle éducation a-t-il reçu, qui fréquente-t-il, enfin tu vois.

– On va s’occuper de ça. Il faut d’abord savoir où il habite.

– Je sais. Il m’a laissé sa carte de visite.

– Ce rustre qui sait à peine parler le français a une carte de visite ?

– Je crois qu’il va nous étonner de plus en plus au fur et à mesure que nous le connaissons.

– Tu as peut-être raison. Tu as déjà élaboré un plan de survie, je suppose.

– Oh oui. Il n’est pas encore finalisé mais pas loin. Je t’en parlerai plus tard. Pour l’instant, je vais creuser du côté de sa famille.

– Et moi je fais quoi ?

– Toi, tu ne fais rien de particulier. Tu me laisses agir et tu prends le costume de

monsieur lambda. Ah, oui. Tu t'occupes de faire partir Stéphanie. Vas voir ton pote le plus vite possible.

C'est ce qu'il fit dans la journée. Son ami accepta de le débarrasser d'une maîtresse encombrante et ils mirent au point un scénario plausible. L'après-midi même Ghislain appela Stéphanie pour lui parler du poste proposé. Stéphanie n'en crut pas ses oreilles.

– Un poste à la Réunion ? Secrétaire au bureau du directeur du site ! Oh Ghislain, tu es merveilleux. Je me doute que tu fais ça pour m'éloigner de vous deux mais c'est très élégant et c'est super. Je suis très tentée. Je contacte ton ami dès demain matin.

La police

Abdoul fut contrarié par le rapport du policier qui s'était fait berné par le troisième personnage du trio de suspects. Mais l'autre collègue avait bien fait le job. Il avait pu suivre le couple jusqu'au bout. Ils étaient rentrés à l'adresse indiquée par le taxi et n'en étaient pas ressortis. Sauf la fille. Elle était allée dormir à l'hôtel Ibis pas très loin de là. Elle en était ressortie vers sept heures trente et avait immédiatement rejoint la maison du 25 avenue de la Paix.

Les enquêteurs discutèrent longuement entre eux. Pourquoi était-elle ressortie ? Peut-être n'habitait-elle pas là ? Elle avait une chambre à l'hôtel, il fallait savoir à quel nom. Abdoul partagea à nouveau son équipe sur le 25 avenue de la Paix et l'homme qui y résidait, une équipe sur la femme et l'hôtel. Deux inspecteurs sur chaque suspect. Pendant ce temps, les autres agents

surveillaient les gares et en particulier celle de Montparnasse et les trains pour Toulouse. Abdoul se doutait que le troisième larron du cimetière était de là-bas, et il ne voulait rien laisser au hasard. C'était peut-être le fameux Jacques introuvable, le soit disant assassin de la voisine de Rodolphe.

L'un des policiers qui planquaient devant l'hôtel Ibis alla voir le réceptionniste. Il se présenta et lui demanda la liste de ses occupants du jour. Il la parcourut mais ne détecta rien de particulier.

– Il n'y a pas une demoiselle ou une dame seule dans vos clients ?

– Non. Deux hommes seuls mais pas de femme seule.

– Des habitués ?

– Non, du passage.

– Je peux avoir la liste complète ?

L'hôtelier la lui photocopia sans problème et lui promit la discrétion d'usage. Il avait l'habitude. Aussitôt sorti de l'établissement, le brigadier appela le commissariat et échangea avec Abdoul. Cela compliquait l'affaire. Il demanda aussitôt que l'on fasse

des recherches sur les deux hommes seuls de l'hôtel. Son instinct lui soufflait que la clef était là.

Deux heures après, il avait une réponse.

– Le premier, un certain Charles Martel est inconnu. Le deuxième Henri Desmarais est un représentant de commerce qui venait pour la première fois dans le coin afin de démarcher un hypermarché parisien.

– Charles Martel. Bien sûr. Alors, tu te débrouilles pour avoir une description précise du gars et quand il sort, vous ne me le lâchez pas, compris ?

Le policier retourna à l'hôtel demander à quoi ressemblait ce Martel quand un client entra derrière lui.

– Bonjour, monsieur Martel déclama le réceptionniste sur un ton de fausset.

L'inspecteur fut surpris mais réagit bien. Il se tourna et observa très attentivement l'homme qui prenait sa clef. Il enregistra son visage et quitta l'hôtel pour se mettre en planque un peu plus loin avec son partenaire. Pensant que le suspect sortirait pour aller rejoindre ses complices rue de la Paix, ils se

postèrent dans un abribus près de la gare, dans le sens contraire du trajet que devrait prendre le soi-disant Martel.

Ils restèrent longtemps sans bouger de là. Puis le collègue le laissa pour aller chercher de quoi manger au distributeur automatique de la gare. Juste avant qu'une femme ne sorte de l'hôtel et se dirige vers eux. Elle avait une valise qui semblait lourde. Elle le regarda en le dépassant pour prendre le RER. Elle lui sourit comme si elle l'avait reconnu. Il y réfléchit un instant avant de se dire qu'elle ne pouvait en aucun cas le reconnaître. La seule personne qui l'avait vu, c'était le suspect.

– Bon sang, se dit-il en courant vers les voies, juste pour voir la queue du train qui filait vers Paris.

– Ben qu'est-ce tu fous, lui demanda son collègue étonné, avec ses deux paquets de chips et deux boîtes de boisson dans les mains.

– Il m'a baisé ce con s'écria-t-il.

Il se fit incendier. Mais ils reçurent l'ordre de rester sur place pour le cas où son intuition tardive ne serait pas la bonne. Tout le reste de la journée et toute la nuit, ils restèrent là à

se morfondre sans plus manger ni boire et sans être relevé. Au petit matin, l'un d'eux retourna, sur ordre, à l'hôtel où il apprit que monsieur Martel avait quitté l'hôtel la veille.

– En fait c'était un travesti lui déclara l'hôtelier. Il était habillé en femme quand il est parti.

De son côté, la deuxième équipe ne remarqua rien de particulier. L'homme était bien chez lui et n'en sortit pas. Des lumières s'allumèrent ici ou là, des ombres chinoises se détachèrent derrière les fenêtres mais rien d'autre ne fut remarqué. Sauf que l'un des deux enquêteurs crut voir à un moment la silhouette d'une femme. Ce fut fugace et comme son collègue ne la vit pas, ils n'en firent pas état dans un premier temps à leur hiérarchique.

Au débriefing du matin, ils prirent leur courage à deux mains, après l'engueulade renouvelée à la première équipe. Quand Abdoul les entendit, il comprit tout mais encore une fois avec un temps de retard. La jeune femme avait été rejointe le troisième complice à l'hôtel la première nuit. Son compagnon était d'accord ou elle l'avait berné. Il fallait encore déterminer cela mais

l'essentiel pour Abdoul ne se situait pas là. Qui était ce troisième homme ? Était-ce Rodolphe ou Jacques ?

Il appela Pierre à Toulouse, juste pour se rassurer. Ce dernier lui confirma avoir interrogé le suspect.

– Il ne connaît pas Issy-les-Moulineaux. Il ne sait pas qui est l'homme du cimetière et ne comprend pas la remarque qu'il lui a faite à l'enterrement de Laetitia.

– Bon, et depuis son interrogatoire il n'a pas bougé ?

– Ah ça, je ne sais pas. Je pense.

– Tu ne l'as pas mis sous surveillance ?

– Ben non, vous ne me l'avez pas demandé, chef. J'aurais dû ?

– Peut-être bien Pierre, peut-être répondit Abdoul avec un soupir d'abattement.

– J'ai fait une erreur, chef ?

– Non. Tu ne pouvais pas savoir. Bon, essaie de te rencarder sur ce qu'il a fait les deux derniers jours. Sois discret et ne lui pose pas directement la question. Fais une enquête de voisinage, vu ?

– Je lance ça tout de suite. Je vous tiens au courant au moindre résultat.

– Euh, aussi, toujours rien à propos du fameux Jacques ?

– Introuvable, chef. Sauf un SDF complètement hors sol, une loque incapable de faire des choses comme ça.

– Bon, continue à chercher.

Abdoul se mit à réfléchir encore à ces nouveaux événements. Trop de choses tournaient autour de trois personnages, peut-être quatre, sans vraiment s'imbriquer les unes dans les autres. Le puzzle ne se mettait pas en place mais les pièces semblaient bien pourtant appartenir au même tableau.

Alors qu'est-ce qui pouvait bien les unir ? Quel était le lien que la police devait découvrir ? Il lui fallait absolument trouver. Pour venger Laetitia et pour arrêter le massacre.

– On vient de découvrir un cadavre à Issy-les-Moulineaux, Abdoul. Vous venez voir ça avec nous ?

Son collègue parisien l'emmena sur un petit étang dans un parc situé près de la gare,

de l'hôtel et de la rue de la Paix. Une jeune femme retrouvée dans l'eau sous un petit pont qui franchissait la pièce d'eau. Apparemment pas de viol, pas de blessure. Morte étranglée.

Pas comme les meurtres de Toulouse ni celui de la vedette télé. Pas de coup de couteau. Mais pas de viol non plus. Juste une petite culotte rouge déchirée.

Ghislain

Ghislain sentait bien que les choses bougeaient. Il voyait des voitures stationner dans la rue avec un ou parfois même deux hommes assis qui discutaient entre eux mais ne sortaient pas de la voiture. Sauf une fois où il remarqua que l'un des deux occupants sortit et prit bien innocemment un chemin identique au sien.

Pour détourner son attention et vérifier s'il le suivait ou pas, il prit par le parc. Il y avait beaucoup de monde dans ce parc d'ordinaire si calme. L'homme qui semblait le suivre continua son chemin vers la gare sans se préoccuper de lui.

Par contre, il ne remarqua pas du tout la femme qui ressortit du parc sur ses talons. Elle semblait être très occupée à téléphoner à quelqu'un. En fait, elle avait au bout du fil Abdoul et échangeait avec lui sur ses impressions.

- Que pensez-vous de son attitude ?
- Il regarde partout. Il semble inquiet.
- Il ne vous a pas repérée ?
- Je ne crois pas, non. On dirait qu’il ne me voit pas. Je suis transparente. Il file à présent vers une station de taxis.
- Relevez les coordonnées du taxi et laissez-le partir.

Une fois à bord, Ghislain donna une adresse dans Paris. Il resta sans bouger tout le long du chemin, plongé presque prostré dans ses réflexions. Brusquement, il ordonna au taxi de s’arrêter, paya sa course et descendit sur le trottoir avant d’entrer dans une permanence politique où une affiche immense représentait une femme. Le chauffeur de taxi la connaissait mais ne mit pas de nom dessus immédiatement avant de réaliser qu’il s’agissait de la nouvelle vedette du parti du Président de la République, dont on parlait comme devant être la future Première ministre. Il ne vit pas que son client s’y dirigeait tout droit. Ghislain entra dans la permanence et demanda à rencontrer la députée.

– Bonjour, Monsieur. Vous voulez la voir pour quel motif ?

– J’ai un grand projet sociétal dont je voudrai lui parler.

– De quoi s’agit-il exactement ?

– Vous êtes la députée ?

– Ben non, évidemment !

– Alors, annoncez-moi.

– Mais monsieur, elle ne reçoit que sur rendez-vous et ce matin elle n’est pas là.

– Alors, prenez-moi un rendez-vous.

– Bien volontiers monsieur. Quel est le motif de la demande ?

– Un grand projet sociétal.

– Oui mais plus précisément ?

Ghislain commençait à trouver la jeune femme sérieusement casse-pieds.

– Il s’agit d’un projet confidentiel dont je ne révélerai la teneur qu’à notre chère future Première ministre.

L’attachée parlementaire sourit, se radoucit considérablement et il reprit aussitôt.

– Dites-lui que Ghislain d’Estrebourg de la Baudrière veut la rencontrer, continua-t-il en prenant sa voix la plus suave.

La jeune femme se sentit traversée par une décharge électrique délicieuse.

– Mais bien sûr Monsieur d’Estre...

– D’Estrebourg de la Baudrière.

– Je regarde sur son carnet. Après-demain vous conviendrait-il ou préférez-vous la semaine prochaine ?

– Je veux bien la semaine prochaine si je vous vois vous, après-demain. Vous finissez à quelle heure ?

Les rendez-vous furent pris et Ghislain ressortit avec un large sourire. Il lui faudrait cuisiner l’attachée parlementaire pour bien préparer son forfait.

Il entra dans un bistrot et demanda à téléphoner. Le barman fut étonné. Avec les téléphones portables, plus personne ne demandait ce service. Il tendit le téléphone du comptoir. Ghislain appela Rodolphe pour convenir d’une heure et d’un lieu d’appel pour parler de sa « nouvelle cliente ».

Le surlendemain, la rencontre avec l'attachée parlementaire se passa très bien. Elle l'invita après le dîner à prendre un dernier « drink » chez elle. Il en ressortit au matin satisfait sur tous les points. Mission réussie, il savait tout ce qu'il voulait savoir sur la future Première ministre.

Il s'acheta un téléphone à carte qui lui servit le soir venu pour discuter longuement avec Rodolphe. Ils mirent au point toute l'action. Le Toulousain ne devait pas être seul, car il semblait souvent écouter quelqu'un avant de poursuivre la conversation, son fameux ami peut-être ? Ghislain échangeait sans cesse quant à lui avec Josie. Leur plan fut quasiment finalisé ce soir-là.

Josie devait acheter des places de spectacle pour la première d'une grande vedette fantaisiste. Elle les acheta au marché parallèle à prix d'or mais cela valait le coup.

Rodolphe monterait sur Paris en voiture déguisé une nouvelle fois. Il irait au rendez-vous obtenu par Ghislain en se faisant passer pour lui, tuerait la députée dans son bureau et repartirait aussitôt pour Toulouse après avoir fermé la permanence.

Josie était chargée d'aller voir l'attachée parlementaire à quinze heures, soit deux heures avant le rendez-vous de Ghislain. Elle se présenterait comme envoyée par l'Élysée pour évaluer les capacités de la jeune femme en vue du futur poste de sa patronne. Et accessoirement de faire boire à l'assistante un puissant laxatif qui l'obligerait à rentrer chez elle avant l'heure. Josie en profiterait pour récupérer la clef du local. Le minutage serait serré mais Josie ne partirait qu'après l'arrivée de la députée, lui disant qu'elle était une militante qui s'était trouvée là par hasard au moment où l'attachée parlementaire avait eu son malaise et qu'elle partait tout de suite. Rodolphe entrerait juste à ce moment-là, il se présenterait comme Ghislain. Il devait tuer la malheureuse députée tout de suite, et monter le chauffage à fond avant de repartir pour Toulouse avec la même voiture. Le meurtre ne serait découvert que le lendemain matin. À charge pour Ghislain et Josie de se faire remarquer au spectacle pour avoir un alibi en béton et détourner les recherches de la police.

Rodolphe mettrait six à sept heures pour rentrer et devrait arriver chez lui vers minuit

au plus tard pour rejoindre des amis à une partie de poker où il se ferait remarquer en jouant longtemps.

Grâce au subterfuge du chauffage, la mort serait actée pour onze heures voire minuit ou plus. Au pire, il serait quasiment impossible de déterminer l'heure exacte de la mort de la députée et ils auraient tous les trois des alibis imparables.

Les nouveaux amants diaboliques

En fait, Rodolphe arriva à Paris deux jours avant le rendez-vous avec la députée, sans que Ghislain le sache. Habillé de vêtements de velours amples, une perruque sans cheveux imitant un crâne chauve, une belle moustache large et fournie, une dent en or factice en bouche, une paire de lunettes à écailles et un grand chapeau à large rebord, il reprit une chambre à l'hôtel Ibis près de la gare d'Issy-les-Moulineaux. Sous le nom d'Albert Peyssac venant de Mazamet dans le Tarn, il s'adressa au concierge avec un accent prononcé qui fit sourire l'employé. Il appela Josie dès sa valise défaits.

Josie vint lui rendre visite à l'hôtel le soir même. Elle se doutait bien comment allait se passer cette entrevue. Mais le jeu en valait la chandelle pensait-elle. Elle s'était habillée en conséquence d'une jupe courte et large.

Rodolphe la reçut avec un grand sourire. Il tenta de lui « causer » comme il se devait et non pas comme il parlait habituellement. Dans son esprit, il pensait qu'elle pouvait tomber amoureuse de lui. Une femme ambitieuse ira toujours là où réside son intérêt. Et surtout, surtout si on la domine sexuellement. Josie repoussait sa nature mais elle s'était révélée très sensuelle lors de leur première rencontre. Il comptait là-dessus.

– Chère amie, c'est un vrai plaisir que de vous retrouver, surtout ici.

– Tout le plaisir est pour moi Rodolphe.

– Certes, vous aurez du plaisir, je m'y engage. Mais nous devons parler aussi de la situation. Où en êtes-vous lui répondit-il d'un air affecté ?

Josie fut déstabilisée par l'amabilité du propos, par la rapidité de l'entrée en matière et par la promesse non voilée d'une partie d'entretien plus intime.

Alors qu'ils échangeaient sur le plan mis au point et son avancement, Rodolphe posa sa main sur une jambe de Josie et tout en parlant de leur projet meurtrier se mit à la caresser doucement, effleurant à peine sa

peau qui doucement se mit à réagir. Ils firent un tour complet très circonstancié de leur projet, et quand ils atteignirent quasiment la fin, la main de Rodolphe se promenait déjà avec douceur dans les parties humides de la jeune femme qui commençait à haleter entre deux phrases assassines. Rodolphe avait perdu ses bonnes manières orales depuis un moment mais avait conservé toute sa lucidité. Il changea alors de discours.

– Tu vas pas rester avec cet idiot de Ghislain, j’espère.

– Il n’est pas idiot. C’est quelqu’un de très intelligent souffla-t-elle.

– Ouais mais sait-il te guider comme je le fais en ce moment ? A-t-il compris qui tu es ? Tu es un peu salope, tu aimes ce que je te fais, non ?

– Oui, je le reconnais répondit-elle en rougissant malgré elle.

Elle maudit son corps et sa chair faible.

– Veux-tu que j’arrête de te guider vers le paradis, ma belle ?

– Non. Continue. Oui, comme ça, soupira-t-elle.

– Je veux te guider tous les jours sur ces chemins. Pour cela il faudra que l'on se voie plus souvent. Mais que faire de Ghislain ?

– Qu'en penses-tu ?

Ses yeux chaviraient dans un monde parallèle et Rodolphe le voyait bien.

– Je pense qu'il y a une faille dans son projet et que la police va la trouver.

– Et si elle ne trouve pas la faille ?

– On l'aidera à la trouver.

– C'est quoi la faille ?

– Je te dirais ça plus tard ma belle. Tu serais d'accord pour aider les flics à trouver la faille ?

Il la bascula sur le lit et continua à la caresser comme lui soufflait son ami de la tête. Elle était de plus en plus demandeuse et participa à toutes les propositions qu'il lui fit ensuite. Les propos de Rodolphe se firent injurieux, il lui imposa des situations humiliantes. Elle eut honte d'elle mais elle accepta tout et y prit du plaisir, se libérant d'années de refoulements instillés par son éducation puritaine.

Rodolphe comprit qu'elle lui serait soumise. Josie se dit qu'elle reprendrait le contrôle quand elle voudrait. Malgré sa honte, elle reconnaissait in petto que les demandes de Rodolphe créaient en elle des vagues de plaisir qu'elle ne soupçonnait pas pouvoir éprouver. Même dans ces moments très intenses, elle garda tout le temps une part d'esprit déconnectée des sens. Elle savait parfaitement où elle voulait aller et si le chemin se trouvait être agréable, tant mieux, elle n'allait pas dire non. Mais tout en profitant du moment, Josie gardait sa ligne, son objectif, bien en vue.

Rodolphe lui expliqua alors qu'il avait fait faire un masque caoutchouc qui reproduisait le visage de Ghislain et qu'il comptait le porter en allant dans la permanence de la députée. Il se débrouillerait pour être filmé par les caméras de la ville, en faisant semblant de vouloir se cacher.

Il demanda donc à Josie de faire en sorte qu'elle soit remarquée elle mais pas Ghislain, au spectacle de variétés. Josie eut une idée brillante. Elle allait faire semblant de s'être fait tripoter les fesses dans la queue d'entrée et ferait un mini scandale sans aller

trop loin évidemment mais devant les vigiles toujours présents aux portes d'accès. Elle ferait l'outrée et rentrerait seule dans la salle en repoussant tous les hommes autour d'elle y compris Ghislain qui ne serait ainsi pour tout le monde qu'un spectateur parmi d'autres et non un ami accompagnateur. Il ne serait donc pas repéré.

Ils figolèrent les détails en continuant de jouer à des jeux interdits. Heureusement, Josie ne portait pas de sous-vêtement rouge.

Le meurtre de la députée

Après sa fin de soirée complètement dévastée par cet accès subit de dérangement intestinal violent, un peu inquiète tout de même du fait que la députée n'ait pas répondu aux appels de son mari, la veille au soir, pour lui expliquer la situation, l'attachée parlementaire arriva le matin suivant avec un peu d'appréhension à la permanence.

Elle ouvrit la porte avec ses doubles de clefs, enleva son imperméable et le suspendit à une patère avant de baisser le chauffage que la députée avait peut-être branché la veille par mégarde. Puis elle alla ouvrir son ordinateur et mis en marche la cafetière. Elle alla dans la petite pièce annexe où se trouvaient un lavabo et les toilettes pour remplir d'eau le récipient de la cafetière. Elle se regarda encore dans le miroir et se trouva « une petite tête ». Elle avait été drôlement

secouée la veille et une bonne partie de la nuit avec cette gastro subite. Mais à présent cela était passé et elle allait mieux.

Tout en préparant le café, elle repassait en tête la manière dont elle allait expliquer la chose. Même si elle connaissait bien la députée, c'était quand même sa patronne et c'était aussi et surtout une future Première ministre. Il ne fallait pas lui parler n'importe comment.

Pendant que le café s'écoulait, elle plongea dans son agenda pour préparer les dossiers nécessaires à sa chef pour la matinée. Elle avait quelques rendez-vous dont un surtout avec un entrepreneur de la circonscription pour parler d'un projet d'extension de son usine pour lequel il espérait une légère modification d'un article de loi qui lui faciliterait les choses. Il fallait sortir cet article et le joindre au dossier. Elle s'appliqua à le trouver puis à l'imprimer depuis son ordinateur. Le dossier était prêt, elle se leva pour le déposer dans le bureau de la députée.

Machinalement, elle toqua à la porte tout en haussant ses sourcils tandis qu'une pensée fulgurante lui disait « mais tu dérailles ma

pauvre, elle n'est pas encore là ». Quelle ne fut pas sa surprise en constatant que la députée était assise dans son fauteuil tourné vers le mur. Une odeur curieuse lui sauta au nez en même temps. Pas très agréable.

– Oh, bonjour madame, je ne savais pas que vous étiez-là. Mais au fait, pourquoi la porte de la permanence était-elle fermée ?

Sans réponse et comme le fauteuil ne s'était pas retourné, elle s'approcha du bureau.

– Madame ? Madame ?

Ce qu'elle découvrit alors la fit hurler de terreur. La députée avait l'abdomen éventré jusqu'à la gorge. La députée portait encore son manteau et ses yeux ouverts sur le néant avaient perdu leur brillance habituelle.

Elle sortit précipitamment du bureau et appela le 15. Très vite, la standardiste prit tout en charge et promit de lui envoyer la police et les médecins. L'assistante retourna dans le bureau et ouvrit la fenêtre pour évacuer cette odeur nauséuse. Elle en profita pour fermer le radiateur qui était, là aussi, poussé à fond. Puis elle retira les dossiers posés sur le bureau afin que la police

ne tombe pas dessus immédiatement. Quelqu'un de l'Elysée qu'elle avait aussi appelé arriva très vite, juste avant la police et s'en occupa.

Une heure après, toutes les chaînes de télé, de radio et tous les journalistes de la presse écrite étaient devant le trottoir. Abdoul fut informé rapidement et se rendit aussi sur le site. Ce meurtre sentait le roussi. Le roussi toulousain même.

D'après le médecin légiste, la mort remontait au milieu de la nuit. Le corps n'était pas encore complètement froid, la rigidité cadavérique et certains autres symptômes tendaient à démontrer que la députée avait été assassinée entre vingt-trois heures la veille et une heure du matin. Abdoul interrogea l'attachée parlementaire et trouva très vite des invraisemblances et des choses curieuses, à commencer par cette soudaine crise intestinale qui donnait un si bon alibi à la salariée de la députée. Et puis une histoire de clefs, qui avait fermé la permanence ? L'assassin ? Curieux. Le nom aussi de cette femme venue dans l'après-midi précédent et que personne ne semblait connaître à l'Elysée.

Mais on lui fit comprendre très vite que sa présence n'était pas souhaitée. Il s'agissait là du meurtre d'une députée de la majorité politique qui allait être nommée Première ministre dans les tout prochains jours. Sa position de petit flic de province lui interdisait d'être mêlé à cette enquête. Pourtant, son instinct lui disait que ce meurtre était dans la lignée de ceux sur lesquels il enquêtait. Alors, il suivit la piste. Il demanda à la mairie de lui fournir les vidéos prises la journée et la nuit précédente.

Et il découvrit cette jeune femme qui était venue voir l'attachée parlementaire. Elle lui rapelaient Josie. Puis il reconnut Ghislain, malgré les précautions prises pour ne pas se faire voir des caméras, entrer et sortir de la permanence. Cette fois, il les tenait.

Il fonça à Issy-les-Moulineaux et trouva porte close. Il se rendit au magasin où travaillait Josie mais on lui dit qu'elle avait pris une semaine de vacances et qu'elle n'était donc pas là. Personne ne savait où elle passait ses congés. Pas même sa sœur, la patronne, qui s'inquiéta de savoir pourquoi la police la recherchait. Une histoire de témoignage sans grande importance lui

répondit Abdoul avant de se précipiter au bureau de Ghislain. Le jeune homme était là. Souriant. Abdoul eut la petite impression désagréable qu'il attendait les enquêteurs. Il se prêta assez docilement aux premières questions du policier. Un léger sourire narquois flottait sur son visage. Abdoul n'aimait vraiment pas cela. Jusqu'à ce que Ghislain lui dise où il était la veille au soir. Il fournit deux tickets d'entrée validés pour prouver ce qu'il disait.

Comment pouvait-il être au spectacle et sur les caméras voisines de la permanence politique de la victime ? Et puis l'heure de la mort ne correspondait pas à l'heure de sortie de Ghislain du lieu du crime enregistrée sur les caméras. Alors, il retourna voir l'attachée parlementaire.

– J'ai découvert le corps un quart d'heure après être arrivée. Madame la députée avait encore son manteau alors qu'il faisait très chaud dans le bureau.

– Comment ça, très chaud ?

Elle se souvint de la chaleur extrême qu'il faisait dans le bureau. Abdoul comprit que le meurtre avait été commis avant l'heure

supposée et que l'on avait tenté maladroitement de tricher en mettant le chauffage à fond, pour faire croire à une mort plus tardive.

Cela collait bien avec les images des caméras de surveillance. Ghislain avait tué la future Première ministre beaucoup plus tôt dans l'après-midi de la veille.

Il interrogea les vigiles de la salle de spectacle en montrant les photos du couple. Josie fut formellement reconnue grâce à l'incident du salopard qui avait tâté ses fesses. Mais les vigiles dirent bien qu'elle était seule. Ils n'avaient repéré aucun homme avec elle.

Ce qu'ils ne savaient pas, c'était que Josie avait prétendu, conformément au plan établi avec Rodolphe, avoir oublié quelque chose dans la voiture. Son chéri était parti la chercher tandis qu'elle entrait pour s'assurer des places. Pour Abdoul Ghislain avait donc menti. Il retourna le voir et trouva cette fois un homme complètement dérouté. Josie était partie retrouver Rodolphe. Il le savait, il le sentait et la police avait sûrement compris presque toute l'affaire. La trahison de Josie venait de le déstabiliser complètement.

Alors il raconta tout. Comment ils avaient monté le scénario, comment Rodolphe avait tué la députée. Comment ils comptaient devenir les plus grands criminels du siècle.

Il dit que Rodolphe était monté le jour même du crime en voiture de Toulouse, avait tué la députée en début de soirée vers vingt heures, vingt heures trente (l'heure, pour lui, de son rendez-vous) et y était redescendu immédiatement après. Il avait dû arriver à Toulouse vers trois ou quatre heures du matin.

Mais les vérifications faites à Toulouse ne correspondaient pas, car Rodolphe n'avait été repéré sur aucune caméra d'autoroute ni à l'aller ni au retour. Et Ghislain n'expliquait pas comment c'était lui sur les caméras de la permanence parisienne. De plus Rodolphe avait des copains toulousains qui certifiaient avoir fait une soirée poker avec lui le soir de l'assassinat à partir de onze heures, minuit au plus tard.

Le seul hic était l'absence de Josie. Mais elle n'avait même pas eu à fournir elle-même d'alibi pour ce crime puisque c'était les vigiles qui l'avaient innocenté. Il n'était donc pas très utile de l'interroger.

Et enfin Abdoul devait redescendre à Toulouse où le commissaire divisionnaire l'attendait. Après tout, il avait trouvé l'assassin de Laetitia et c'était tout ce qui l'intéressait.

Ghislain finit par avouer le crime de Laetitia de la vedette de la télé et de la députée. Abdoul repartit en train dans la capitale occitane dès le lendemain, laissant aux policiers parisiens le soin de boucler les derniers détails et arrêter Josie s'il le fallait. Ce n'était plus son affaire. Et puis il lui fallait trouver maintenant le fou des rives de la Garonne. Celui qui tuait les midinettes et les petites secrétaires.

Epilogue

Deux ans avaient passé depuis le retour d'Abdoul à Toulouse. Il n'avait pas retrouvé le meurtrier des jeunes femmes et plus aucun meurtre n'avait d'ailleurs été commis. Cela tendait à prouver que le coupable, le soi-disant Jacques dénoncé par Rodolphe s'était sauvé pendant qu'ils couraient derrière Ghislain.

Ou alors, c'était bien Rodolphe l'assassin mais pourquoi se serait-il arrêté ? Et puis on n'avait jamais revu la jeune femme, Josie, partie en vacances nul ne savait où, et jamais revenue. Avait-elle été tuée elle aussi ? Elle avait été la complice, voire l'instigatrice de certains de ces meurtres, il en était sûr. Mais n'en avait-elle pas été la victime suprême ?

Abdoul y repensait aujourd'hui en se recueillant sur la tombe de Laetitia. Cela faisait deux ans qu'elle avait quitté ce monde. Abdoul venait souvent sur la tombe

de la femme qu'il avait aimée et qu'il n'avait pas encore oubliée. Mais aujourd'hui était un jour particulier, une date anniversaire, certes mais son assassin, Ghislain, s'était suicidé la veille dans sa prison.

Laetitia était-elle vengée ? Abdoul ne se sentait pas apaisé pour autant. Cela faisait deux ans qu'il souffrait de l'absence de son amoureuse et la mort de celui qui en était responsable ne le consolait pas. Il continuerait à en souffrir toute sa vie. Des larmes coulaient sur ses joues mates burinées par le soleil d'Occitanie.

Sa mère, sa oumma adorée, était partie aussi. Peut-être avait-elle rejoint Laetitia dans le paradis des femmes. Mais la douleur qu'il en avait ressentie n'était pas la même. Quand sa oumma les avait quittés brusquement d'un arrêt cardiaque, il avait souffert différemment. Il n'avait pas éprouvé d'injustice. Un manque profond, oui ; un grand coup de poing dans l'estomac, oui ; une douleur vive brutale, oui. Il avait éprouvé tout cela. Mais sa oumma était partie du fait d'Allah, béni soit-il, et donc Abdoul l'acceptait mieux.

Mais l'injustice de la mort de Laetitia ne s'estompait pas. Et en apprenant le décès de son assassin, il ne ressentit aucun soulagement. Son chagrin fut au contraire réactivé. Il décida de se renseigner vraiment sur ce qu'étaient devenus Josie et Rodolphe. Josie était-elle toujours disparue ? Rodolphe habitait-il toujours Toulouse ? Il décida de faire une discrète recherche pour son compte personnel. Il était devenu inspecteur-chef depuis quelques mois et pouvait plus facilement enquêter sans trop devoir reporter ses activités précises au jour le jour.

Il apprit ainsi assez facilement que Josie n'était toujours pas reparue. Sa recherche à propos de Josie l'orienta vers Ghislain et l'enquêteur qui avait enquêté sur le suicide lui annonça que Ghislain avait reçu une lettre la veille de son suicide. C'était la première en deux ans. On n'avait pas retrouvé cette lettre. L'avait-il déchirée et jetée dans les toilettes ? Son codétenu avait déclaré qu'il avait crié en lisant la lettre « non pas ça, pas ça ! » Puis il avait refusé de sortir en promenade. C'est pendant la promenade du lendemain, qu'il avait aussi refusée, qu'il s'était pendu dans sa cellule.

Abdoul en déduisit que Ghislain avait reçu une lettre de Josie et que c'est ce courrier qui l'avait poussé au suicide. Mais pourquoi ? L'enregistrement du courrier à la prison notait que la lettre avait été postée à Mayotte, une île de l'océan indien. Il lui faudrait peut-être chercher là-bas.

Quant à Rodolphe, il avait quitté Toulouse quelques mois après l'arrestation de Ghislain. Il avait acheté un billet aller simple pour l'île de la Réunion, dans l'océan indien aussi et pas très loin de Mayotte finalement.

Abdoul fit des recherches sur cette île et son collègue de la capitale administrative de l'île, Saint Denis, lui raconta que Rodolphe avait disparu en mer seulement quelques semaines auparavant, dans des conditions horribles. Il avait été en partie dévoré par des requins lors d'une sortie en mer avec une amie.

Son amie, était une certaine Josiane habitant chez une dame Stéphanie Bourgeat arrivée elle-même de métropole quelques mois avant. La dame Josiane bronzait sur un petit bateau qu'ils avaient loué pour la journée n'avait rien pu faire pour le sauver. On avait retrouvé ses restes sur une plage

quelques jours plus tard. L'attaque de requin pas si rare que cela à la Réunion ne faisait aucun doute.

Abdoul imagina très bien ce qui s'était certainement passé.

Au large de l'île paradisiaque, Josie se bronze au soleil sur le pont arrière de son petit bateau de plaisance. Rodolphe nage voluptueusement dans l'océan autour du bateau. Il ne sait pas que des requins arrivent, attirés par une substance odoriférante invisible versée dans la mer par Josie. Quand Rodolphe voit les ailerons se rapprocher, il se précipite vers le bateau en criant mais à sa grande surprise, Josie se lève, démarre les moteurs et s'éloigne doucement.

Il tente de suivre le bateau, il appelle. Il pense qu'elle n'a pas réalisé que des requins le poursuivent. Josie lui fait un grand signe de la main et se rapproche de lui.

Mais elle barre le bateau de façon à ce que Rodolphe ne puisse le rejoindre et qu'il soit rattrapé par les requins. Il comprend brusquement. Son cœur s'accélère et une angoisse terrible le saisit. Il panique. Son

copain de la tête revient le voir et lui crie « Connard, tu t'es fait avoir ». Soudain il sent qu'on lui happe une jambe. Il ressent la morsure violente lui déchirer les chairs. Une douleur aiguë lui vrille le cerveau. Et puis un autre requin s'approche dans l'eau qui rougit de son sang.

Rodolphe crie horriblement. Il est terrorisé. Le bateau s'approche alors vraiment. Il se dit que Josie va le sauver, que son copain de la tête se trompe, il tend la main vers elle et lui lance un regard implorant.

Josie se penche vers Rodolphe. Elle le saisit mais ne le hisse pas. Un requin revient sur Rodolphe et lui arrache un morceau de hanche.

Josie tire alors sèchement ce qu'il reste de son compagnon, et tout en lui souriant elle lui parle.

– Finalement, c'est toi qui as gagné. On va encore parler de toi dans tous les journaux !

Ce sont les derniers mots qu'il entend avant qu'elle le lâche pour appeler les secours par la radio de bord.

Abdoul sourit dans sa barbe. Josie s'était trompée, le dernier dont les journaux avaient parlé, c'était Ghislain. Sa photo trônait à la une de tous les journaux : « L'assassin de la députée et de la vedette de la télévision se suicide en prison ». Suivait un résumé circonstancié de l'affaire.

Abdoul ne pourrait jamais rien prouver bien sûr. Alors il pensa au Piton de la Fournaise, le volcan de l'île de la Réunion qui se réveille de temps à autre et qui fait parfois des victimes. Ce jour-là, il retourna au cimetière et pria Laetitia et sa mère de demander chacune à leur Dieu, à moins que ne soit le même finalement, de s'occuper de Josie depuis là-haut.

